UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01303968 0

LETTRES
DE SOPHIE
ET DU
CHEVALIER DE ***.
PREMIERE PARTIE.

LETTRES
DE SOPHIE
ET DU
CHEVALIER DE ***,

Pour servir de Supplément aux Lettres du Marquis de Roſelle.

PAR M. DE ***.

PREMIERE PARTIE.

A LONDRES,

Et ſe trouvent

A PARIS,

Chez L'ESCLAPART, Libraire, Quai de Gèvres.

M DCC LXVI.

PQ
1977
D48L4

AVERTISSEMENT.

LES lettres du Marquis de Roſelle ont commencé à faire connoître les mœurs des filles de ſpectacle ; mais ce n'étoit pas aſſez. Il falloit encore, pour ouvrir les yeux de la nation ſur les dangers que courent les jeunes gens de famille qui ſe livrent à ces enchantereſſes, développer à fond leurs intrigues, & préſenter au jour le tableau de leur manege & de leur coquetterie. Je ſais que ce tableau peut avoir quelque choſe de révoltant, & bleſſer

la délicateſſe des perſonnes vraiment honnêtes ; mais je ſais auſſi combien il ſeroit dangereux de ne pas lever, du moins en partie, le voile qui couvre le vice, & à l'ombre duquel il porte impunément le poiſon juſques dans le cœur de la ſociété. Pour le faire déteſter, il faut lui ôter ſon maſque, mais toujours d'une main diſcréte. C'eſt ce que j'ai tâché de faire dans cet ouvrage, qui n'eſt rien moins qu'un roman : j'ai été moi-même témoin oculaire de ce que je rapporte, j'en ai été effrayé ; mais pour ménager mon lecteur, j'ai cru

devoir ſupprimer des circonſtances trop odieuſes, & que ma plume auroit refuſé de tracer. J'ai même eu beſoin de tout mon courage pour confier au papier ce que l'on va lire; & ſi la vertu & la décence n'avoient pas dû y gagner, je n'aurois pu me réſoudre à peindre la débauche & le libertinage. Heureux! ſi les meres & les filles, frappées d'horreur à ce ſpectacle, trouvent dans mon livre un antidote contre la contagion du mauvais exemple, qui fait tous les jours de nouveaux progrès. On me pardonnera le ſtyle de quelques-unes de

ces lettres, où des femmes auſſi mépriſables qu'ignorantes, expoſent, dans un langage bas & trivial, des ſentiments qui ne le ſont pas moins. Il eſt naturel que l'expreſſion réponde aux penſées.

A l'exemple de l'Auteur des Contes Moraux, j'ai ſupprimé du dialogue vif les *dit-il* & les *dit-elle*, & je les ai remplacés par de petites lignes qui déſignent les différents interlocuteurs.

LETTRE

LETTRES
DE SOPHIE
ET
DU CHEVALIER DE ***.

LETTRE I.

Le Chevalier à Sophie.

VOus ſerez donc inflexible, Sophie ; mes aſſiduités au ſpectacle, mon empreſſement, le plaiſir que j'ai à vous voir & à vous applaudir, ne vous diront rien en ma faveur ? Vous dédaignez de répondre aux lettres que je vous ai écrites.

Avez-vous pu n'y pas reconnoître l'expreſſion du cœur le plus ſincere ? Je ſais que les premieres ont été interceptées par votre mere ; je n'en ſuis pas ſurpris. Elle veut une fortune & je ne parle que de tendreſſe ; mais les dernieres que votre marchande de modes a gliſſées dans vos ajuſtements, certainement vous les avez lues : vous les avez lues, & vous êtes toujours la même ! Ah ! Sophie, tirez-moi du doute affreux où je ſuis. Aimeriez-vous ? Non, il n'eſt pas poſſible, votre cœur eſt à vous : l'amour le réſerve à l'amant le plus tendre, & c'eſt à moi qu'il eſt dû. Vous êtes toujours ſeule chez vous, on me l'a dit ; vous refuſez votre porte à tout le monde, & ſur-tout aux jeunes gens : de grace, ne me confondez point avec ceux dont votre décence & votre modeſtie redoutent les approches : voyez-moi, éprouvez-moi ; l'eſtime, l'amitié, le reſpect même, ſont les ſentiments qui m'attirent près de vous. Un mot de votre bouche, je vous en conjure :

prononcez mon arrêt. Quel qu'il ſoit, je ne ceſſerai de vous adorer.

Ce 3 Janvier 17. . .

LETTRE II.

Le Chevalier à Sophie.

MA conſtance à occuper la même place au ſpectacle, Sophie ; à conſidérer, à ſuivre vos moindres mouvements, m'avoient fait remarquer de vous. Quelques regards que vous m'aviez accordés, m'avoient donné l'eſpérance la plus flatteuſe : n'étoit-ce, hélas ! que pour mieux m'accabler ! Depuis long-temps je vous cherchois au foyer, vous n'y paroiſſez jamais ; hier au ſoir le hazard vous y amene, je m'approche, & vous diſparoiſſez à l'inſtant. Que vous ai-je fait pour être traité ainſi ? Mais ce n'eſt pas vous que je dois en accuſer, non ; j'aime au moins à le croire. Votre

mere vous a fait ſigne de la ſuivre, & vous avez obéi : il m'a paru même qu'elle me regardoit avec un air de colere; mon amour, ma perſévérance lui déplaiſent ſans doute, & elle ne pouvoit me punir avec plus de cruauté qu'en vous faiſant ſortir auſſi bruſquement. Je vous ai ſuivie de loin, juſqu'a votre porte, & j'y ſuis revenu après le ſouper. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de frapper, de vous demander, de me jetter à vos pieds, de vous répéter ce que mes lettres vous diſent tous les jours ! Votre mere m'auroit refuſé l'entrée, vous-même peut-être .... Je jouirai donc du ſeul plaiſir qui m'eſt permis. Je vous contemplerai du fond de ma loge ; je dévorerai des yeux cette taille élégante, cette figure charmante dont la nature vous a décorée ; ce front où brille la pudeur, ces regards où la volupté ſe peint ſans indécence. Je verrai Sophie le diſputer en grace & en légéreté à Terpſicore même, réunir, enlever, fixer tous les ſuffrages ..... Il eſt ſix heures, le théatre

vous appelle ; j'y vole, Sophie, j'y vole sur vos pas.

Ce 5 Janvier 17...

LETTRE III.

La mere de Sophie au Chevalier.

MONSIEUR le Chevalier, puisque Monsieur le Chevalier il y a, je vous prie d'avoir la bonté de vouloir, s'il vous plaît bien, nous laisser tranquilles. Toutes vos grandes déclamations sont belles & bonnes, mais ce n'est pas de cela qu'il nous faut. C'est un bon entreteneur, de bonnes rentes, & un sort que je veux : je n'ai pas mis ma fille au théatre pour des prunes ; ainsi ne venez pas lui troubler la cervelle avec vos fariboles d'amour : j'ai déjà assez de peine à m'en aider & à la décider à prendre quelqu'un, sans que vous vous mettiez encore à la traverse. Elle dit qu'elle devine à

vos lettres que vous penſez bien, & moi je dis que vous penſez fort mal, de vouloir vous en faire aimer *gratis*; car, vous ne parlez non-plus d'argent qu'il n'y en a ſur ma main. Ne vous donnez pas la peine d'écrire davantage; tout autant de vos harangues que je trouverai, je les jetterai au feu. Cela ne me ſeroit rien ſi ma fille ne prenoit du plaiſir à les lire; mais elle s'y accoutume, & vous me la gâteriez bientôt. En un mot, comme en cent, je ne veux point de Chevalier chez moi.

Ce 6 Janvier 17.

LETTRE IV.

Le Chevalier à Sophie.

JE ne répondrai point à la lettre de votre mere, Sophie ; je ne pourrois que l'humilier, & je vous reſpecte trop pour le faire. Cette lettre, ſans doute, ne vous a point été lue, je vous en envoie la copie. Non, il n'eſt pas poſſible que ce ſoit-là votre façon de penſer. Si j'oſois le ſoupçonner, je vous permettrois de me haïr, de me regarder à jamais comme un monſtre. Votre mere s'eſt donc réſervé le droit affreux de diſpoſer de votre cœur, de votre honnêteté, de votre réputation, & vous lui obéiriez ! vous Sophie ! vous ne le ferez pas. Vous avez deviné mes ſentiments, dans mes lettres, & ces ſentiments ſeront toujours les mêmes. Je vous toucherai, je vous attendrirai, puiſque vous rendez juſtice à la pureté de

mes intentions. Votre ame eſt vertueuſe, on veut la corrompre, & je ne puis le ſouffrir La lettre de votre mere n'a ſervi qu'à augmenter mon amour, à irriter mes deſirs, & à quelque prix que ce ſoit, j'obtiendrai qu'elle me reçoive. J'ai ſu qu'elle aimoit beaucoup le bon tabac, le café, le chocolat; demain matin je lui en enverrai douze livres de chaque eſpece: ſi je ne réuſſis pas la premiere fois, je redoublerai mes préſents, & peut-être a la ſeconde ſerai-je plus heureux. On me reproche que je ne parle point de fortune: eh! depuis quand un cœur s'achete-t-il à prix d'argent? Mais, Sophie, ſeroit-il vrai que vous liſez mes lettres avec plaiſir? Ah! votre mere me trompe, & ſi mes épîtres avoient le bonheur de vous intéreſſer, vous y répondriez au moins. Ce ſilence me déſeſpere. Que faut-il donc faire pour vous fléchir? Sophie, vertueuſe Sophie, prenez pitié d'un amant qui ne reſpire que pour vous: permettez-moi de vous voir. Ne craignez pas que j'en

abuſe : peut-on ſonger à vous manquer lorſque l'on vous connoît, lorſque l'on eſt auſſi pénétré de vos vertus que je le ſuis ?

Ce 8 Janvier 17..

LETTRE V.

Sophie à Julie.

NON, ma chere Julie, je ne céderai point aux inſtances du Chevalier. Je rends juſtice à la maniere honnête dont il m'exprime ſes ſentiments; je le crois franc & ſincere, & il ne me paroit ni fat ni préſomptueux, défauts très-communs, & qui ſe trouvent preſque toujours avec une jolie figure ; mais plus je le trouve digne de mon eſtime, & moins je dois le recevoir. Tu me connois, Julie, l'amitié la plus tendre nous lie depuis long-temps, & ce n'eſt point avec toi que je voudrois diſſimuler. Ma

mere m'a miſe au ſpectacle ſans me conſulter ; elle n'a que moi pour la ſoutenir, & je tâche d'y mériter des appointements qui ſont ſa ſeule reſſource. Tu ſais les offres conſidérables que j'ai refuſées, malgré tout ce que l'on a fait pour m'engager à les accepter : rien ne me ſéduira, & tu n'auras jamais à rougir de la conduite de ton amie. Ce n'eſt point ſur ce ton-là que le Chevalier ſe préſente. Ses lettres ſont pleines de nobleſſe & de décence ; il m'eſtime, il me reſpecte... Mais pourquoi t'en parlai-je ſans ceſſe ? Il m'écrit tous les jours, j'en ſuis fâchée, oui, ſérieuſement, je le ſuis : je ſerois plus heureuſe ſi ſes épîtres ne m'avoient point appris combien il eſt eſtimable. Pourquoi les ai-je lues ? mon premier deſſein étoit de les lui renvoyer toutes cachetées ; mais ma mere a toujours été la premiere à les ouvrir ſans me conſulter, s'imaginant qu'il s'agiſſoit de quelque fortune pour moi. En voici encore une .... Viens me voir, Julie, je te ferai part de celle qu'il me renvoie.

Que ſa façon de penſer & d'agir eſt délicate ! Eſt-il poſſible que ma mere lui ait donné ſi mauvaiſe opinion d'elle-même ! Bon ſoir, Julie ; je ne danſe pas demain, apporte ton ouvrage chez moi, nous paſſerons la journée enſemble. Je crains cependant que ta ſanté, toujours foible & languiſſante, ne me prive de ce plaiſir. Ceſſe néanmoins de te déſeſpérer & de te croire attaquée de la poitrine. Je te trouve, depuis quelque temps, beaucoup mieux qu'à l'ordinaire. En un mot, ceſſe de me faire trembler pour mon amie.

Ce 9 Janvier 17..

LETTRE VI.

Le Chevalier à Sophie.

J'Ai vu votre mere hier au ſpectacle, Sophie, & j'ai reçu de ſa part mille remerciments du petit préſent que je lui ai envoyé. J'ai ſollicité auprès d'elle la permiſſion de vous voir, & elle m'a fait cent difficultés les unes ſur les autres : cependant elle m'a laiſſé deviner qu'elle n'étoit pas éloignée d'y conſentir ; mais à condition que je vous rendrois des viſites rarement & preſque en ſecret, afin de ne pas porter ombrage aux amants qui pourroient ſe préſenter : ce ſont ſes termes. Quelqu'envie que j'aie de vous voir, je vous l'avouerai, Sophie, cette permiſſion ne m'a point flatté : je ne me ſens pas fait pour le rôle humiliant que votre mere veut que je rempliſſe, & vous penſez trop bien pour m'impoſer de pareilles con-

ditions. Que deviendrai-je cependant? Qu'ordonnerez-vous de mon ſort? Vous vous obſtinez à vous taire, mais je ſaurai vos intentions; oui, Sophie, je les ſaurai malgré vous-même. Vous avez une amie : je vais tout faire, tout tenter, tout employer pour la découvrir. Elle connoîtra mon amour, elle y ſera ſenſible ; je la forcerai de devenir mon amie, & elle vous parlera pour moi. Si vous me haïſſez, ſi mes lettres vous importunent, je me condamnerai à un ſilence éternel : c'eſt la derniere preuve de tendreſſe que vous donnera l'amant le plus ſincere & le plus malheureux.

Ce 9 Janvier 17..

LETTRE VII.

Julie à Sophie.

JE ne me ſuis point trompée ſur l'état de ton cœur, ma chere Sophie; tu aimes le Chevalier, oui, tu l'aimes. La façon dont tu m'en as parlé, ta triſteſſe, ta mélancolie, tout me le perſuade : tu l'as entrevu quelquefois au théatre ; tu as retrouvé dans ſes yeux & ſur ſon front cette candeur, cette honnêteté qui caractériſent ſes lettres ; tu me l'as peint des couleurs les plus avantageuſes, & tu lui as rendu juſtice. Il t'avoit mandé qu'il n'épargneroit rien pour découvrir mon nom, & il y a réuſſi. En un mot, Sophie, il eſt venu hier chez moi : je ne pourrois te rapporter avec quelle tendreſſe, quelle chaleur, quel enthouſiaſme il m'a parlé de toi ; ſes expreſſions étoient toutes de feu : il t'adore, il ne reſpire, il ne vit que

pour toi. Je lui ai repréſenté que la conduite que tu menois & que tu voulois mener, s'oppoſoit abſolument à ſes deſirs. Ah ! Mademoiſelle, m'a-t-il répondu, avec une eſpece de colere, me croyez-vous donc capable d'avoir ſur Sophie des vues déshonnêtes ? Après les lettres que je lui ai écrites, peut-elle me mettre au rang de ces hommes mépriſables qui ne vont chez une femme que pour la ſéduire ? Vous êtes ſon amie, au nom de cette amitié, je vous en conjure, obtenez-moi la permiſſion de la voir : c'eſt-là que ſe bornent tous mes ſouhaits. En prononçant ces derniers mots, il s'étoit jetté à mes genoux, qu'il arroſoit de ſes larmes ; il m'a fait pitié, je l'ai relevé, & il ne m'a quittée qu'après m'avoir fait promettre de m'intéreſſer en ſa faveur. Il reviendra demain : que lui répondrai-je, Sophie ? La circonſtance eſt délicate, & je me trouverois fort embarraſſée ſi tu me demandois mon avis. Je ne ſais ſi j'aurai aſſez de force pour aller ce ſoir chez toi : je n'augure pas bien de

l'état où je me trouve, malgré tout ce que tu fais pour me rassurer. Quoi qu'il arrive, je ne cesserai de t'aimer qu'en cessant de vive.

Ce 11 janvier 17..

LETTRE VIII.

Sophie à Julie.

QUEL parti veux-tu que je prenne, ma chere Julie ? Assez à plaindre pour avoir de l'amitié, & peut-être plus que de l'amitié pour le Chevalier, puis-je m'exposer à le recevoir ? Toi seule es instruite de mon secret, & tu as deviné ce que je voulois me cacher à moi-même. Mon cœur me conseille de le voir cet amant si tendre & si estimable, mais ma raison me le défend, & je ne le verrai pas. Quel seroit le but de ses visites, & pourquoi voudrois-je entretenir & augmenter de part & d'autre un amour qu'il

qu'il faut s'efforcer de détruire ? Tu vois la distance que le sort a mise entre lui & moi ; nous ne sommes pas faits pour nous aimer, & c'est à nous d'étouffer des sentiments qui ne serviroient qu'à nous rendre malheureux. Si je ressemblois à mes camarades, si je pensois assez mal pour vivre avec un homme, je ne balancerois pas, & me livrerois à l'inclination que le Chevalier m'a inspirée ; mais tu me connois. Fais-lui donc entendre raison. Dis-lui que l'état dans lequel je suis, demande les plus grands ménagements ; que ma réputation m'est plus chere que ma vie, & que quelque décentes, quelque honnêtes que fussent ses visites, je me verrois bientôt exposée aux propos du public. Non, ma chere Julie, ce n'est pas lui, c'est moi-même que je crains. Ne m'en parle plus ; j'ai même pris sur moi de faire un paquet de ses lettres & de les lui renvoyer. Que dira-t-il ? Et quel sera son désespoir ? Console-moi, ma chere amie, tâchons de nous voir tous les jours, tu dissiperas mes chagrins

que chaque instant semble augmenter. Quelle route, hélas! le Chevalier a-t-il prise pour m'enflammer? faut-il que je lui connoisse tant de vertus? On m'appelle, & je suis obligée d'interrompre ma lettre.... Ah! Julie, ma chere Julie! je suis au désespoir; viens, accours....; ma mere....., j'en répands des larmes, j'en rougis...; viens encore une fois, je t'attends avec la plus vive impatience.

Ce 12 janvier 17..

LETTRE IX.

Julie à Sophie.

Est-ce un songe, ma chere Sophie, est-ce un songe que ce qui s'est passé hier chez toi? Ta mere..., je ne puis y penser sans frémir. Ah! rends grace à la considération, à l'amitié que j'ai pour toi: je t'ai respectée dans elle-même, toi seule m'as

arrêtée. J'aurois cherché du secours, j'aurois rassemblé tes voisins, je l'aurois couverte du mépris qu'elle mérite. Quoi ! cet homme nouvellement arrivé des Isles, cet homme qui, avec des richesses immenses, a rapporté avec lui toute la férocité du pays qu'il habitoit, vient marchander ton honneur, & il lui est vendu ! Par qui ? Par ta mere. La cruelle t'a vue hier à ses genoux, & elle t'y a vue sans émotion. Les prieres que tu lui faisois, les larmes que tu répandois sur le sort indigne qu'elle te destine, auroient attendri le cœur le plus barbare, & rien n'a pu la toucher ! Quitte-là, ma chere Sophie, viens prendre un asyle chez moi ; que feras-tu, que deviendras-tu avec une marâtre qui ne cherche qu'à te sacrifier ? Je tremble pour ta santé, que ta mélancolie n'a déjà que trop altérée. Le Chevalier est revenu hier chez moi : mon air d'embarras l'a pénétré : il a soupçonné qu'il t'étoit arrivé quelque chose de fâcheux, il vouloit aller chez toi, malgré toi-même, & j'ai

eu toutes les peines du monde à l'en empêcher. Ecris-moi promptement, mande-moi tes intentions au sujet de ta mere. Ma maison t'est ouverte, je t'y défendrai contre tout l'univers.

Ce 13 Janvier 17..

LETTRE X.

Le Chevalier à Julie.

QUEL crime ai-je donc commis, Mademoiselle? Qu'ai-je fait à Sophie? Par où ai-je mérité ses rigueurs? La cruelle n'étoit pas contente de n'avoir pas répondu à mes lettres, elle vient de me les renvoyer. Malheureux que je suis! Je l'idolâtre & elle me hait, elle me mépriſe. Ma cousine va sortir du couvent: je suis obligé de partir avec mon oncle pour aller la chercher, & je serai absent trois ou quatre jours: Sophie m'a ôté tout espoir, je n'ai plus rien à ménager, & à quel-

que prix que ce ſoit, j'aurai, à mon retour, une converſation avec elle. Elle jouira de ma douleur : ne lui en parlez pas, Mademoiſelle, elle a réſolu ma mort, & rien ne ſeroit capable de l'attendrir. Je vous ſouhaite une meilleure ſanté. Il ſuffit que vous ſoyez l'amie de Sophie pour que je m'intéreſſe vivement à vous. Dans quel état me réduit mon amour ! Sophie, l'ingrate Sophie peut-elle n'y être pas ſenſible ! Adieu, Mademoiſelle ; mon eſprit s'égare, je ne ſuis plus à moi.

Ce 13 Janvier 17...

LETTRE XI.

Sophie à Julie.

LA perſécution eſt plus vive que jamais, ma chere Julie, & ma mere veut abſolument que j'obéiſſe. Tu as vu deux ou trois fois chez moi la

tante de la petite N.... tu as ſu dans le monde de quelle façon elle avoit élevé, ſéduit & livré ſa niece, dont le caractère & le cœur étoient naturellement honnêtes. Cette tante indigne eſt l'amie, le conſeil & la confidente de ma mere : elles m'ont renfermée aujourd'hui, durant deux groſſes heures, dans ma chambre, où il a fallu eſſuyer la morale la plus affreuſe qui ſe ſoit jamais débitée. Je n'ai pas répondu un ſeul mot, & ma mere, qui ſans doute a lu dans mes yeux l'horreur que m'inſpiroit ſa façon de penſer, s'eſt emportée contre moi au point de vouloir me frapper. La tante l'a retenue, & lui a dit qu'elle ſe chargeoit de me faire entendre raiſon. „ Embraſſez-moi, mon enfant, „ a-t-elle ajouté ; vous êtes encore „ jeune, & vous ne ſavez pas ce „ que c'eſt que le monde ; mais je „ vous écrirai mes petites réflexions, „ & je veux que vous les liſiez. Après „ cela je ſuis ſûre que vous ne déſo- „ béirez point à votre maman. „ Elle s'eſt approchée pour me donner un

baiſer ; j'ai frémi, j'ai reculé, ma mere s'en eſt apperçue & j'allois être punie, lorſque l'on eſt venu m'apporter une lettre. De qui eſt-elle, Julie ? De cet homme que l'on veut me donner, & qui oſe ſe flatter de poſſéder le cœur de Sophie.

„ J'envoie à votre mere, Made-
„ moiſelle, m'écrit-il, les cinquante
„ louis qu'elle m'a demandés pour
„ avoir entrée chez vous. Demain je
„ vous porterai, ou je vous ferai re-
„ mettre les cinquante autres que je
„ vous donnerai par mois. Vous ſerez
„ bien payée; mais je veux être aimé,
„ ſongez-y : ſi je ſuis content de vous,
„ dans quelque-temps je vous meu-
„ blerai. Vous m'avez paru jolie, on
„ m'a même dit du bien de vous, &
„ j'en jugerai par moi-même demain
„ au ſoir. Soyons ſeuls à ſouper, je
„ vous prie, car j'aime la tranquillité.
„ Je ne ſais pas dire de douceurs,
„ mais je ſuis franc, & je crois que
„ vous me plairez. „

Que cet homme m'eſt odieux, ma chere Julie ! peut-on me traiter avec

plus de mépris, m'outrager plus cruellement ! Non, il ne ſoupera point avec moi, il n'y ſoupera point. Tu me propoſes un aſyle chez toi; puis-je l'accepter ? Si je ne conſidérois que moi, je n'héſiterois pas; mais la cauſe de cette fuite précipitée ſeroit bientôt ſue : veux-tu que j'expoſe la honte de ma mere aux yeux de tout Paris ? Je me manquerois à moi-même, ſi je ne ménageois ſa réputation autant qu'il eſt en moi. Cachons à jamais, Julie, cachons ce malheureux ſecret : juge de mon amitié pour toi, puiſque je te le confie.

De quelque côté que je tourne les yeux, je ne vois que des objets affligeants : ma ſœur, qui à peine touche à ſa quatorzieme année, eſt du parti de ma mere, & lui promettoit encore dans le moment de faire tout ce qu'elle exigera d'elle. La tante l'approuve & s'en va : puiſſe-t-elle ne pas revenir, & ne jamais rentrer dans une maiſon où elle ne veut introduire que le crime & le déshonneur !

Ce 14 Janvier 17...

LETTRE

LETTRE XII.

Julie à Sophie.

TA vertu & ta fermeté me rassurent, ma chere Sophie ; mais encore une fois quels sont tes projets ? Tu refuses l'asyle que je te propose, & c'est pour ménager la réputation de ta mere ! Ah ! le mérite-t-elle ? As-tu surpris dans son cœur une étincelle du sentiment qui t'anime ? Ta sœur lui ressemblera. De quel sang la Providence t'a fait naître ! La tante a voulu t'embrasser ! La barbare ! Elle caressoit sa victime pour mieux l'égorger. Elle prétend te donner une regle de conduite : eh ! depuis quand le vice a-t-il le droit de faire des leçons à la vertu ? Elle veut t'instruire ; qu'elle rougisse plutôt, qu'elle rougisse devant toi ; mais ce bonheur n'est pas fait pour elle.

Tu m'inquietes, tu m'affliges, &

je ne puis te décrire combien je ſuis ſenſible à ton état : les idées les plus funeſtes, les préſages les plus ſiniſtres rempliſſent mon imagination : que la journée de demain me paroît effrayante ! Que t'arrivera-t-il ? Quel ſera le dénouement de cette ſcene affreuſe ? Je ne tremble point, Sophie, je ne tremble point pour ta vertu, je frémis pour toi-même ; mais le Ciel connoît ton cœur, il te ſoutiendra, il te fera triompher. Le Chevalier eſt parti pour quelques jours, & il eſt parti déſeſpéré. Je t'en dirai plus long lorſque je te verrai. Adieu, ma chere amie ; ſi je puis t'être utile, nuit & jour je ſuis à toi.

Ce 14 Janvier 17 . . .

LETTRE XIII.

Sophie à Julie.

MA mere n'a pas daigné me dire un mot hier en ſoupant, ma chere Julie, & je me ſuis retirée dans ma chambre le cœur pénétré de douleur : rêveuſe, inquiete, agitée, à peine ai-je pu goûter pendant la nuit quelques inſtants de repos. Le jour a reparu & je craignois d'ouvrir les yeux. Je preſſentois que mon réveil ſeroit marqué par quelque peine nouvelle ; je ne me trompois pas, & la premiere choſe que l'on m'a préſentée, c'étoit l'odieuſe lettre que la tante avoit promis de m'écrire : je l'ai reçue des mains de ma ſœur, avec ordre, de la part de ma mere, de la lire & d'en profiter. J'étois tentée de la déchirer, de la mettre en pieces ; je l'ai conſervée pour te l'envoyer. La voici toute entiere.

„ Je m'intéreſſe à vous, mon en-
„ fant, par rapport à Madame votre
„ mere que j'eſtime beaucoup, & ſi
„ vous voulez avoir un peu de doci-
„ lité, il y a de quoi faire de vous
„ un très-bon ſujet. On vous a miſe
„ au théatre, & c'eſt à vous de vous
„ y conduire en fille d'eſprit; c'eſt-
„ à-dire qu'il faut vous mettre dans le
„ cas de vous ſoutenir, vous & vo-
„ tre famille, de vous aſſurer un ſort,
„ & de vous faire des rentes. Les ap-
„ pointements que l'on vous y donne
„ ne ſont rien, & c'eſt aux hommes
„ à vous en dédommager. Plus une
„ fille de votre état peut en avoir de
„ riches, & de bien donnants, plus
„ elle eſt eſtimable; c'eſt-là votre
„ métier, & il faut que chacun faſſe
„ le ſien. Vous avez ſur la vertu de
„ fort mauvaiſes idées, & vous pre-
„ nez à gauche: la vertu & l'honneur
„ conſiſtent à faire ſon chemin. Grace
„ au Ciel, j'ai amené ma niece au point
„ de penſer juſte ſur cet article, & la
„ Providence l'en récompenſera. „

„ Vous avez ſeize ans, & il faut qu'à

„ vingt-quatre au plus tard votre for-
„ tune ſoit faire. Si alors vous voulez
„ vivre tranquille avec quelqu'un qui
„ vous plaiſe, ſans cependant vous
„ empêcher de prendre les petits re-
„ venants-bons qui pourront ſe pré-
„ ſenter, vous le pourrez; mais à
„ préſent cela ne vous eſt pas permis.
„ Le temps de la jeuneſſe eſt pré-
„ cieux, & vous devez vous employer
„ avec fruit.

„ Premiérement, faites politeſſe à
„ tous les hommes, ſur-tout à ceux
„ qui ſont riches.

„ Secondement, agacez-les toutes
„ les fois que vous en trouverez l'oc-
„ caſion: il y a beaucoup d'hommes
„ qui aiment à être agacés.

„ Troiſiémement, quand vous au-
„ rez affaire à des gens d'un certain
„ âge, faites-leur entendre que vous
„ ne pouvez ſouffrir les jeunes gens:
„ il n'y en a pas un qui n'en ſoit la
„ dupe, & qui ne vous donne juſ-
„ qu'au dernier ſou. Vis-à-vis des
„ jeunes gens au contraire ſoyez folle,
„ diſſipée, & très-coquette: il n'y

„ en a pas un qui pour vous conſer-
„ ver, & vous enlever à un rival,
„ pour lequel il croira que vous avez
„ de l'inclination, ne ſe ruine de fond
„ en comble. Ils mangeront leur bien
„ par amour-propre, & vous en au-
„ rez le profit.

„ Quatriémement, ne vous laiſſez
„ jamais ſéduire par les promeſſes,
„ mais par la bourſe : n'accordez rien
„ qu'argent comptant ; les hommes
„ ſont trompeurs, & la juſtice ne
„ connoît point des fripponneries
„ qu'ils font aux femmes ſur l'article
„ dont je vous parle.

„ Cinquiémement, tâchez de ne
„ promettre jamais tout votre temps
„ à l'homme avec qui vous vivrez :
„ vous êtes jolie, & vous trouverez
„ des amis utiles ; mais ce ne ſera
„ qu'en leur donnant quelques mo-
„ ments.

„ Sixiémement, quelques bonnes
„ façons qu'un entreteneur ait pour
„ vous, ne vous y attachez jamais au
„ point de ne pouvoir le quitter s'il
„ ſe préſentoit quelque choſe de

„ mieux : celui qui donne le plus, „ doit vous être le plus cher.

„ Septiémement, de quelque part „ qu'ils viennent, médiocres ou con„ sidérables, ne refusez jamais de pré„ sents : tout cela trouve sa place, & „ les petits ruisseaux font les grandes „ rivieres.

„ Huitiémement, piquez nuit & „ jour la vanité de l'homme avec qui „ vous vivrez ; faites-lui entendre „ qu'il faut que vous l'aimiez bien „ pour rester avec lui, après les pro„ positions que l'on vous a faites ; „ vous réveillerez son amour, & vos „ finances augmenteront.

„ Neuviémement, ayez toujours „ chez vous quelques Marchands de „ bijoux, d'étoffes, de pompons, „ quelques Revendeuses à la toilette : „ les hommes qui iront chez vous, „ ne manqueront pas de vous acheter „ de temps en temps les choses qui „ paroîtront vous faire plaisir : c'est „ la façon la plus honnête de les y „ engager.

„ Dixiémement enfin, regardez les

„ hommes comme les instruments de
„ votre fortune, & renvoyez les aussi-
„ tôt qu'ils ne pourront plus y con-
„ tribuer.

„ C'est ainsi, ma chere enfant, que
„ vous devez vous comporter vis-à-
„ vis des hommes : il est quelquefois
„ des circonstances embarrassantes,
„ d'où l'on ne peut se tirer qu'avec
„ beaucoup de finesse. Consultez-moi
„ si jamais vous vous y trouvez ; j'ai
„ de l'expérience, & je suis en état
„ de donner de très-bons conseils. Il
„ se présente quelqu'un de fort riche
„ pour vous : je me flatte que vous
„ ne donnerez pas à votre maman le
„ chagrin de le refuser ; elle prétend
„ que vous devenez amoureuse du
„ Chevalier de . . . , que j'ai vu une
„ fois avec elle, mais il ne vous con-
„ vient pas. „

Et c'est ma mere, ma mere elle-même, qui veut que je lise cette lettre, & que j'en profite ! Punissez-moi, grand Dieu, si jamais j'en formois le projet ! Tranquillise-toi, ma chere amie, je ne crains point de violence ;

les femmes ne cedent que lorſqu'elles le veulent bien. Le Chevalier eſt abſent; il eſt abſent, Julie : où eſt-il allé.... ? Si ſon déſeſpoir.... ! Ah ! que je le plains ! ſi tu le revois jamais, ce Chevalier, ma chere amie, cache-lui les chagrins qu'il me donne. Tu es incommodée au point de ne pouvoir venir chez moi, je ſerai donc ſeule ce ſoir; je ſerai ſeule contre mes ennemis. De quel ſecours tu m'aurois été, ma Julie !

Ce 15 Janvier 17...

LETTRE XIV.

Sophie à Julie.

MA main, encore tremblante, ne trace qu'avec peine la lettre que je t'écris. Je l'arroſe de mes pleurs.... Ah ! Julie, que je ſuis malheureuſe ! retirée dans le fond d'un petit cabinet, où une pauvre & vertueuſe voiſine a dai-

gné me cacher, livrée à mes triſtes penſées, abandonnée de tout l'univers; c'eſt dans cet état affreux que j'attends, depuis hier neuf heures du ſoir, le jour qui peut-être augmentera encore mes chagrins. Il eſt venu, Julie, il eſt venu pour ſouper avec moi, cet homme avec qui l'on vouloit me faire vivre. A peine avions-nous paſſé un quart-d'heure enſemble, dans le premier appartement, avec ma mere & ma ſœur, que l'on m'a propoſé de paſſer, ſeule avec lui, dans ma chambre: je ne crois pas, ai-je répondu, que Monſieur ait aucuns ſecrets à me confier, & je me flatte qu'il me diſpenſera du tête-à-tête. Mademoiſelle badine sûrement, a repliqué cet homme, encouragé par ma mere, dont les yeux étinceloient de fureur. J'en ai vu d'autres, a-t-il ajouté, vous êtes au ſpectacle, & je vous aurai, à quelque prix que ce ſoit: je ſuis amoureux de vous, & je m'en paſſerai au moins la fantaiſie. Ah! Monſieur, lui ai-je dit, au nom du Ciel, laiſſez-moi tranquille; que vous ai-je fait pour mériter

votre injurieux procédé ? Reſpectez ma médiocrité, reſpectez les larmes qui coulent de mes yeux : ſeriez-vous aſſez barbare pour abuſer des droits que ma mere vous a donnés ſur moi ? & vous, ma mere, & vous, les vôtres s'étendent-ils juſques-là.... ? Réfléchiſſez-y, je vous en conjure.... J'allois continuer lorſque ma mere s'eſt avancée vers moi ; je n'ai pu ſoutenir ſes regards ; mes ſoupirs m'ont ſuffoquée, mes genoux ſe ſont dérobés ſous moi, & je ſuis tombée ſans connoiſſance. Ah ! pourquoi, dans ce moment, le Ciel ne m'a-t-il pas appellée à lui ! Pourquoi ſa main bienfaiſante ne m'a-t-elle pas ôté une vie que je ne puis ſupporter ! Au bout d'une heure & demie, revenue de mon évanouiſſement, je n'oſois porter mes regards ſur ceux qui m'environnoient ; mes yeux ſe ſont ouverts enfin, & je me ſuis trouvée ſur mon lit ; mais dans quel état, Julie ! moitié déshabillée, la gorge entiérement découverte, & près de mon tyran, qui tenoit une de mes mains dans les ſiennes. Mes forces

ſe ſont ranimées, j'ai fait un cri, je me ſuis précipitée du haut de mon lit, & j'ai volé vers la porte qui étoit entr'ouverte. J'allois ſortir ; ma mere, te le dirai-je, Julie ! ma mere s'eſt oppoſée à mon paſſage, & m'a fait tomber à ſes pieds. J'ai perdu toute conſidération, & m'échappant de ſes mains, j'ai monté, d'un ſeul trait, juſqu'au quatrieme, où cette voiſine dont je t'ai parlé, m'a donné un aſyle. Les pleurs & les ſanglots qui étouffoient ma voix, m'ont empêchée long-temps de répondre aux queſtions qu'elle m'a faites, ſur ce qui m'engageoit à fuir. J'en ai caché la cauſe : j'ai feint que j'avois une vivacité, & je me ſuis donné le tort : l'aveu de la vérité m'auroit fait rougir pour ma mere. Je viens de lui écrire, Julie, voici la copie de ma lettre.

Sophie à ſa mere.

„ Oſerois-je me flatter, ma mere, „ que la nuit vous aura fait faire des „ réflexions ſur la ſcene cruelle dont

„ j'ai été l'objet & la victime? Puis-je
„ espérer que vous voudrez bien
„ prendre d'autres sentiments à mon
„ égard, & que vous me regarderez
„ comme votre fille? Je jouirai de ce
„ bonheur, si le Ciel daigne l'accor-
„ der aux larmes que je répands. Ah!
„ ma mere, faut-il, pour vous tou-
„ cher, vous rappeller la façon dont
„ je me suis toujours conduite vis-à-
„ vis de vous, la tendresse que je vous
„ ai vouée pour la vie, la docilité
„ avec laquelle je me suis prêtée à vos
„ moindres volontés, la reconnois-
„ sance éternelle que j'ai conservée
„ & que je conserverai, des soins que
„ vous avez pris de mon enfance? J'ai
„ fait ce que je devois, & je ne pré-
„ tends point m'en faire un mérite.
„ Dès l'âge de quatre ans vous m'a-
„ vez donné un talent qui m'appel-
„ loit à un état pour lequel je ne suis
„ point faite. Trop jeune encore pour
„ en connoître les dangers & les dé-
„ sagréments, je vous ai obéi sans
„ murmure, & aujourd'hui cette
„ obéissance continue, malgré mes

„ dégoûts & ma répugnance. Mais
„ quoi, ma mere ! en me deſtinant
„ au Théatre, m'auriez-vous conſa-
„ crée au libertinage ? En eſt-il un
„ plus affreux que celui de ſe vendre,
„ de ſe livrer à un homme que ſou-
„ vent l'on déteſte, & avec lequel on
„ ne vit, que parce que ſon caprice
„ ou ſa brutalité payent nos faveurs ?
„ Si j'étois aſſez malheureuſe pour
„ vouloir m'y abandonner, ne ſe-
„ roit-ce pas à vous de m'en arracher
„ & de me punir ? Je ne parle point
„ des moments de contrainte & d'en-
„ nui, de l'eſclavage perpétuel, atta-
„ chés à cet état de crime & d'humi-
„ liation ; rien ne m'arrêteroit, & je
„ ſouffrirois tout pour vous plaire &
„ vous procurer le bien-être que vous
„ deſirez : mais le puis-je, & ne comp-
„ tez-vous pour rien le reſpect que je
„ me dois a moi-même ? Prêtez l'o-
„ reille a cette voix intérieure, à ce
„ cri du cœur qui nous rappelle vers
„ la décence & la vertu, & vous me
„ rendrez juſtice. C'eſt vous qui m'a-
„ vez donné le jour ; vous êtes la pre-

„ miere dans le monde, à qui, après
„ Dieu, je doive du respect & de l'at-
„ tachement, la seule à qui la nature
„ me défend de désobéir ; mais quel
„ cas dois-je faire de l'instinct qu'elle
„ me donne en naissant, & qui m'at-
„ tire vers vous, si celle même à qui
„ elle confie ma jeunesse, ne sert qu'à
„ m'égarer ? Je connois l'étendue de
„ vos droits, mais je sais aussi quelles
„ en sont les limites. Un maître n'a
„ plus de pouvoir sur son esclave,
„ dès le moment qu'il exige de lui
„ quelque chose de contraire à sa
„ vertu & à sa conscience. Je vous l'ai
„ dit, ma mere, & je vous le répete
„ encore, je vous soutiendrai avec
„ les appointements que me procure
„ mon talent. Je me priverai de tout
„ pour vous faire jouir des choses que
„ vous pourrez desirer ; mais je ne
„ puis en faire davantage : vous rou-
„ giriez si vous & moi devenions ri-
„ ches à force de déshonneur & d'in-
„ famie. Ouvrez-moi donc vos bras,
„ que je puisse arroser votre sein des
„ larmes que la tendresse & la joie

„ feront couler ; que je puiſſe, une
„ fois dans ma vie, partager les ca-
„ reſſes & les embraſſements d'une
„ mere auſſi tendre que reſpectable.
„ Le Ciel exaucera la ferveur de ma
„ priere ; il en connoit la ſincérité,
„ il lit dans mon cœur. Vous rece-
„ vrez, ô ma mere ! vous recevrez une
„ fille qui, par ſes ſoins empreſſés &
„ ſa ſoumiſſion, vous donnera, toute
„ la vie, des preuves de ſon zele & de
„ ſa tendreſſe „.

Quelle ſera, Julie, la réponſe de ma mere ? Je n'en ai point entendu parler depuis hier au ſoir. Que mon ame eſt triſte ! Il n'eſt que trois heures du matin : l'obſcurité de la nuit ſemble augmenter l'amertume de mes réflexions. Leur poids m'accable, mon courage s'épuiſe, & la nature me refuſe un moment de ſommeil. Je ne veux confier ma lettre à perſonne, & je ne la remettrai que ce ſoir au portier, en allant à la comédie. Faut-il que je ſois obligée de m'y trouver, & qu'une loi barbare me contraigne de jouer

jouer la gaieté dans le ſein de la douleur même ? Adieu, Julie : je répands avec confiance mes chagrins dans ton ame, c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte. S'il ſe paſſe quelque choſe de nouveau juſqu'à ce ſoir, je l'ajouterai à ma lettre.

P. S. Le déſeſpoir ſuccede à l'abattement dans lequel j'étois ; la colere eſt le ſeul ſentiment qui me reſte & qui me ſoutient. Oh Ciel ! pourquoi m'as-tu fait naître ? Je n'ai reçu de toi que la vie, & l'on veut la rendre criminelle ! La tante, cette tante que je déteſte, eſt venue chez la femme où je loge ; j'ai refuſé de l'entendre. Ma mere ne veut ni me revoir, ni m'écouter : je ne tiens donc plus à rien dans le monde ! Je n'avois d'appui, d'eſpoir, de refuge que cette mere, & je ne puis prononcer ſon nom qu'avec horreur ! & le Ciel m'ordonne de la reſpecter. Que la cruelle n'en profane donc pas le titre ſacré. Je viens de lui écrire pour la derniere fois. Les maux que tu ſouffres te retiennent au lit ; &

tu n'as pu me venir voir : que je ſuis malheureuſe ! Je n'ai point été au Théatre, & j'ai envoyé dire que j'étois malade. Ecris-moi, je t'en conjure.... Si le Chevalier ſavoit mon état....! Garde-toi de lui en parler, il feroit quelque folie.

Sophie à ſa mere.

„ Non, ma mere, le ſacrifice horrible que vous attendez de moi ne „ s'accomplira pas : votre tendreſſe „ eſt le bien le plus précieux à mon „ cœur, mais je ne l'acheterai point „ au prix de ma vertu. Je l'emporterai au tombeau, cette vertu que „ Dieu a miſe dans mon ame, & dont „ je lui dois rendre compte. Traitez-moi, ſi vous l'oſez, d'ingrate & de „ rebelle ; vous me forcez à vous déſobéir : ſi la nature s'en offenſe, „ mon crime ne retombe que ſur „ vous. Je gémirai dans la ſolitude „ où votre haine me condamne, & „ rien, dans le monde, ne ſera capable d'ébranler la réſolution que

„ j'ai prise de vivre honnêtement.....
„ Je ne vous verrai donc plus, ô ma
„ mere ! pensez quelquefois à une
„ fille qui fait tout ce qu'elle peut
„ pour vous respecter & vous aimer„.

Mes malheurs touchent à leur terme, Julie, je n'ai plus assez de force pour les soutenir, & un secret pressentiment m'annonce une mort prochaine : il m'est bien permis de la desirer. Mes yeux sont abattus, mon gosier se desseche, je sens des mouvements de fievre ; ah ! qu'elle continue ! qu'elle s'augmente ! Que les maux qu'elle me fera souffrir seront légers, en comparaison de ceux que j'endure depuis deux jours ! Ma mere vit, ma mere m'abandonne, & peut-être une main étrangere viendra me fermer les yeux. Adieu.

Ce 16 Janvier 17..

LETTRE XV.

Julie à Sophie.

TA lettre m'a déchiré le cœur, ma Sophie. Retenue au lit depuis quatre jours, j'ai fait tous mes efforts pour me lever, pour aller t'arracher de ta prison, & deux foiblesses que j'ai eu de suite, m'ont arrêtée; je n'ai pas même la force de t'écrire, & j'emprunte une main étrangere. Ta mere est un monstre, ta mere ne mérite plus aucuns ménagements, & au nom de notre amitié, je t'ordonne de la quitter & de venir me trouver. Je verrai si elle sera assez hardie pour te réclamer. Tu serois déjà avec moi, si ma prudence n'avoit exigé que l'on prît des précautions. Oui, Sophie, le Chevalier est de retour; il est entré chez moi dans le temps que j'ai reçu ta lettre: j'en ai été si pénétrée, que je n'ai pu m'empêcher de la lui lire.

J'ai vu la fureur briller dans ſes yeux, & il alloit partir pour t'enlever à ta marâtre, ſi je ne l'avois conjuré d'attendre ta réponſe : décide-toi dans la minute. Il n'eſt plus de frein qui ſoit capable de le contenir, & demain, à quelque prix que ce ſoit, il te délivrera de la perſécution de tes tyrans : j'attends de tes nouvelles avec la plus vive impatience. C'eſt d'après elles que nous agirons. Ménage-toi ſurtout, & bannis les idées triſtes auxquelles tu t'abandonnes. Conſerve-toi pour ton amie.

Ce 17 Janvier 17 . . .

LETTRE XVI.

La mere de Sophie au Chevalier.

IL faut avouer, M. le Chevalier, que je ſuis une femme bien malheureuſe. Sophie, pour quelques petits mots que je lui ai dit, & qu'elle a pris de

travers, vient d'être saisie de la fievre : elle dit qu'elle se sent fort mal & qu'elle veut vous voir. Ainsi donc, par conséquent, je vous prie de venir promptement ; car si elle alloit mourir, cela seroit bien disgracieux pour moi, qui ai beaucoup dépensé à son éducation. J'ai l'honneur d'être votre servante très-humble, &c.

Ce 18 Janvier 17...

LETTRE XVII.

De la Cousine du Chevalier au Chevalier.

LE départ de mon pere pour la campagne est avancé de quatre jours, Chevalier ; il me charge de vous rappeller la promesse que vous lui avez faite de venir avec nous ; & comme vous n'avez aucune affaire qui vous retienne à Paris, il se flatte que vous tiendrez parole. Vous savez qu'il est

absolu dans tout ce qu'il veut, & votre refus lui déplairoit : je vous préviens sur cela, parce que vous m'avez fait entrevoir que votre cœur n'étoit pas libre. Je suis votre amie, & je ne trahirai point votre secret ; mais la plus petite difficulté de votre part, dans ce moment-ci, l'auroit bientôt découvert, & j'en serois fâchée pour vous. Nous tâcherons de nous amuser autant que la dévotion de ma mere nous le permettra. Bon soir, Chevalier.

Ce 23 Janvier 17..

LETTRE XVIII.

Le Chevalier à sa Cousine.

OUI, je vous l'ai avoué, ma chere cousine ; je vous ai confié, dans l'excès de mon chagrin, un secret que je ne voulois pas révéler. J'aime, j'idolâtre Sophie, & le Ciel impitoyable

va me l'enlever. Une fievre maligne, une inflammation violente lui brûlent les entrailles. C'eſt aujourd'hui ſamedi, & depuis mardi dernier j'y paſſe les jours & les nuits. Repréſentez-vous votre malheureux couſin, tantôt près de ſon lit, tantôt aux genoux de ſon Médecin & de ſon Chirurgien, les priant, les conjurant de ne rien épargner, de raſſembler toute la Faculté, de ſauver Sophie. Voyez-la m'abandonnant une de ſes mains, qu'elle laiſſe tomber dans la mienne, & voulant m'adreſſer quelques mots, mais inutilement: la foibleſſe lui coupe la parole, & ſes yeux demeurent attachés ſur les miens..... L'inflammation augmente, les douleurs deviennent plus vives, & à chaque minute, Sophie retombe dans mes bras..... Ses regards s'éteignent, la reſpiration lui manque..... Ah! je ſuis bien mal, Chevalier, vient-elle de me dire; je ſuis bien mal: recevez, avant mon dernier ſoupir, l'aveu d'un amour auſſi ſincere que vertueux: recevez mon cœur, que vous ſeul auriez poſ-

ſédé

fédé ſi j'avois vécu. Je vous le donne en préſence du Ciel, il ne s'en offenſera point..... Et vous, ma mere, & vous, venez, embraſſez-moi, preſſez-moi ſur votre ſein : je mourrai contente, puiſque ma mere m'eſt rendue... Donnez-moi votre main, Chevalier, il faut nous ſéparer..... Ah ! ma couſine, je n'ai pu ſoutenir ce mot terrible ; mes pleurs m'ont ſuffoqué, mon ſang s'eſt glacé dans mes veines, & je ſuis tombé, ſans connoiſſance, aux pieds du lit de Sophie..... Elle s'en apperçoit, oublie ſes ſouffrances, & faiſant un effort ſur elle-même, elle rappelle, pour me rendre à la vie, le peu de forces qui lui reſtent.... Je me trouve mieux, mon cher Chevalier : ouvre les yeux, c'eſt ta Sophie qui t'en conjure. Je ſuis revenu à moi, & je me ſuis trouvé baigné de ſes larmes.

Et l'on veut que je la quitte dans ce moment-ci, le dernier peut-être où je jouirai du ſeul objet qui m'attache à la vie ! Je ſais tout ce que je dois à mon oncle, je connois l'empire qu'il a & qu'il doit avoir ſur moi ; mais

n'obtiendrai-je rien ? Ne puis-je différer au moins mon départ ? Vous craignez qu'il ne devine mon secret ; mais ne le lira-t-il pas dans mes yeux, lorsqu'il me verra pâle, défait, abattu? Sophie ne prend rien que de ma main, & moi je ne mange rien qu'une soupe très-légere, encore faut-il qu'elle me l'ordonne. Combien de fois l'ai-je vue se contraindre, & me cacher les douleurs les plus aigues, pour me donner le temps de prendre ce foible aliment..! Sa mere s'afflige par intervalles. Ah! qu'elle expire, s'il est possible, qu'elle expire de honte à la vue d'une fille, dont elle seule cause la mort. Marâtre indigne, tu répands des larmes, & c'est l'intérêt qui les fait couler !

Au nom de notre amitié, ma chere cousine, tâchez de retarder ce malheureux voyage ; tâchez..... Je ne puis vous en dire davantage ; Sophie m'appelle.... Sophie se meurt....

Ce 24 Janvier 17..

LETTRE XIX.

La Couſine du Chevalier au Chevalier.

JE joins mes larmes aux vôtres, Chevalier, & je voudrois pouvoir acheter de mon ſang la vie de la perſonne qui vous intéreſſe ; mais il faut partir. Monſieur votre pere vient ſouper au château, le ſoir même de notre arrivée, & ſous quelque prétexte que ce ſoit, vous ne pouvez vous diſpenſer de vous y trouver. Conſolez-vous, mon cher Chevalier, Sophie eſt jeune, elle ne mourra point. Mon pere vous attend ce ſoir, & compte que vous ſouperez avec lui.

Ce 25 Janvier 17...

LETTRE XX.

Le Chevalier à ſa Couſine.

IL faut donc s'arracher des bras de Sophie, & c'eſt elle-même qui me l'ordonne. Dans un moment de tranquillité, elle a vu tomber des larmes de mes yeux; elle a voulu en ſavoir la cauſe, & je lui ai montré votre derniere lettre. Il n'y a point à délibérer, Chevalier, m'a-t-elle dit, il faut obéir. La diminution de la fievre & de mes douleurs doit vous raſſurer ſur mon état. Partez, mon cher Chevalier, partez: Sophie n'a plus de droits ſur vous lorſque vos parents ont parlé.

Son Médecin me fait tout eſpérer; mais que j'ai peu de confiance dans un art qui ne va que par conjectures! Le plus habile d'entr'eux peut-il répondre de la vie d'un malade? Celui-ci craint le redoublement. J'en frémis pour So-

phie. Demain il faut m'éloigner d'elle; demain, à cette heure-ci, je ne la verrai plus ! Quel devoir, hélas ! ſuis-je obligé de remplir !

P. S. Je ne puis vous exprimer l'excès de ma joie, chere couſine : point de redoublement aujourd'hui, & les douleurs ont été légeres. Au milieu des craintes & des inquiétudes les plus affreuſes, quelle impreſſion fait ſur notre ame le moindre rayon d'eſpérance ! Dans l'ivreſſe de mes ſens, j'ai ſaiſi une des mains de Sophie, je l'ai couverte de mille baiſers; ſes couleurs ſembloient renaître, ſes yeux devenoient plus vifs, & Sophie a partagé, malgré ſa foibleſſe, le plaiſir auquel je me livrois.

Il ſemble que le ſort ait voulu nous accabler de tous les malheurs à la fois : Sophie n'avoit qu'une amie dans le monde, & cette amie, déclarée pulmonique depuis long-temps, vient de mourir. Julie n'eſt plus. Ah ! ſi Sophie le ſavoit, il n'en faudroit pas

davantage pour la mettre au tombeau. Je vais employer toutes les précautions néceſſaires pour le lui cacher.

Ce 17 Janvier 17..

LETTRE XXI.

Le Chevalier à la mere de Sophie.

RIEN ne peut me tranquilliſer, Madame; l'abattement affreux dans lequel j'ai laiſſé Sophie, à mon départ, me fait trembler. Une ſueur froide inondoit ſon viſage : après une fievre auſſi violente, que ce ſymptôme me paroît effrayant ! A l'arrivée de mon commiſſionnaire, que je vous envoie de ſix lieues de Paris, où nous nous ſommes arrêtés pour dîner, faites partir mon valet de chambre que je vous ai laiſſé : qu'il me rapporte promptement des nouvelles de Sophie; ſur-tout ne me cachez rien. Faut-il que chaque inſtant m'éloigne d'une

fille auſſi reſpectable & auſſi digne d'être adorée ! Cachez-lui, je vous en conjure, cachez-lui auſſi long-temps que vous le pourrez, la mort de ſon amie. Quel coup pour elle ! Comment lui apprendra-t-on ce funeſte événement ?

Ce 29 Janvier 17..

LETTRE XXII.

La mere de Sophie au Chevalier.

RAſſurez-vous, Monſieur le Chevalier, l'abattement de ma fille n'étoit cauſé que par ſa foibleſſe, car elle n'eſt pas forte. En ſe réveillant, elle a demandé ſi vous aviez écrit ; je lui ai dit qu'oui, & elle a voulu voir votre lettre ; mais comme vous y parlez de la mort de ſon amie, que vous ne voulez pas qu'on lui apprenne, je lui ai fait accroire que cette lettre étoit égarée. Monſieur votre valet de cham-

bre a été un moment avec elle. Il vous rapportera des compliments de sa part. Elle l'a aussi chargé de vous dire qu'elle n'a pas la fievre du tout; & que, si cela continue, elle ira de mieux en mieux : mais pour au sujet de Mademoiselle Julie, je ne sais plus comment faire, car elle la demande sans cesse. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre servante très-humble, &c.

Ce 30 Janvier 17...

LETTRE XXIII.

Le Chevalier à Sophie.

MON valet de chambre m'a rendu la vie en m'apportant de tes nouvelles, ma chere Sophie, (permets-moi de supprimer le *vous* entre nous; l'air de cérémonie n'est pas fait pour les cœurs tendres.) Ta santé va de mieux en mieux, je le sais, & ne puis t'exprimer le ravissement dans lequel je suis. Tu m'ai-

mes ; tu me l'as avoué : ne crois pas que j'en abuſe ; je te connois, je t'eſtime, je te reſpecte ; & ma délicateſſe, à ton égard, égalera mon amour. Je voudrois pouvoir te diſſiper, en te racontant l'hiſtoire de mon voyage ; mais elle n'a rien d'intéreſſant pour toi, que la triſteſſe & le ſilence morne dans lequel j'étois plongé. Je n'avois devant les yeux que le chagrin de te quitter, & la crainte de te perdre. Que nos adieux ont été triſtes ! Avec quelle candeur je t'ai renouvellé les aſſurances d'une tendreſſe que rien n'altérera ! Avec quelle vérité tu m'as répondu de la tienne pour la vie !

Mon vieux oncle, enfoncé dans ſa voiture, a radoté tout à ſon aiſe durant la route : il a commencé au moins vingt hiſtoires, & n'en a pas fini une. Il a bien fait, car, en vérité, je ne l'écoutois pas. Ma tante dormoit ; ma couſine me regardoit, & partageoit les larmes qui me rouloient dans les yeux ; & moi je penſois à toi ; oui, à toi ſeule, ma chere Sophie : quel autre objet pourroit m'occuper !

Le château que j'habite eſt immenſe; les jardins ſont beaux & bien tenus; il a fallu viſiter juſqu'au potager, & l'on ne m'a pas fait grace d'une laitue. Mon oncle eſt un fort honnête homme, mais bien ennuyeux. Juge de l'impatience que j'avois d'être ſeul & de t'écrire. Heureuſement ma tante a été priſe de ſa migraine : on a décidé qu'elle avoit beſoin de repos, & l'on s'eſt couché de bonne heure. Je m'afflige déjà, & je regarde comme un ſiecle, les ſix ſemaines que je dois paſſer ici. Il me ſemble qu'elles ne finiront jamais. Six ſemaines loin de toi, ma Sophie ! Je n'y tiendrai pas, & je ſuis tenté de partir ſans rien dire. Mon valet de chambre, le fidele Dubois, vient de me trouver deux hommes qui, tour-à-tour, iront porter mes lettres à Paris, & reprendre les tiennes. Quand irai-je moi-même ! Quand te reverrai-je ! Que le temps coule lentement ! Tous les trois jours, au moins, j'aurai de tes nouvelles. Surtout ne commets aucune indiſcrétion au ſujet de ta ſanté : ta convaleſcence

demande le plus grand ménagement. J'eſpere que ta mere te laiſſera tranquille : j'ai ſu de quelles horreurs elle s'eſt rendue coupable vis-à-vis de toi ; & ſi elle recommençoit, je ne ſerois pas maître de me contenir. Bon ſoir mille & mille fois, ma chere, mon adorable Sophie.

Ce 4 Février 17..

LETTRE XXIV.

Sophie au Chevalier.

OUI, Chevalier, je me reſſouviens avec plaiſir du moment où, prête à expirer, je vous ai fait l'aveu d'un amour que je voulois vous cacher, & que les circonſtances m'ont arraché malgré moi : vous ſavez la diſtance que le ſort a miſe entre nous, & l'impoſſibilité d'être jamais l'un à l'autre ; nous nous aimons cependant. Que de contradictions & de chagrins nous au-

rons à essuyer ! Vous devez connoître ma façon de penser, & je vous rends assez de justice pour imaginer que vous ne me confondez pas avec mes camarades. Vous m'entendez, & la durée de mes sentiments pour vous dépendra de votre conduite à mon égard. Je reprends tous les jours de nouvelles forces, & si cela continue, dans peu je serai en état de retourner au Théatre. Je ne puis vous dissimuler que votre absence me coûte autant qu'à vous ; mais quelque desir que j'aie de vous revoir, je ne veux pas que vous fassiez d'étourderie. Votre oncle desire que vous soyez avec lui dans ses terres, je vous ordonne d'y rester : nous devons à nos parents, des égards & des complaisances, & vous pensez trop bien pour y manquer. Je vous verrai à votre retour, & vous retrouverez, dans Sophie, une amie qui ne vous oubliera jamais ; gardez le secret sur mon compte, vous savez combien les familles sont décidées contre les femmes de spectacle ; & si l'on soupçonnoit le moindre crime dans notre amitié, je

finirois par ne plus vous voir. Je ſuis très-bien avec ma mere : elle me traite avec la plus grande douceur ; puiſſe-t-elle continuer !

Je ſuis impatiente de voir Julie ; on me fait eſpérer qu'elle ſera bientôt en état de ſortir : j'en meurs d'envie. Adieu, Chevalier : ma lettre eſt honnêtement longue pour une convaleſcente.

Ce 8 Février 17...

LETTRE XXV.

Le Chevalier à Sophie.

J'Ai baiſé mille & mille fois la lettre que tu viens de m'écrire, ma chere Sophie ; oui, le moment où je l'ai reçue, eſt le premier où j'aie ſenti que l'on peut être heureux. Ah ! n'en doute pas, les ſentiments que je t'ai voués ſeront toujours les mêmes. Peut-on te connoître & ne pas te reſ-

pecter ? Tu me recommandes le plus grand secret sur ton compte, je suis un peu coupable à cet égard ; mais j'espere que tu me pardonneras : on a fait sortir ma cousine du couvent pour la marier incessamment au Baron de R. . . . ; elle aime, elle est aimée ; mais la félicité mutuelle de ces deux amants dépend d'une succession. Que l'on est à plaindre, quand on ne peut être heureux que par la mort des gens qui nous touchent ! Deux cœurs amoureux s'intéressent l'un à l'autre, sans le vouloir. Je passois, avec ma cousine, les jours qui ont précédé ta maladie ; privé du plaisir d'être avec toi, elle seule pouvoit me procurer quelque consolation : elle me vit triste, rêveur, mélancolique, m'observa, me devina & m'arracha mon secret. Ne me gronde pas, Sophie, ma cousine a de l'amitié pour moi ; & les confidences qu'elle m'a faites à son tour, l'engagent à la discrétion.

Nous étions quinze à dîner aujourd'hui. La jeune Comtesse de . . . . . , dont je t'ai parlé dans une de mes

lettres, y étoit avec ſon mari. Il y a un an qu'ils ſe ſont épouſés par amour, & je crois qu'ils ſe quitteroient déjà ſans regret. Un Colonel de vingt-deux ans s'eſt mis à table, à côté d'elle, & lui a dit les plus jolies choſes du monde. La Comteſſe y a répondu avec cet air d'intérêt que l'indifférence ne prend point; & le Comte, occupé d'une autre femme, n'a pas eu le plus léger mouvement de jalouſie. Mon oncle eſt toujours le même: il fait à merveilles les honneurs de ſa table, boit & mange bien; & ce ſoir, deux nobles campagnards s'en ſont retournés ivres de ſa façon.

Que ces plaiſirs ſont groſſiers, Sophie, lorſque l'on aime bien! Je relirai dix fois ta premiere lettre, en attendant la ſeconde. Recommande à notre courier de ne pas s'amuſer en chemin: qu'il vole, qu'il creve des chevaux; mais qu'il m'apporte la réponſe de Sophie, que j'aime & que j'embraſſe de tout mon cœur!

Tes ordres ſont ſacrés pour moi:

je ne ferai point d'étourderie, & je passerai mes six semaines ici. Quelle peine ! quelle contrainte !

Ce 12 Février 17...

LETTRE XXVI.

Sophie au Chevalier.

En vérité, Chevalier, les hommes sont bien étranges : il semble qu'ils se fassent un plaisir d'être indiscrets. Qu'avez-vous dit à votre cousine ? Vous me répondrez que la vivacité de votre amour vous a emporté, que vous n'avez pas été le maître de contenir les mouvements de votre cœur... Vous n'en avez pas été le maître ! Un cœur vraiment amoureux, renferme son bonheur dans lui-même, il ne cherche point de sensations extérieures, & l'objet aimé suffit pour le remplir.

Le nom de Sophie n'est pas connu de

de votre couſine, & je vous défends de lui dire celui de ma famille. Que je crains qu'elle ne nous trahiſſe ! La lierez-vous par quelque ſerment ? Non, Chevalier, ſa parole ſuffit. Peut-on ne la pas tenir lorſqu'on l'a donnée !

Je compte ſortir demain pour la premiere fois ; j'irai chez Julie, & de-là au Théatre, pour y prendre l'idée d'un pas que je dois exécuter dans quelques jours. Ma ſœur eſt toujours folle, & ſe moque de moi lorſque je lui donne des avis. Ma mere a de fréquentes converſations avec elle, & je n'y ſuis point admiſe. La tante de la petite N..... vient toujours les voir. Oh ! l'indigne femme ! il eſt tard : adieu, mon cher Chevalier, penſez quelquefois à moi.

L'amour de la Comteſſe pourroit-il s'éteindre ſi-tôt ? Oublieroit-elle déjà les ſerments qui la lient ? Les femmes qui ne ſont point au Théatre, ſavent-elles auſſi manquer à leurs engagements ?

Ce 17 Février 17...

LETTRE XXVII.

Le Chevalier à Sophie.

TU me fais des reproches ; ah ! Sophie, je ne les mérite pas : ai-je pu réſiſter au plaiſir de m'entretenir de mon amour ! Je voudrois parler de toi à tout l'univers, lui faire connoître tes graces, ton eſprit, ton caractere, ton ame, la plus belle que le Ciel ait formée. Un cœur bien amoureux, me dis-tu, renferme ſon bonheur en lui-même. Cette idée ne peut me convenir. Un vaſe trop plein laiſſe échapper, malgré lui, le ſuperflu de la liqueur qu'on veut lui faire contenir ; mon cœur en eſt l'image. Cependant tu me condamnes au ſilence, tu n'auras point à te plaindre de moi, & ma couſine ſera la ſeule, dans le monde, qui ſaura mon ſecret.

Je tremble, ma Sophie, je tremble que tu ne recommences trop tôt à

danſer. Au nom de notre amour, je t'en conjure, ne te preſſe pas.

Ce 20 Février 17...

LETTRE XXVIII.

Sophie au Chevalier.

AH! Chevalier, mon cher Chevalier! les forces me manquent, la plume me tombe des mains en vous écrivant: Julie eſt morte, je n'ai plus d'amie. Qui me dédommagera de la perte de cette vertueuſe & reſpectable fille! Vous la pleureriez ſi vous l'aviez connue autant que moi. Il n'exiſta jamais d'ame plus vraie, de cœur plus droit que le ſien, & je ne la verrai plus! Pourquoi ſuis-je ſortie avant-hier! j'ignorerois encore mon malheur. Hélas! je ne l'avois que trop deviné aux propos que ma mere m'avoit tenus, & il m'a été confirmé au Théatre. J'y ai repris ma place aujour-

d'hui : j'ai oublié mon pas en le dansant, & le parterre a dû être fort mécontent. Eh ! que m'importent des applaudiſſements, lorſque j'ai perdu Julie ! Tout me gêne, tout m'ennuye: mes camarades me deviennent odieuſes : quelle façon de penſer pour des femmes ! Elles me regardent comme un être extraordinaire. Ah ! je m'en applaudis : je rougirois à vos yeux, ſi j'avois le malheur de leur reſſembler; plus je les vois, & plus l'état dans lequel je ſuis, m'humilie. La coquetterie de ma ſœur augmente tous les jours, & de quelque côté que je me tourne, je ne trouve nul motif de conſolation. Julie ! ma chere Julie ! tu n'es plus, tu m'es ravie pour jamais. Ah ! Chevalier, que de pleurs Sophie va répandre !

Je comptois recevoir aujourd'hui une de vos lettres : vous me reſtez ſeul dans le monde, & vous me négligez. Que vous ai-je fait, ô Ciel ! pour être auſſi malheureuſe ! Bon ſoir, Chevalier, donnez-moi de vos nouvelles ſi vous le pouvez : j'en ai beſoin pour me ſou-

tenir. Il n'y a pas de spectacle demain, & demain je passerai la journée à vous écrire ; j'ai beaucoup de choses à vous dire ; & peut-être, en vous les mandant, réussirai-je à me distraire de mes chagrins, au moins pour quelques moments.

Ce 22 Février 17..

LETTRE XXIX.

Le Chevalier à Sophie.

PARDON mille & mille fois, ma chere Sophie ; ton inquiétude m'a flatté ; mais quelque chose qui arrive, je ne jouirai plus de ce plaisir. C'est mon oncle que tu dois accuser, & trois heures entieres qu'il a passées dans ma chambre, à m'entretenir de choses inutiles, ont retardé le départ de ma lettre. Je partage bien sincérement les larmes que tu donnes à la mort de Julie, elle est digne de tes regrets & des miens ; mais, de grace,

mets des bornes à ta douleur. Tes pleurs te rendront-ils l'amie que tu as perdue ! Tu as beaucoup de choſes à me dire : aurois-tu quelque nouvelle peine ? Quelqu'un, dans le monde, ſeroit-il aſſez inhumain pour t'en cauſer ; à toi, Sophie, à toi, dont la douceur & la complaiſance préviennent tous ceux qui t'environnent, à toi que l'univers entier devroit adorer ? Cependant tu es triſte. Ta mere voudroit-elle encore .... ? Si je le ſavois .... & tu me défends d'aller à Paris : cet ordre eſt trop cruel, je ne m'y ſoumettrai pas. J'irai, je paſſerai une minute avec toi : je t'embraſſerai mille & mille fois, & je reviendrai chez mon oncle. Dubois m'a retenu, ſans lui je prenois la poſte : que dis-je, ſans lui ! non, j'ai craint de te déſobéir, j'ai craint de te déplaire.

Ton état t'humilie, dis plutôt que tu l'honores : ta ſageſſe, ta modeſtie lui ſont étrangeres, tu les conſerves au bord du précipice : quelle gloire pour toi ! Prends patience cependant, & peut-être, un jour, ſeras-tu dans

le cas de quitter ce Théatre que tu déteſtes. Si tes chagrins continuent, je n'écoute plus rien, & je vole dans tes bras. Je ne dormirai point que je n'aie reçu ta lettre. Eh pourquoi voudrois-je dormir ! L'inſtant de mon ſommeil ſeroit perdu pour mon amour. Adieu, ma chere Sophie, reçois un million de baiſers de l'amant le plus tendre & le plus ſincere.

J'oubliois des compliments pour ta mere & pour ta ſœur; lorſque je penſe à elles, je ſuis tenté de croire que tu n'es pas de la famille.

Ce 16 Février 17..

LETTRE XXX.

Sophie au Chevalier.

ENCORE une fois, Chevalier, je vous ordonne de ne revenir qu'avec votre oncle : ſi avant les ſix ſemaines expirées, vous vous préſentez à ma

porte, elle vous sera fermée. Je n'exige point de votre part un empressement déplacé. Suivez, à la lettre, ce que je desire que vous fassiez, c'est le seul moyen de me conserver pour amie : vous avez des devoirs à remplir, je veux que votre amour leur soit subordonné. Vous serez content de moi, & tout ce que je vais vous dire, vous prouvera combien je cherche à me dissiper : puissai-je y réussir ! Mais que la cicatrice que la mort de Julie a faite dans mon cœur, est profonde ! J'ai remis à aujourd'hui une conversation que je voulois avoir avec vous : j'ai du temps de reste, & je vais en profiter. Il s'agit de mes camarades. Ma lettre vous donnera une idée de leur façon de penser & d'agir.

Les réparations que l'on fait à ma loge ne sont pas finies, & depuis quatre jours, je suis obligée de m'habiller dans celles de mes compagnes : en termes de l'art, cela s'appelle la *grande écurie*. Représentez-vous, Chevalier, une espece de grenier, éclairé par trois ou quatre lucarnes, & garni d'une

d'une douzaine de petites tables, auxquelles un mauvais miroir, & deux ou trois pots de rouge & de blanc ont fait donner le nom de toilette. C'eſt dans ce magnifique appartement que nos danſeuſes viennent s'habiller, ou plutôt, ſe faire habiller par leurs mamans, qui leur ſervent de femmes de chambre. Ces Demoiſelles peuvent-elles, ſans rougir, exiger de pareils ſervices, & voir leurs meres expoſées aux mauvais propos, aux railleries, & même aux impertinences des danſeurs, des valets, des ouvriers, dont leurs loges ſont remplies! Mais les meres ſont plus coupables que leurs filles. Pourquoi ont-elles la baſſeſſe de les ſervir?

Revenons à ces Demoiſelles. Je ne vous ferai point la deſcription de leur arrivée. Lorſque l'on a monté quatre ou cinq étages de ſuite, on a beſoin de repos, & le premier moment eſt conſacré au ſilence, le ſecond à maudire la hauteur des eſcaliers. Vous noterez que celle qui crie le plus, habite ſouvent au ſixieme. Pour abréger, on

développe les ajuſtements, renfermés ordinairement dans une ſerviette, quelquefois dans un mouchoir, & chacune prend ſa place. Mais, ma mere, donnez-moi donc ceci, dit l'une; mais, ma mere, donnez-moi donc cela, dit l'autre. -- Mon Dieu! que vous êtes mal-adroite! Peut-on placer une fleur auſſi gauchement! -- Otez-vous de-là, vous me dérangez mes boucles. -- Mais, ma fille. - Mais, ma mere, ſi vous n'êtes pas contente, prenez des cartes. -- Eh bien, ma fille, ne vous fâchez pas, une autre fois je ferai mieux.

Ce prélude fini, vient l'hiſtoire des petits ſoupés. -- Ah! ma bonne amie, que je te conte, j'ai fait hier la plus jolie partie du monde; c'étoit à la maiſon du Baron: nous étions quatre, deux hommes & deux femmes. La B... en étoit. -- Ah! fi donc; c'eſt une fille très-mal-honnête. -- Comment mal-honnête? Elle n'a que ſon vieux Robin, qui lui donne quarante louis par mois, & fournit à la dépenſe de ſa table; un étranger, qui lui en donne

vingt pour la voir deux fois par ſemaine ; & ſon petit danſeur, qui, depuis deux ans, eſt ſon ami de cœur : ainſi je crois... -- Ah ! cela eſt différent, il n'y a rien à dire. -- Pour en revenir à mon ſouper, nous avons fait toutes les folies qui nous ſont venues dans la tête. Il y a le plus joli boudoir... -- Avois-tu le Baron ? -- Vraiment oui. J'en fus très-contente ; il a de la vivacité ; je crois que j'ai un caprice pour lui : nous fûmes enſemble juſqu'à quatre heures du matin. -- Et ton Monſieur ? -- Mon Monſieur ? Il étoit allé ſouper à la campagne, & puis cela m'eſt égal : crois-tu que je me gênerai pour lui ? que je ne le tromperai pas autant que je pourrai ? Il le mérite, car il m'aime à la folie. -- Et le Baron, fait-il bien les choſes ? -- Oh, *comme çà :* une miſère, dix louis. Diantre, tu es bienheureuſe, s'écria une autre, du fond du grenier ! J'ai beau mettre du blanc, & relever ma gorge, je n'en ai jamais pu trouver que trois. Oh, mon Dieu, non, reprit la mere, & cependant ma fille

eſt jolie, & je fais bien des politeſſes à tous ces meſſieurs qui viennent la voir; mais patience, nous nous retirerons ſur la quantité : quand on eſt honnête, on a toujours du bonheur. -- Oh! oui, vous êtes bien adroite avec votre bonheur, après le tour qu'on m'a joué, il y a un mois. -- Comment un tour? Conte-nous donc cela? -- Imagine-toi, ma bonne amie, qu'une eſpece d'agréable, que je n'ai pas revu, arrive chez moi à dix heures & demie du ſoir, dans ſon carroſſe de remiſe, me dit qu'il eſt fou de moi; qu'à quelque prix que ce ſoit, il faut que j'aie des bontés pour lui, & qu'il mourra ſi je le refuſe. Des raiſons eſſentielles, continue-t-il, me mettent dans l'impoſſibilité de vivre avec vous; mais voici des girandoles de diamant, accordez-moi une nuit, & elles ſont à vous. Je fis la difficile, comme cela ſe pratique; il redoubla ſes inſtances, & je cédai. Ma mere étoit au comble de ſa joie; & moi, le lendemain matin, ſi-tôt que mon galant fut parti, je n'eus rien de plus

preſſé que de me parer de mes boucles d'oreilles : ſais-tu ce que c'étoit ? Des girandoles de pierres fauſſes, & qui valoient au plus dix-huit francs. -- Dix-huit francs... ? Filles & meres, excepté les parties léſées, partirent d'un éclat de rire, qui dura au moins un quart d'heure. Une grande ſeche, pleine d'eſprit, mais méchante autant qu'on peut l'être, fit, ſur cette aventure, les plaiſanteries les plus piquantes ; médit des hommes, déchira les femmes, donna des noms ridicules à toutes ſes camarades : amuſa les unes, fâcha les autres, & finit par exciter une querelle, qui commençoit à devenir très-vive, lorſque les figurants arriverent. C'eſt le champ de bataille de ces meſſieurs. On m'avoit dit bien des fois que nos Demoiſelles avoient aſſez communément des fantaiſies pour eux, & j'en ai jugé par moi-même. Chacun fut trouver ſa chacune, & l'on ſe fit, de part & d'autre, des compliments très-cavaliers. - Tu viens bien tard aujourd'hui. -- C'eſt que j'étois au café, à jouer une partie de

dames. -- Au café ? ce n'eſt pas ici, & tu devois ſavoir que j'y étois. -- Comment, c'eſt-là le bouquet que tu m'apportes, diſoit notre grande ſeche! fi donc ; il eſt affreux.... Va-t'en, tu m'ennuyes.... Je ne t'aime pas aujourd'hui.... Non, je ne veux pas t'embraſſer... Laiſſe ma gorge. -- Mais, ma chere amie. -- Eh bien ! dépêche-toi donc, grand nigaud, & que cela finiſſe. -- A propos, ton entreteneur eſt dans le foyer. -- Oui ! Qu'il y reſte. Il a beau faire, nous nous verrons ici ; les ſentinelles ont ordre de ne laiſſer monter perſonne.... Ecoute donc, il y a répétition demain, à dix pour onze ; trouve-toi ici à neuf heures, j'y ſerai. Mon jaloux me paye mon mois ce ſoir ; demain je te donnerai le tien... Je veux que tu aies un déshabillé aurore, doublé de taffetas blanc, & garni de brandebourgs en argent : je le ferai faire moi-même.

Des propos très-libres, ou plutôt très-libertins, des baiſers indécents étoient l'aſſaiſonnement de cette indigne ſcene. Heureuſement la demie

sonna, & tout le monde disparut pour aller se faire voir au foyer. Moi, qui n'y parois jamais, je restai, & j'eus l'agrément d'entendre la conversation des meres. L'une d'elles fit venir la bouteille de biere, & la respectable assemblée se mit à jaser. Les temps sont furieusement durs, dit la premiere; on ne gagne rien, & pourtant je suis très-contente de ma fille, ça travaille nuit & jour. Beau, répondit une autre, elle est toujours malade. -- Qu'appellez-vous malade! Quand il faut danser, à la bonne heure; mais du reste, pour ce qui regarde l'entretien de la maison, elle ne manque jamais à son devoir. Il est vrai que cette année nous avons eu du malheur, & nous avons eu deux fausses couches qui nous ont fait grand tort. -- Elles n'ont donc pas été payées! Beau, c'étoit de son petit amoureux. -- Eh! pourquoi le garde-t-elle? C'est bien à des gredins comme ça à vouloir faire des enfants. -- Ah! il faut ménager tout le monde: s'il a un louis dans sa poche, nous sommes sûres de le

tirer ; cela ſert dans l'occaſion. Il vient par la petite porte de derriere : s'il n'y a perſonne, il reſte ; ſi ma fille a de l'ouvrage, il va coucher chez lui. Avec tout cela, quelque peine qu'on ſe donne, on n'a pas le ſou, & la petite coquine me ruine en gands blancs, en ſouliers, en rubans. -- Comment ! tu lui laiſſes le maniement de l'argent ! Tu ne fais pas ton métier. Ah ! vraiment je voudrois bien que la mienne en fît autant. Voilà, depuis trois ans, ſix hommes un peu étoffés qu'elle a eu le bonheur d'avoir. J'ai commencé par mettre dans ma poche les trois quarts de l'argent qu'ils ont donné ; j'ai enlevé la moitié des meubles, & j'ai dit que le reſte n'étoit pas payé. On en a fait venir de tout neufs ; après cela, j'ai préſenté pour dix ou douze mille francs de billets, que le monſieur a fort bien acquittés : nous ne les devions pas, mais j'ai fait comme ſi ; & j'ai un ſergent dans ma manche, qui me ſaiſit toutes les ſemaines, ſi j'en ai beſoin ; auſſi ma fille crêveroit demain, que

je m'en ſoucierois comme de cela. J'ai une petite maiſon dans le faux-bourg, meublée de la cave au grenier, & j'irois m'y retirer. Si elle vit encore quelques années, tant mieux. Je lui ai fait faire pour vingt mille francs de dettes, elle n'eſt jamais ſans cela. Le premier qui ſe préſentera les payera, ſinon ma fille les aura ſur le corps, car je n'en acquitterois pas pour un denier. Quand on veut faire quelque choſe, voilà comme on ſe conduit. D'ailleurs on a aſſez à ſouffrir des impertinences de toutes ces petites bégueules-là. Elles ſont les Ducheſſes, dame faut voir ; & je mettrois la mienne à la porte ce ſoir, ſi je n'y trouvois mon profit. -- Pardi, repliqua une troiſieme, qui étoit furieuſe de voir que l'autre étoit riche, tu es aſſez coquine pour cela ! -- Coquine toi-même.... Mais voyez donc cette M.... le. Je n'ai jamais mené ma fille de maiſon en maiſon, courir le cachet au petit écu la piece. -- Cela n'eſt pas vrai ; jamais elle n'a été en ville à

moins de six francs. -- Tais-toi donc ! est-ce qu'on ne sait pas bien ? Dans le temps que ton mari étoit Laquais, & que tu raccommodois des bas dans un tonneau... -- Et toi, marchande de châtaignes..... Tu en as menti... De paroles en paroles, on en vint aux soufflets ; & il y avoit déjà trois ou quatre bonnets en l'air quand je me sauvai bien vîte, de crainte d'accident. Je ne fus pas curieuse de demander ce que la querelle étoit devenue ; mais le même soir, je retrouvai toutes ces femmes plus amies que jamais.

Brûlez ma lettre, je vous prie, Chevalier ; je mourrois de honte si un autre que vous la lisoit. Ce n'est qu'à cette condition que je vous en écrirai de pareilles, si j'apprends quelque chose de neuf, & qui puisse vous éclairer sur la conduite & les mœurs d'une partie de mes camarades. Quand ne serai-je plus exposée à entendre ces indignes propos ! Il est minuit, je vais me coucher. Bon soir, Chevalier ; ma sœur est reçue en qualité de

Figurante, j'en ſuis au déſeſpoir : avec les diſpoſitions qu'elle a, c'eſt une fille perdue.

Ce premier Mars 17..

LETTRE XXXI.

Le Chevalier à Sophie.

TA lettre eſt charmante d'un bout à l'autre, mon aimable Sophie; je l'ai lue & relue : depuis long temps je n'avois ri d'auſſi bon cœur, & j'avois grande envie d'en amuſer quelqu'un de la ſociété ; mais tu ne l'as pas voulu, & j'ai brûlé ton épître. Tu ne me parles point aſſez de ta ſanté ; puis-je obéir à tes ordres, ſi tu me laiſſes la moindre inquiétude ſur ton compte ?

Ma couſine prend à nos amours l'intérêt le plus vif: elle me parle ſans ceſſe de toi ; & ſi ſon état le lui permettoit, demain elle te choiſiroit pour

amie. Je te la ferai remarquer quand elle ira au ſpectacle. Tu verras une petite brune de quinze ans : ſes yeux ſont noirs & pleins de feu; ſes ſourcils bien coupés; ſon nez eſt retrouſſé ; ſa bouche eſt un tant ſoit peu grande: mais elle ne dépare rien, & laiſſe voir des dents blanches comme de l'ivoire. De l'eſprit ſans préjugé, de la raiſon ſans foibleſſe, de la modeſtie ſans affectation ; la voilà toute entiere. Perſonne, dans le monde, n'eſt plus aimable qu'elle, excepté Sophie. Nous attendons ſon futur ce ſoir ; entre nous, je crois qu'elle ſeroit fort aiſe que ſon mariage ſe fît promptement. L'état de fille eſt triſte lorſque l'on a des meres dévotes, & ma tante l'eſt à l'excès : c'eſt une femme de quarante-cinq ans, qui, à ce que l'on m'a dit, eſt encore fraîche & jolie : je n'en ſais rien, & je m'en doute ſeulement ; car une grande coëffe, qui lui couvre toute la figure, m'empêche de la voir: elle ne dit preſque rien, & la plus légere plaiſanterie lui fait ombrage; nous n'en jouiſſons qu'à l'heure des

repas. La Meſſe, l'Office, la lecture de l'Evangile & des Prédicateurs, occupent le reſte de ſon temps : ſa fille a la même beſogne à remplir, & à peine lui accorde-t-on une heure de promenade par jour... La rigidité exceſſive de ma tante a piqué mon oncle : il aime le monde, & s'eſt dégoûté de ſa maiſon, dans laquelle il ne trouvoit que de l'ennui ; pour l'éviter, il a contracté des habitudes qui lui ont un peu coûté : ma tante l'a trouvé mauvais. J'en ſuis fâché, Madame, lui a-t-il répondu ; cela ne ſeroit point arrivé ſi vous m'aviez rendu ma maiſon agréable. Je connois beaucoup de femmes, Sophie, qui ſont dans le même cas : je ne les plains point, c'eſt leur faute. J'ai eu une parente qui, par avis de ſon Directeur, réſolut de quitter le rouge : ſon mari lui fit entendre qu'il aimoit à lui en voir, & que ſi elle y renonçoit, elle lui feroit beaucoup de peine ; elle n'en tint compte, & ſon mari rompit avec elle. Un Directeur peut-il être aſſez inepte de brouiller un ménage

pour de pareilles miſeres ? Je voudrois bien ſavoir ſi le Ciel punira une femme pour avoir uſé quelques pots de rouge.

Le plaiſir que j'ai à m'entretenir avec toi me fait oublier que le temps ſe paſſe, & que tu me gronderas ſi tu ne reçois pas ma lettre de bonne heure ce ſoir. Adieu donc, malgré moi, ma chere Sophie : me dédommagerai-je bientôt des moments que je ne puis te conſacrer ? Que de careſſes ! Que de tendres baiſers, lorſque je ſerai de retour ! J'en meurs d'impatience.

Ce 5 Mars 17..

LETTRE XXXII.

Sophie au Chevalier.

VOTRE couſine eſt trop obligeante, Chevalier ; & ſi elle me connoiſſoit, elle perdroit certainement de la bonne opinion que vous lui avez donnée de moi. Préſentez-lui mes reſpects, je

vous prie, & témoignez-lui combien je ſuis reconnoiſſante de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à ce qui me regarde. Mais que mon nom ne vous échappe pas devant votre tante. Le ſeul nom d'amitié, entre deux perſonnes de différent exe, eſt proſcrit parmi les dévots. Peut-on condamner, en aveugle, un ſentiment auſſi naturel, un ſentiment qui eſt une vertu daus les cœurs qui n'en abuſent point?

Je vous ai beaucoup parlé de mes camarades dans ma derniere Lettre: ſi elles le ſavoient, elles ne me pardonneroient jamais d'avoir trahi les ſecrets du corps. Ne vous imaginez pas cependant que je les confonde toutes dans la même claſſe. Non, Chevalier, il en eſt de très-honnêtes, & ſur leſquelles la méchanceté de nos jeunes gens s'exerce bien mal-à propos; mais tel eſt le malheur de notre état: faiſons la plus petite étourderie, on nous en attribue cent; & ſouvent on nous croit dans les plaiſirs, tandis que nous ſommes à nous ennuyer dans

notre petite chambre. Il y a au théâtre des filles qui penſent bien, mais malheureuſement, il n'en faut qu'une pour en gâter une douzaine. La plus jeune prend les avis de ſon ancienne, la choiſit pour modele, & la ſuit pas à pas, de ſottiſes en ſottiſes. Les loges où l'on s'habille, & les répétitions, ſont les deux fléaux de l'honnêteté : c'eſt-là que les mauvais conſeils ſont donnés & adoptés. Si l'une arrive avec une robe brillante, un bijou, un pompon nouveau, l'autre veut en avoir autant; le ſoir elle le demande à l'homme avec qui elle vit : s'il la refuſe, elle s'adreſſe à un autre, & l'obtient au prix de ſon honneur : c'eſt l'objet dont elle fait le moins de cas. J'ai entendu encore hier, ſur cette matiere, une converſation ſi ſinguliere, que je l'ai retenue preſque en entier. Je vous ai parlé d'une grande ſeche que nous avons parmi nous, & qui n'eſt point ſotte.

Parbleu, dit-elle à ſon amie, il y a un mois que l'on t'a dupée en boucles d'oreilles; & moi je viens d'être attrappée

attrapée comme une novice. Je ne ſuis pas jolie, mais aſſez bien faite, & avec de l'intrigue, j'avois trouvé le ſecret de me faire entretenir par un homme qui me donnoit quarante louis par mois : ſes affaires l'appelloient à Verſailles une moitié de la ſemaine, & l'autre moitié j'étois libre. Le hazard m'amene un autre ſoupirant qui ne pouvoit me donner que les jours de vuide qui me reſtoient à remplir; je m'arrange avec lui, à l'inſu du premier : autres quarante louis. Les choſes alloient à merveilles, & l'un & l'autre croyoit avoir la maîtreſſe la plus fidelle de Paris. Je ſavois qu'ils ſe connoiſſoient tous les deux, & de temps en temps j'avois de petites inquiétudes : je n'avois pas tort. Avant-hier, un de ces animaux-là s'aviſe d'aller paſſer une heure chez ſon ami. L'entretien apparemment roula ſur les femmes. Quoiqu'il en ſoit, l'un confie à l'autre qu'il a depuis trois mois une fille de ſpectacle, faite de telle & telle façon, logée dans tel endroit, qui

lui coûte quarante louis par mois ; & à laquelle il vient de donner pour dix mille francs de meubles... Cela eſt plaiſant, répond l'autre, j'en ai une de la même taille & de la même tournure, qui loge dans la même rue, qui me coûte auſſi quarante louis, & qui vient de ſe donner pour dix mille francs de meubles, dont j'ai acquitté les mémoires. (C'étoit moi, ma chere amie, qui les avois fait payer au ſecond.) J'en ſuis très-content, & je n'ai point encore eu de femme qui me fût auſſi attachée ; ni moi non plus, repliqua l'autre. D'éloges en éloges, de reſſemblance en reſſemblance, ces Meſſieurs ſoupçonnerent que j'étois la double héroïne de cette intrigue, monterent en voiture, & vinrent chez moi. Une femme de chambre, très-mal appriſe, & que j'ai miſe dehors le ſoir même, les laiſſa entrer. Ils me trouverent avec un homme, auquel je donnois une petite audience de quinze louis. La ſcene fut vive ; je me déconcertai un peu ; mais il faut avoir de la tête

dans l'occaſion, & je fus bientôt remiſe. Comment, dis-je froidement aux deux rivaux, vous n'avez pas reçu chacun une lettre de moi, dans laquelle je vous donnois votre congé? C'eſt la faute de la petite poſte; je vis depuis hier au ſoir avec Monſieur que vous trouvez ici; je n'ai rien à démêler avec vous deux: laiſſez-moi tranquile; ce n'eſt pas chez une femme comme moi que l'on vient faire du train. L'un & l'autre prirent leur parti en jurant; mon nouveau venu me quitta après ſon audience, & me voilà. -- Mais tu ne m'en parois pas plus triſte? -- Triſte! & pourquoi donc? Pour deux perdus, cent de retrouvés: j'y ſuis faite. Je regarde les hommes comme de la monnoie courante: une piece ſuccede à l'autre. D'ailleurs je ne manque pas de reſſources; j'ai des amis par-ci, par-là. Ce ſoir j'irai au foyer; j'y trouverai un ſouper & quelques louis; demain je prends un carroſſe de remiſe, & je te mene à la campagne. -- Mais tu as eu, pendant quelques mois, ces deux

hommes à quarante louis, ſans le tour du bâton ; tu dois avoir quelqu'argent. -- Moi ? pas un écu ; plus j'en ai, plus j'en dépenſe. -- Tout cela eſt très-bon ; mais ſi tu avois aſſez de tête pour être fidelle à un entreteneur, quand tu l'as, tu ferois ton chemin. -- Mais es-tu folle avec ta fidélité ? De la fidélité au ſpectacle ! je mériterois d'être chaſſée. D'ailleurs ma mere m'a toujours dit que nous n'étions pas faites pour nous attacher, & j'ai ſenti qu'elle diſoit vrai. Nous n'avons que deux portes pour entrer dans le monde ; ou c'eſt un petit freluquet qui nous ſéduit, ou notre chere maman qui nous fait débuter. Si c'eſt un freluquet, cela ne tient pas long-temps. Notre fantaiſie paſſe avec la diſſipation continuelle que nous avons ; nous le campons-là, pour en prendre un autre, & ainſi de ſuite. Quand une femme a changé une fois, elle change dix, cela ne lui coûte plus rien. Si c'eſt notre maman qui nous met dans le monde, nous nous ennuyons bientôt de l'hom-

me qu'elle nous a donné, par deux raiſons : la premiere, c'eſt que l'on ne nous a pas conſultées ; la ſeconde, parce que cet homme nous paie : je l'ai éprouvé par moi-même. J'ai été folle d'un petit Chevalier qui n'avoit rien, & ne me donnoit rien : ce que j'ai trompé d'hommes pour lui ne ſe conçoitpas, & j'aurois ſacrifié tout l'Univers pour le voir. Son frere eſt venu à mourir, & lui a laiſſé beaucoup de bien : il m'en a fait part, & nous avons vécu publiquement enſemble. De ce moment, je l'ai regardé comme mon tyran ; je l'ai déteſté autant que je l'aimois, & je lui ai rendu toutes les infidélités que j'avois faites aux autres pour lui. L'ombre de la contrainte nous eſt odieuſe ; & tout homme qui veut nous gêner, eſt sûr d'en avoir *ſur la tête & par-tout.* -- Pour moi, ſi je trouvois un homme comme il faut, je crois que je reſterois avec lui. -- Chanſons. Tu aurois la force d'être fidelle, de réſiſter aux galanteries perpétuelles de cinquante agréables qui tous les jours viennent au

ſpectacle pour nous voir & nous tenter ! Allons, allons cela ne ſe peut pas. Si les hommes y faiſoient attention, jamais ils ne nous entretiendroient : notre état eſt trop critique ; le danger eſt continuel, & Lucrece n'y auroit pas tenu : & puis tous ces gens comme il faut, ſont ſi ridicules avec leur maniere de vivre ; ils ont la rage de nous mener dans ce qu'ils appellent la bonne compagnie, & moi, cela m'ennuie. Ni toi, ni moi, ni ces Demoiſelles, nous ne ſortons de la côte de S. Louis ; nous ſommes accoutumées à commérer toute la journée, à courir, à manger, à nous coucher, à nous lever comme il nous plaît. Nous ne ſommes contentes que lorſque nous ſommes au *tu*, *toi*, *tien*, *ton*. Si l'on veut nous faire ſortir delà, la mélancolie nous gagne, & nous en revenons aux gens de notre eſpece. Voilà pourquoi nous nous amourachons de petits poliſſons ; ils nous ruinent ; mais nous avons le plaiſir de les mener comme nous voulons. -- Il eſt pourtant bien gra-

cieux d'avoir une bonne voiture à ſes ordres, un laquais. -- A propos de laquais, lorſque j'ai commencé à en avoir un, rien au monde n'étoit ſi plaiſant : je n'étois point habituée à commander ; & la premiere fois que je donnai des ordres à ce laquais, je lui dis : Monſieur, je vous prie d'avoir la bonté de vouloir bien .... A propos, repris-je vivement, vous êtes mon laquais ! allez ſur le champ chez Mademoiſelle une telle ; vous lui direz ça & ça, & revenez promptement, ſinon je vous mets à la porte. -- Tu plaiſantes toujours ; mais te voilà groſſe, & tu n'as perſonne...? -- Oui parbleu, je le ſuis. Si je connoiſſois le mal-adroit qui m'a joué ce tour-là, il me le paieroit. Mais parlons plus bas, car nous avons ici une virtuoſe de la premiere conſidération : elle joue l'honnête femme ; il eſt vrai qu'on en eſt pas la dupe : il ne ſemble pas qu'elle y touche, mais je ſuis bien sûr qu'elle fait ſon affaire à petit bruit.

Je ſentis à merveille, Chevalier,

que cette apoſtrophe s'adreſſoit à moi. Le ballet alloit commencer, & je ſortis ſans rien répondre. Je ſuis ſi fatiguée que je n'en puis plus. Nous ſommes à la moitié de nos ſix ſemaines, prenons patience tous les deux, nous nous verrons bientôt pour nous jurer l'un & l'autre une éternelle amitié. Adieu mille & mille fois, mon cher Chevalier.

Ce 10 *Mars* 17...

LETTRE XXXIII.

Le Chevalier à Sophie.

PLUS tu me parles de tes camarades, Sophie, & plus je t'admire. La Providence s'eſt trompée, & tu n'étois pas faite pour être au ſpectacle; tu n'y reſteras pas, je t'en donne ma parole.

Oui, ma chere amie, nous ſommes à la moitié de nos ſix ſemaines, &

& je crois que les derniers jours me paroîtront plus longs encore que les premiers ; plus l'on approche du terme, & plus l'on s'ennuie. Je te reverrai donc bientôt. Ah! Sophie, ſentiras-tu, comme moi, toute la douceur de cet inſtant !

Ma petite couſine eſt au comble de ſa joie : ſon amant eſt ici. La mere les gêne beaucoup ; les offices du matin & du ſoir ſont augmentés : ils ne ſe voient, pour ainſi dire, qu'à table, & les moindres regards ſont examinés. Cet amant eſt un homme de vingt-ſix à vingt-ſept ans, grand & bien fait, Capitaine dans un régiment de Cavalerie, dont ſon oncle eſt Colonel. Ma tante, depuis ſon arrivée, lui parle de dévotion, des ſermons de Bourdaloue, de la converſion de S. Auguſtin, de la vie des Saints. Hier au ſoir elle lui demanda le nom de ſon Directeur : cette queſtion l'embarraſſa un peu ; heureuſement il ſe reſſouvint d'un nom de moine, & ſe tira d'affaire. Eh ! parbleu, Madame, il s'agit bien de cela, dit mon oncle, il y a temps

pour tout. Allons, Monſieur, à la ſanté du vieux Colonel : c'étoit un grand étourdi de ſon temps, & nous avons mené une bonne vie enſemble ; il doit vous en avoir parlé. Je crois que vous lui reſſemblez, tant mieux ; j'aime les gens vifs, francs, unis ; on n'en fait plus comme nous. Vous a-t-il conté cette aventure qui nous arriva à Paris... ma foi en ſept cent vingt-ſix, ou vingt-ſept, je ne ſais trop ? Nous allions beaucoup chez une certaine femme, qui, dans ce temps-là, logeoit... attendez, je m'en vais me le rappeller... oui... dans la rue .... mais le nom n'y fait rien. On y jouoit beaucoup : il y avoit chez elle deux ou trois Demoiſelles fort jolies ; il y en eut une à qui j'en donnai furieuſement dans la vue..... Ici, Sophie, ma tante s'eſt levée de table, a fait ſigne à ſa fille, & nous ſommes reſtés ſeuls tous les trois .... Ne vous dérangez pas, a repris mon oncle ; c'eſt l'uſage ; ſon chapelet l'attend là-haut. Pour en revenir à mon hiſtoire, buvons un coup.... Elle

tient à trois ou quatre incidents. Faites-m'en ressouvenir, je vous les conterai après. Le premier, Sophie, n'étoit pas fini à deux heures après minuit; mon oncle s'est endormi lui-même, & nous nous sommes retirés. Nous logeons dans le même corridor, mon futur cousin & moi, & nous avons jasé ensemble au moins une grande heure. Il m'a fait mille questions sur le compte de ma cousine, dont il me paroît fort amoureux; mais entre nous, je crains que cette passion ne dure pas, & que ma cousine ne soit malheureuse un jour. Je crois son amant d'un caractere un peu léger, & il m'a laissé entrevoir que beaucoup de femmes avoient eu des bontés pour lui. Je n'aime point qu'un homme se vante des faveurs qu'il a obtenues..... Un postillon, allant comme le vent, vient d'entrer dans la cour; mon oncle me fait demander. Que me veut-il? Adieu, ma Sophie; adieu, tout ce que j'aime.

Ce 15 Mars 17...

LETTRE XXXIV.

Sophie au Chevalier.

L'Eſtime & la reconnoiſſance conduiſent ſouvent à l'amour, Chevalier; & l'amour, fondé ſur ces principes, n'en eſt que plus vif & plus ſincere: telles ſont les ſources du mien, jugez de ſa durée. Je vous en ai fait l'aveu dans un temps où j'ai cru que la mort alloit nous ſéparer: il ne m'étoit plus permis de vous le diſſimuler après ma convaleſcence; mais, dans l'impoſſibilité où nous ſommes d'être l'un à l'autre, je voudrois que vous ignoraſſiez mes ſentiments. Je dois tout à votre honnêteté, à vos craintes, à vos alarmes, au ſoin continuel que vous avez eu de moi durant le cours de ma maladie; cependant quel eſt votre but? quel eſt le mien? Tenons-nous-en, Chevalier, tenons-nous-en au ſentiment: voyons-nous, & voyons-

nous ſans crime; il n'eſt point de bonheur ſans la vertu. Peut-être laiſſerai-je échapper dans mes lettres quelques expreſſions trop tendres; je n'y attache point de mal : c'eſt par les actions que l'on doit nous juger.

Le théatre eſt fertile en aventures, & il m'en eſt arrivé hier une petite aſſez ſinguliere. Je ne prétends point en vous la contant, m'en faire un mérite vis-à-vis de vous.

Je deſcendis, il y a deux jours, dans le foyer, un quart d'heure avant le ſpectacle, afin d'y répéter un pas que nous ne ſavions pas trop. Deux jeunes gens que je ne connois pas, & qui croyoient n'être point entendus, s'entretenoient de moi, & ſe plaignoient de la difficulté qu'il y avoit à m'aborder. Je gage vingt-cinq louis avec toi, repliqua le plus jeune, qu'avant vingt-quatre heures j'irai chez elle : j'en ai trouvé vingt qui faiſoient les bégueules, & dont je ſuis venu à bout; il n'y a que façon de s'y prendre. J'écoutai la converſation, & je ne répondis rien. En arrivant à la mai-

ſon, je recommandai à Manon de ne laiſſer entrer perſonne, ſous quelque prétexte que ce fût, & elle me promit d'être exacte. Hier à trois heures, un jeune homme, couvert d'un habit plein de poudre, vient chez moi, & me fait des excuſes de la part de mon coëffeur. Il vous prie, Mademoiſelle, ajouta-t-il, de vous faire accommoder par moi pendant deux ou trois jours qu'il ſera abſent. Je n'y ſoupçonnois nulle fineſſe, & j'acceptai volontiers; cependant la figure de ce nouveau perruquier me frappoit, & il me ſembloit qu'il n'étoit pas fait pour l'habit qu'il portoit: je croyois l'avoir vu quelque part; mais je n'en avois qu'une idée confuſe. Les yeux attachés ſur mon miroir, il étudioit mes regards, me tenoit des propos vagues, mais relatifs à l'amour, & jouiſſoit de l'embarras dans lequel il voyoit que j'étois: cependant il faiſoit ſon ouvrage; mais très-gauchement, & tournoit une boucle avec toute la mal-adreſſe poſſible. Je m'impatientai; je le lui dis: il s'excuſa fort honnête-

ment ſur le plaiſir qu'il avoit à me con ſidérer, fit durer ma toilette deux groſſes heures, & me quitta. Confirmée dans les doutes que j'avois, j'ordonnois qu'on ne le laiſsât pas entrer davantage, lorſqu'en ouvrant un de mes quarrés, j'apperçus une boëte d'or & une lettre : je la lus avec précipitation, & j'y trouvai ce qui ſuit :

„ Comme il eſt fort difficile d'être „ reçu chez vous, Mademoiſelle, je „ me ſuis ſervi de ce déguiſement „ pour m'y introduire. Vous troublez „ mon repos depuis quelques jours ; „ & ſi vous voulez me recevoir de „ temps en temps, vous n'aurez „ point à vous en plaindre : je vous „ prie d'accepter cette boëte, ce n'eſt „ qu'un échantillon de ce que je „ ferai pour vous, ſi vous conſentez „ à me voir. „

Je ne fus pas maîtreſſe de moi-même, & je querellai très-vivement Manon, qui, en rougiſſant, me ſoutint qu'elle n'étoit point coupable.

Mes soupçons tomberent alors sur mon coëffeur, qui, selon mes idées, s'étoit laissé gagner par ce jeune homme que je reconnus à la fin pour être celui qui avoit fait le pari. Je me trompois, Chevalier ; en allant au spectacle j'ai rencontré mon coëffeur qui m'a demandé pourquoi on lui avoit refusé la porte : j'avois affaire, lui ai-je dit ; mais demain soyez de la plus grande exactitude, & rendez-vous chez moi avant trois heures. La boëte d'or m'étoit restée ; je voulois la rendre, & ce que j'avois prévu est arrivé. A peine étois-je à ma toilette, que le même jeune homme est revenu sous le même déguisement. (Afin que mon projet ne fût pas dérangé, j'avois eu la précaution d'éloigner Manon.) Je ne puis vous peindre à quel point il a été déconcerté lorsqu'il a apperçu mon coëffeur. J'aurois craint d'abuser de votre complaisance, Monsieur, lui ai-je dit, en vous faisant faire plus long-temps un métier pour lequel vous n'êtes pas né. Une autrefois soyez plus discret dans vos

paris, & ne hasardez plus de boëte d'or. Il a refusé de prendre la sienne, s'est jetté à mes genoux, a fait mille extravagances, & enfin m'a quittée, en me protestant que j'en usois fort mal. Mon coëffeur s'est chargé de la boëte, a découvert le nom du jeune homme, & a remis le présent chez lui. C'est le fils d'un gros financier, dont je vous ai quelquefois entendu citer le nom. Quelques mots qu'il a laissé échapper, m'ont fait appercevoir que Manon étoit du complot; je l'ai appellée, &, sans le savoir, elle s'est trahie elle-même; en un mot, j'ai su qu'elle avoit reçu cinq louis. J'ai voulu la renvoyer; mais ma mere, à qui elle appartient autant qu'à moi, s'y est opposée: elle l'a même louée de l'action qu'elle avoit faite; m'a dit que cette fille étoit pleine d'intelligence, & que ce seroit un trésor pour ma sœur. Je ne le lui envierai point, ma mere, ai-je repliqué avec un peu de colere; mais comme je n'exigerai aucun service de cette fille, j'espere qu'elle voudra bien ne pas se mêler

de mes affaires. Plus je vais & plus je m'apperçois de la perte de Julie : revenez donc, Chevalier ; mais le terme de votre abſence va expirer, ne nous impatientons point : nous nous reverrons avec plus de plaiſir. Heureuſement que mon appartement eſt ſéparé de celui de ma ſœur : depuis le peu de jours qu'elle eſt au ſpectacle, elle a déjà reçu la viſite d'une douzaine d'agréables. Puiſſe-t-elle ne pas juſtifier les idées que j'ai ſur ſa façon de penſer.

Ce 21 Mars 17. . .

LETTRE XXXV.

Le Chevalier à Sophie.

GRANDE nouvelle, ma Sophie, toute la maiſon eſt en mouvement ; ma couſine eſt au comble de ſa joie, ſon amant eſt enchanté. Le courrier, dont je t'ai parlé dans ma derniere let-

tre, venoit annoncer la mort du Marquis, ſon oncle, qui lui laiſſe cinquante mille livres de rente : il a répandu quelques larmes, mais la perſpective d'une union qu'il deſire, les a bientôt ſéchées. Ma tante, très-réguliere dans l'obſervation des égards & du cérémonial, auroit deſiré que la fête eût été retardée, au moins de trois mois; mais mon oncle, toujours uni, toujours ſans façon, a répondu qu'il falloit battre le fer pendant qu'il étoit chaud. De deux enfants qu'il avoit, cette fille eſt la ſeule qui lui reſte; il veut la voir bien mariée, & cela eſt naturel. On dreſſe le contrat aujourd'hui. Après demain les bancs ſeront publiés, & les deux époux ſeront unis vingt-quatre heures après. Ces noms d'accord, de mariage, animent, échauffent mon imagination. Je voudrois, oui ſérieuſement, je voudrois être tout-à-fait à ma Sophie, que je ne ceſſerai jamais d'aimer & d'adorer. Cependant je ſuis triſte, mon cœur s'attendrit malgré moi, je ſoupire; mais ne parlons pas de mé-

lancolie, tu ne ſauras peut-être que trop-tôt la cauſe de la mienne. J'ai lu, avec grand plaiſir, l'hiſtoire de ton Coëffeur : tout homme qui te verra, deſirera d'être ton ami, & le déguiſement du petit Financier ne m'étonne pas : il te confondoit avec tes camarades ; tu lui as ouvert les yeux, & je ſuis perſuadé qu'il te laiſſera tranquille ; mais il a eu la ſatisfaction d'être deux heures avec toi, de toucher, de treſſer tes beaux cheveux, que je voudrois baiſer mille & mille fois, j'en ſuis jaloux. Je croyois Manon plus honnête, il m'avoit paru même que tu en étois contente ; mais la voilà dans les mains de ta mere, c'eſt une fille dont tu ne dois plus rien eſpérer. Tu trembles, avec raiſon, ſur la conduite de ta ſœur : je te le dis avec regret ; mais je crois qu'il eſt impoſſible d'en faire un bon ſujet. Je l'ai aſſez vue pour m'être apperçu qu'elle n'avoit nulle eſpece de caractere, & qu'elle n'étoit affectée que par la paſſion du moment. Si elle étoit tombée dans d'autres mains,

elle auroit été honnête parce qu'on lui auroit dit qu'il faut l'être; mais élevée par ta mere, séduite, entraînée par l'exemple de ses compagnes, livrée aux jeunes gens qui la poursuivront, tu la verras voler de plaisirs, en plaisirs, & peut-être de sottises en sottises.

Mon pere arrive ce soir : il devoit être ici aussi-tôt que nous ; mais il a été arrêté par quelques affaires. On prépare beaucoup de fêtes auxquelles je ne m'intéresserai que par rapport à ma cousine, qui réellement a une très-belle ame : je souhaite, de tout mon cœur, qu'elle soit heureuse. Elle me parle toujours de toi. Adieu, ma chere Sophie, adieu. Chaque jour est un siecle pour moi. On donne des ailes au temps, & moi je trouve qu'il passe bien lentement pour un amant éloigné de ce qu'il aime.

Ce 30 Mars 17...

LETTRE XXXVI.

Sophie au Chevalier.

DEPUIS que nous nous connoiſſons, Chevalier, tous nos jours ont été marqués par de nouveaux chagrins ; mais je n'étois pas préparée à celui-ci. Pourquoi me le cacher ? Vous aviez bien raiſon de me dire que je ne ſaurois que trop tôt la cauſe de votre mélancolie : il faut donc nous quitter, & peut-être pour toujours ! Oh Ciel ! éloigne de moi les idées funeſtes que j'ai devant les yeux. La guerre eſt déclarée, votre régiment part, & vous partez avec lui. Ah ! Chevalier, que vais-je devenir ? Privée de mon amie, privée du plaiſir de vous voir quelquefois, quelle ſera ma conſolation ? Quelle main eſſuiera les pleurs que me feront répandre votre abſence & les peines que je ne prévois pas ? Faut-il que vous ſoyez obligé de rem-

plir ce terrible devoir ? Mais l'honneur, mais le nom que vous portez, vous en impoſent la loi, il faut s'y ſoumettre. Aurai-je du moins la ſatisfaction de vous voir avant votre départ, de vous aſſurer encore une fois de la tendreſſe, de l'eſtime, de la reconnoiſſance éternelle de Sophie ? Parlons d'autre choſe, Chevalier ; pourquoi chercher à nous affliger ?

Dans le temps de ma maladie, vous avez vu deux ou trois fois à la maiſon un jeune homme que vous ſoupçonniez être amoureux de ma ſœur ; vous ne vous trompiez pas, & lui-même m'a fait part de ſon ſecret. Il eſt de fort bonne maiſon, mais peu avantagé du côté de la fortune ; & ma mere, du moins je le préſume, ne le reçoit que par complaiſance pour ma cadette, dont les moindres deſirs ſont pour elle une loi. Ma ſœur qui, avant d'être au théatre, ne voyoit pour ainſi dire perſon ne, s'eſt livrée à l'amour qu'elle a cru reſſentir pour ce jeune homme, lui a dit qu'elle l'adoroit, & le lui a même écrit, car j'ai vu ſes let-

tres. Eblouie aujourd'hui par le faux éclat du ſpectacle, par les vaines promeſſes de cinq ou ſix jeunes Seigneurs, par le brillant de leurs voitures, à peine daigne-t-elle regarder ſon amant; & par une inconſéquence que je ne puis pardonner, elle lui dit toujours qu'elle l'aime, exige de lui toutes les complaiſances imaginables, & lui fait faire des dépenſes qui, quoique légeres, doivent le déranger : elle ne connoît pas la force du mot, *je vous aime*; & au fait, je crois qu'elle n'aime & n'aimera jamais rien. Ce jeune homme a paſſé hier une heure avec moi, & m'a conté tous ſes chagrins. J'ai ſenti qu'il vouloit m'engager à parler pour lui; mais je lui ai fait entendre ſi clairement, que je ne me mêlois point de pareilles intrigues, qu'il ne m'en a rien dit davantage. Jugez combien la vie que je mene doit être triſte. Affligée du côté de ma famille, & du côté du cœur, faudra-t-il encore trembler pour vos jours? Je deſirois votre retour, & actuellement je le crains. Je ne vous reverrai ſans doute que

pour

pour recevoir vos adieux. Votre courrier m'attend. Bon ſoir, mon cher Chevalier; je finis en gémiſſant ſur l'avenir.

Ce 8 Avril 17...

LETTRE XXXVII.

Le Chevalier à Sophie.

CE que l'on t'a dit, n'eſt que trop vrai, ma chere Sophie : je te l'avois caché juſqu'ici ; mais mon devoir m'appelle, il faut obéir. Au nom de l'amour le plus tendre, ne t'afflige pas, je t'en conjure : le Ciel nous conſervera l'un pour l'autre, & je reviendrai plus digne d'être aimé. Le mariage de ma couſine ſe fait demain dans la nuit, & le ſoir je prends la poſte pour me rendre à Paris, où je ferai préparer mon équipage. J'y reverrai mon adorable Sophie ; je l'embraſſerai mille & mille fois ; je lui re-

nouvellerai les ſerments d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

Jamais le château de mon oncle n'a été auſſi brillant : les hommes & les femmes ont fait faire à l'envi des habits ſuperbes ; ma couſine eſt couverte de diamants, & ſon amant, qui, depuis ſa ſucceſſion, a le titre de Marquis, lui a fait les préſents les plus riches. Toute la Nobleſſe des environs eſt venue rendre viſite, c'eſt une cérémonie fort longue & fort ennuyeuſe pour ceux qui en ſont l'objet. Les payſans ſont ſous les armes depuis deux jours : je n'ai de ma vie rien entendu de ſi plaiſant que le compliment du Bailli du village : je n'ai pu m'empêcher d'en rire, malgré le peu d'envie que j'en avois ; mais ce moment de joie a été bientôt troublé par l'idée de mon départ. Je ne connois point d'état plus accablant que celui d'être environné de plaiſirs dont on ne peut jouir. Ma couſine, qui ne t'oublie point, te prie d'accepter un ſac à ouvrage & une navette d'or. Je te les porterai moi-

même. Je plains de bonne foi le malheureux qui s'eſt attaché à ta ſœur : il n'eſt pas au bout de ſes peines. Mon futur couſin quitte le ſervice, & va demeurer à Paris avec ſa femme : le commiſſionnaire que je t'envoie ne revient pas. Ne m'écris plus ici, après demain au ſoir je vole dans tes bras.

Ce 13 Avril 17...

LETTRE XXXVIII.

Le Chevalier à Sophie.

TU dors encore, Sophie, & je ſuis déjà bien loin de toi. Je me ſuis privé du plaiſir de te voir encore une fois ; n'en accuſe que mon amour, j'ai voulu t'épargner la triſteſſe de nos adieux : tu ſais l'effet que tes larmes ont produit hier ſur moi, peut-être n'aurois-je pu les ſoutenir aujourd'hui. N'en verſe point en liſant ma lettre, ma chere amie ; ſonge que le temps

de notre séparation finira ; n'oublie pas qu'hier nous avons entendu la Messe ensemble ; que Dieu, que tu as invoqué pour moi, sera sensible à tes prieres, & me rendra bientôt à tes vœux. J'aurai sans cesse devant les yeux que, dans le moment du Sacrifice, tu m'as fait, en me serrant la main, le serment d'un attachement éternel. Tu n'avois pas besoin, pour m'en convaincre, de la présence du Ciel, ta parole me suffisoit ; je me suis trouvé saisi au point que je n'ai pu répondre un seul mot ; mais mon cœur prononçoit tout bas le même serment. Je t'ai laissé par écrit les endroits où je dois séjourner ; j'y attendrai de tes nouvelles avec la plus vive impatience. Promets-moi de ne pas t'inquiéter, ma chere Sophie : voudrois-tu, par de nouveaux chagrins, augmenter celui que je ressentirai d'être éloigné de toi ? L'heure me presse, adieu mille & mille fois : reçois à ton réveil les baisers les plus tendres & les plus sinceres.

Ce 12 Mai 17...

LETTRE XXXIX.

Sophie au Chevalier.

IL ne m'eſt pas poſſible de vous le cacher, la lettre que je vous écris eſt baignée de mes larmes. Ah ! Chevalier, eſt-il bien vrai que vous n'êtes plus à Paris ? Vous m'avez envié la conſolation de vous revoir encore, de vous revoir peut-être pour la derniere fois. Non, je ne puis ous le pardonner. Votre épître étoit ſur ma table ; je l'ai trouvée à mon réveil ; j'ai frémi en l'ouvrant. vous l'aviez donc laiſſée hier, en me quittant, avec défenſe de me la montrer avant ce matin. Oui, ſans doute, je me ſerois attendrie, j'aurois pleuré en recevant vos adieux ; mais je vous aurois vu. Me voilà donc ſeule dans le monde ! Je vais me renfermer dans ma chambre, & je n'en ſortirai plus que pour aller au ſpectacle. J'ai perdu Ju-

lie, je vous perds; tout me manque: je n'ai pas la force de vous en dire davantage. Bon soir, mon cher Chevalier, mon tendre, mon unique ami.

Ce 14 Mai 17...

LETTRE XL.

Le Chevalier à Sophie.

NOUS montons à cheval dans le moment, ma chere Sophie, & je n'ai que le temps de te faire part de la réception de ta lettre: je te sais un gré infini de ton exactitude à m'écrire; mais je me fâcherai sérieusement contre toi, si tu n'es plus raisonnable. Tu m'avois promis de ne point t'affliger, & ta lettre m'annonce le plus grand chagrin. Tu vas, dis-tu, te renfermer dans ta chambre, pour ne plus en sortir, & moi je te prie à genoux de chercher à te dissiper: tâ-

che de retrouver une amie dont le caractere te convienne ; ſi elle ne te procure pas des plaiſirs bien vifs, du moins elle t'empêchera de t'ennuyer : écris-moi ſouvent, c'eſt une occupation ; la conduite de ta ſœur te fournira plus de matiere que tu ne voudras. Je ſuis obligé de finir : adieu, ma chere Sophie, ma chere amie.

Ce 16 Mai 17 . . .

LETTRE XLI.

Sophie au Chevalier.

JE ne vous parlerai plus, Chevalier, des peines que je ſouffre ; je les renfermerai dans mon cœur ; je m'en entretiendrai ſeule, & je ferai tous mes efforts pour ne point vous les laiſſer appercevoir. Vous m'exhortez à faire une amie, en eſt-il qui puiſſe égaler Julie ? D'ailleurs le malheureux préju-

gé, attaché à mon état, m'empêche d'en chercher hors du ſpectacle; & les femmes du ſpectacle ne me conviennent pas. J'eſſaierai cependant, pour vous prouver l'envie que j'ai de remplir vos deſirs. Vous me mandez que ma ſœur fournira matiere à mes lettres, je le crois comme vous: ſa vie, pendant votre abſence, ſera ſurement plus intéreſſante que la mienne, & je m'occuperai à vous la raconter; j'en ai déjà beaucoup à vous dire.

Depuis votre départ, ſon amant a perdu ſa mere qui lui a laiſſé deux mille écus de rente, ce qui, avec ce qu'il avoit, lui a fait à peu près dix mille francs de revenu. Ce jeune homme, toujours plein de ſon amour, eſt venu propoſer à ma ſœur de partager ſa fortune avec elle; après une délibération de ma mere & de la tante de la petite N.... que vous connoiſſez, les propoſitions ont été acceptées; mais à conditon que l'on feroit préſent à ma ſœur d'un billet de deux mille écus, payable dans trois mois.

On

On ne ménage rien lorſque l'on aime vivement, & Dorval a tout accepté. Il eſt au comble de ſa joie, paſſe les journées entieres avec ma ſœur, & ſe prête avec le plus grand empreſſement à tout ce qui peut lui faire plaiſir. Dès le moment que j'ai ſu qu'ils vivoient enſemble, j'ai pris mon parti, & je mange ſeule dans ma chambre. Je ne me ſens pas faite pour partager une table que ma ſœur ne ſoutient que par ſon déshonneur.

Nos ballets ne finiſſent pas, je ſuis excédée de répétitions. Ah! Chevalier, ſi vous ſaviez à quel point je m'ennuie! Adieu, le repos n'eſt pas fait pour moi.

Ce 19 Mai 17..,

LETTRE XLII.

Le Chevalier à Sophie.

IL y a déjà neuf jours que nous nous ſommes quittés, ma Sophie ; & plus je m'éloigne de toi, plus tes lettres tardent à parvenir juſqu'à moi : c'eſt une peine nouvelle à laquelle il faut m'accoutumer, mais changeons d'objet. Un preſſentiment ſecret me dit que nous finirons par être heureux, notre bonheur n'en ſera que plus vif. Tu me manderas tout ce que tu ſauras de nouveau, & moi, de mon côté, je te ferai part de ce qui pourra te diſtraire je commencerai par la triſte aventure dont j'ai été le témoin hier matin.

Le Comte de ..., garçon d'eſprit, & de la plus jolie figure du monde, neveu de notre Colonel, a été bleſſé dangereuſement, & peut être auroit-il été tué ſans moi, & ſans le ſecours

de quelques-uns de mes camarades ; voici ſon hiſtoire : pendant le dernier quartier d'hiver du régiment à Lyon, il eſt devenu amoureux de la fille d'un riche négociant, & s'en eſt fait aimer. Soit qu'il n'eût pas deſſein de l'épouſer, ſoit qu'il n'ait pu l'obtenir du pere, qui, à ce que l'on m'a dit, lui laiſſoit à peine voir le jour, il s'eſt caché dans Lyon ; & trois jours après le départ du régiment, il a monté en chaiſe de poſte avec ſa maîtreſſe, comptant nous dévancer au lieu où les deux armées doivent ſe joindre, & la loger très-ſecrettement dans l'endroit le plus voiſin. Il touchoit bientôt aux portes de la ville où nous avons eu ſéjour, lorſque le frere de la Demoiſelle arrive à toute bride, & arrête la voiture. Le Comte l'apperçoit, deſcend auſſi-tôt, & ſe met en défenſe, bien réſolu de perdre la vie plutôt que de céder l'objet de ſon amour. La petite fille effrayée, ſaute de ſa chaiſe, ſe jette aux genoux du Comte & de ſon frere, & les conjure, les larmes aux yeux, de ne pas

ſe battre. Nous nous promenions par haſard à quelques pas de la ville, & nous avançâmes promptement pour ſavoir ce que c'étoit. Nous trouvâmes le Comte qui, d'une main, tenoit ſa maîtreſſe proſternée à ſes pieds, & de l'autre combattoit ſon ennemi, qui, dans le moment même où nous approchâmes, lui porta ſon épée deux pouces au-deſſous du cœur. Le Comte tombe, & la malheureuſe petite fille, couverte de ſon ſang, ſe jette ſur ſon corps, imprime ſes levres ſur les ſiennes, l'appelle à grands cris, pâlit, & demeure enfin immobile & ſans ſentiment. Bander la bleſſure du Comte avec nos mouchoirs, arrêter ſon ennemi, faire revenir la petite, tout cela s'exécuta dans une minute. Nous ignorions le ſujet de cette aventure, le frere nous le conta en deux mots; & comme nous ſoupçonnâmes que le Comte pouvoit avoir tort, nous prîmes le parti de le conduire ſecrettement à ſon oncle, avec le frere, que nous engageâmes à nous ſuivre. La petite fille, interdite, égarée, &

les yeux attachés sur son amant, remonta dans la chaise, l'appuya sur son sein, & ne cessa pendant la route de l'arroser de ses pleurs. Son frere voulut lui parler : ah ! laissez-moi, barbare, lui dit-elle ; si je suis coupable, étoit-ce le Comte qu'il falloit attaquer ? C'étoit moi dont vous deviez verser le sang. Le Colonel, furieux & attendri tout à la fois, en voyant l'état dans lequel on rapportoit son neveu, le fit panser avec le plus grand soin. Il eut ensuite avec le frere une conversation secrette, dont le résultat fut de faire conduire la petite fille dans un couvent : elle se désespéra, demanda, avec instance, la permission de revoir encore une fois son amant, & ses larmes n'obtinrent rien. Sa figure est douce & intéressante ; nous en eûmes tous pitié. Le Colonel nous a recommandé le plus grand secret, & le frere a promis que le sien seroit inviolable. Nous sommes partis le lendemain ; & un courrier nous apprend, dans le moment, que le second appareil donne

la plus grande espérance pour la vie du Comte. Adieu, ma Sophie, adieu; je t'embrasse de tout mon cœur.

Ce 21 Mai 17..

LETTRE LXIII.

Sophie au Chevalier.

JE n'ai pu lire sans émotion, Chevalier, l'aventure du Comte & de sa maîtresse : mais les chagrins personnels nous distraient bientôt de ceux qui nous sont étrangers ; ma sœur me désole, & vous n'avez que trop bien deviné qu'il étoit impossible d'en rien faire de bien. Son amant hier s'est emporté contr'elle, je l'ai entendu de chez moi, & je n'ai pu m'empêcher de lui donner raison tout bas. Il s'est plaint que malgré la promesse que ma sœur lui a fait de l'aimer, & de n'aimer que lui, elle reçoit tous les jours des lettres, auxquelles elle répond

très-myſtérieuſement : cette conduite dénote quelqu'intrigue cachée, a-t-il ajouté ; c'eſt me récompenſer bien mal de la bonne foi que j'ai vis-à-vis de vous. Je ne puis non plus m'accoutumer à l'air d'indifférence avec lequel vous me regardez au ſpectacle, lorſque vous êtes entourée de jeunes gens ; je vous avoue que mon amour-propre en eſt très-piqué : ſi vous m'aimiez, ſi vous m'eſtimiez, vous en agiriez différemment. Je ne vous ai point forcée de vivre avec moi ; je ſuis toujours le même, toujours diſpoſé à ne rien épargner pour vous rendre heureuſe ; mais du moins comportez-vous autrement. Ma ſœur lui a répondu qu'elle l'aimoit toujours, mais qu'elle ne vouloit point être gênée, & qu'un homme n'étoit pas fait pour tyranniſer une femme : ma mere a dit qu'elle avoit raiſon, & l'amant a fini par avoir tort.

C'eſt demain la fête d'une de nos premieres Actrices, il y a un très-grand ſoupé, auquel je ſuis invitée ; mais je n'ai point envie d'y aller : cependant

je crains que l'on n'y trouve à redire. Dorval qui en eſt auſſi prié, avec ma ſœur, fait tout ce qu'il peut pour m'engager à en être. Il ſe flatte que ma préſence contiendra Emilie, & que la façon dont j'y ſerai, lui ſervira de modele. Je n'ai point encore promis ; ſi j'y vas, je vous en rendrai compte. Des livres & ma mandoline ſont le ſeul amuſement qui me reſte. Adieu, Chevalier ; les poſtes vont bien lentement à mon gré.

Ce 28 Mai 17..

LETTRE XLIV.

Le Chevalier à Sophie.

LE maudit courrier va partir, ma chere Sophie, & je n'ai que quelques minutes pour m'entretenir avec toi. Je les emploie à te répéter que je n'aime & n'aimerai jamais que toi ; que la ſeule grace que je demande au ciel,

eſt de pouvoir faire ton bonheur, & qu'il n'en eſt point pour moi, ſi tu n'es heureuſe. Ton image me ſuit ſans ceſſe, je m'en occupe le jour, je te rêve toutes les nuits; enfin je ne penſe qu'à toi. Je voudrois..... mais on attend ma lettre. Je t'embraſſe de toute mon ame.

Ce 3 Juin 176..

LETTRE XLV.

Sophie au Chevalier.

LES aſſurances de votre amour ſont trop cheres à mon cœur, Chevalier; je le ſens, & j'ai lu votre derniere lettre avec trop de plaiſir. Que Dieu me puniſſe ſi jamais je vous oublie! mais que ce Dieu qui lit dans nos ames, qui connoît la pureté de notre tendreſſe, vous conſerve au milieu des dangers; qu'il m'enleve de ce monde, ſi cette guerre fatale doit

être le terme de vos jours ! Eloignons cette idée terrible.

J'ai tant de choſes à vous écrire qu'en vérité je ne ſais par laquelle commencer. Je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de me trouver à des ſoupés pareils à celui auquel, malgré ma répugnance, je n'ai pu me diſpenſer d'aller avec Dorval & avec ma ſœur. Quinze femmes de différents ſpectacles, autant de jeunes gens, excepté un homme de quarante-cinq ans, dont je vous parlerai après ; voilà quelle étoit la compagnie. On a danſé avant que de ſe mettre à table, & j'ai eu le chagrin de voir que ma ſœur étoit une des plus coquettes, & par conſéquent une des plus fêtées : je lui donnois des coups d'œil, je lui diſois quelques mots à l'oreille, rien n'a pu la contenir. Dorval rougiſſoit, pâliſſoit, ne ſavoit quelle contenance faire, & auroit voulu être à cent lieues de-là. On s'eſt mis à table, & juſques au deſſert, la converſation a été honnête ; mais lorſque l'on s'eſt vu débar-

raſſé des laquais, les propos ſont devenus très-libres, & j'avoue, à la honte de mes compagnes, qu'elles en ont tenu de beaucoup plus forts que les hommes. Je ne ſuis point ridicule ſur cet article, & je ſais qu'il eſt des plaiſanteries que le ſexe peut ſe permettre; mais il en eſt que notre bouche ne doit jamais prononcer. Quel reſpect les hommes peuvent-ils avoir pour une femme qui ne rougit de rien, & ſe rend mépriſable par la gaieté indécente de ſon humeur? J'en ai eu des preuves après le ſoupé; vous me devinez, Chevalier, & mon ſilence vous en dit aſſez. L'une a paſſé dans un appartement, une autre dans un autre, & le déſordre dans lequel je les ai vues reparoître, n'a que trop confirmé mes ſoupçons. Ma ſœur a été ſage, & Dorval auroit eu l'eſprit tranquille ſans cet homme de quarante-cinq ans dont je vous parle, qui n'a ceſſé de la pourſuivre & de lui faire la cour. Immobile & ſtupéfaite à la vue de tout ce fracas, dont je n'avois nulle eſpece d'idée, je gardois

le ſilence le plus exact ; lorſque derriere moi j'ai entendu un homme faire des propoſitions, & une femme les accepter : ce même homme, en attendant ſon carroſſe, a été donner quelques mains au trente & quarante, après leſquelles il s'eſt levé & a demandé où étoit la Demoiſelle. Comment ? tu la cherches, lui a répondu un de ſes amis ? il y a un quart d'heure que le Vicomte lui a propoſé une voiture & vingt louis ; elle a tout accepté, & ils ſont partis enſemble. -- Quoi ! ſérieuſement ? Ma foi, Meſſieurs, je perdois ſeize louis, mais je n'en perds plus qu'un. Je m'étois arrangé avec Mademoiſelle . . . pour quinze ; elle a pris les vingt du Vicomte, & mes quinze me reſtent, ſans courrir aucun haſard. Les traits piquants dont on a aſſaiſonné cette hiſtoire, m'ont réveillée de l'eſpece de léthargie dans laquelle j'étois ; j'ai pris congé de la maîtreſſe de la maiſon, & accompagnée de Dorval & de ma ſœur, qui ne me ſuivoit qu'à regret, je me ſuis rendue à la maiſon, bien réſolue de

reſter une autre fois chez moi. Je n'étois point au bout, & à peine ai-je pu me contenir lorſqu'Emilie (vous n'avez pas oublié que c'eſt le nom de ma ſœur) m'a fait entendre que l'homme de quarante-cinq ans ne s'étoit occupé que de moi pendant le ſoupé, ne lui avoit parlé que de l'envie qu'il avoit de ſe lier avec moi, & de la façon dont il faudroit s'y prendre pour y parvenir. Il eſt tout ſimple qu'un homme cherche à faire connoiſſance avec une femme, & ce n'eſt pas-là le ſujet de ma colere : elle n'a été excitée que par Emilie, qui a dit à cet homme qu'il pouvoit venir la voir, & que par ce moyen il trouveroit occaſion de m'entretenir. Vous le verrez donc ſeule, Mademoiſelle, lui ai-je répondu : vous devez ſavoir que je ne reçois perſonne ; & une fois pour toutes, je vous prie de ne pas même ſonger que j'exiſte. Mon Dieu ! Sophie, a repris Dorval, tout ceci eſt une ſuite des leçons de votre mere pour laquelle Emilie a la plus grande vénération. Je ne lui reprocherai pas

qu'elle a été pendant le ſoupé coquette juſqu'à l'indécence ; Mademoiſelle n'en conviendroit pas : lorſque je prends la liberté de lui dire quelque choſe pour ſon bien, elle ſe plaint que j'ai de l'humeur : du reſte, je ne conçois plus rien à ſa conduite ; je n'y vois qu'un air de myſtere & de contrainte, & il eſt inoui qu'une maîtreſſe en agiſſe avec cette diſſimulation. Emilie a plaiſanté, Dorval s'eſt piqué, & en arrivant, je me ſuis retirée bien vîte dans mon appartement : je prévois que ce malheureux ſoupé aura des ſuites, & que j'aurai beaucoup de choſes à vous dire dans ma premiere lettre. Adieu, mon cher Chevalier ; penſez quelquefois à Sophie qui s'occupe ſouvent de vous.

Ce 9 Juin 176..

LETTRE LXVI.

Le Chevalier à Sophie.

JE reçois dans le moment, ma chere Sophie, une lettre de ma couſine, à préſent la Marquiſe de.... Elle me fait un long récit des ſoupés brillants qu'elle a été obligée de donner & d'accepter depuis ſon arrivée à Paris. Le ſurlendemain de ſon mariage, elle a été préſentée au Roi, avec ſon mari, & deux jours après, ſelon l'étiquette, elle eſt allée en cérémonie au ſpectacle. Elle t'a reconnue au portrait que je lui avois fais de toi, & ſur-tout, me dit-elle, à l'air de décence & d'honnêteté avec lequel tu t'es préſentée. Un homme qui étoit dans ſa loge, a confirmé l'idee que je lui avois donnée de ta conduite, & lui en a fait tous les éloges poſſibles. Juge, ma Sophie, de la ſatisfaction avec laquelle j'ai lu cet endroit de ſon épitre. Qu'il eſt agréable pour un

amant de voir ſa tendreſſe juſtifiée par l'eſtime & la conſidération que le public accorde à l'objet qu'il adore ! Cette eſtime générale eſt le prix de la vertu, & tu le mérites. Je n'ai rien vu, rien appris qui puiſſe t'amuſer. Encore trois jours de marche, & nous arrivons au lieu de notre deſtination : je le deſire, moins pour me délaſſer de mes fatigues, que pour avoir le loiſir de m'entretenir plus long-temps avec toi.

Ce 14 Juin 176..

LETTRE XLVII.

Sophie au Chevalier.

UNE heure après avoir fait partir ma derniere lettre pour vous, Chevalier, M. B... cet homme de quarante-cinq ans avec lequel j'ai ſoupé, eſt entré chez ma mere ; & comme la porte de ma chambre étoit ouverte, je me ſuis vue dans la néceſſité de recevoir

recevoir ſa viſite. M. B. . . eſt un homme très-franc, très-honnête, & je n'ai point à m'en plaindre. Il n'a point ce rafinement de politeſſe, ces petits égards, cette légéreté dont ſe piquent nos jeunes gens; mais tout cela chez lui eſt remplacé par une vérité, une bonhommie, qui ſont bien plus précieuſes, ſelon moi. J'ai bientôt quarante-ſix ans, m'a-t-il dit; j'en ai paſſé quinze à Saint Domingue, où, par un travail aſſidu, je me ſuis fait une fortune aſſez conſidérable: je ſuis en état de rendre une femme heureuſe, & ſi j'avois le bonheur de vous plaire, je ſerois enchanté de paſſer ma vie avec vous. Je l'ai refuſé avec toute la politeſſe qu'il méritoit, & nous nous ſommes quittés bons amis. Mais ma mere l'attendoit au paſſage, & l'a fait aſſeoir dans ſon appartement. La curioſité m'a attirée dans mon cabinet de toilette, & delà j'ai entendu toute la converſation. Vos propoſitions n'ont point été acceptées de Sophie, Monſieur, lui a dit ma mere? -- Non,

Madame. -- Oh ! vraiment, je m'en doutois ; elle ne veut rien faire. J'ai une cadette qui certainement la vaut bien, & que je ſerois charmée de voir avec un honnête homme comme vous. -- Elle n'a donc perſonne ? -- Non, Monſieur, non .... Emilie, Emilie .... Emilie a paru, on s'eſt apperçu que j'écoutois, on a conféré tout bas, & je n'ai ſu que le dénouement. Monſieur B..... donne cinquante louis par mois, & Dorval eſt congédié. Il étoit abſent dans ce moment ; je ſuis allée au ſpectacle, & voici ce que j'ai reçu de ſa part à mon retour :

Dorval à Sophie.

„ On vient de me remettre, So-
„ phie, une lettre de l'ingrate Emilie.
„ La conſternation dans laquelle je
„ ſuis, ne me permet pas de lui ré-
„ pondre. Qu'elle prenne, je le ſou-
„ haite, qu'elle prenne mon ſilence
„ pour de la haine : ce n'eſt que dans
„ votre ſein que je veux répandre le

„ chagrin qui m'accable. Vous ſeule „ ſaurez qu'à la lecture de ſa lettre, „ que je vous envoie, j'ai perdu con- „ noiſſance, & que je ne ſuis revenu „ de mon évanouiſſement que pour „ verſer un torrent de larmes. Je l'ai- „ me, je l'adore, la cruelle qu'elle „ eſt! J'aurois donné tout mon ſang „ pour la rendre heureuſe; étoit-ce „ moi qu'elle devoit choiſir pour être „ la victime de ſes mauvais procédés? „ Elle m'appelle ſon ami, & c'eſt en „ me donnant ce titre, que jamais „ elle n'a connu, qu'elle trahit tous „ les ſerments qu'elle m'a faits, qu'elle „ m'enfonce le poignard dans le cœur! „ Ah! Sophie, elle eſt indigne d'être „ votre ſœur; elle me ſacrifie à un „ vil intérêt: puiſſe le ciel ne l'en pas „ punir! Elle m'aime toujours, me „ dit-elle, & ne va vivre avec ſon „ nouvel amant que par convenance „ & pour ménager ma fortune: elle „ me propoſe de la voir toujours, & „ m'aſſure qu'elle trouvera les moyens „ de paſſer de temps en temps quel- „ ques moments ſecrettement avec

„ moi. Me croit-elle donc capable de
„ devenir le complice de ſes perfidies?
„ Quel cœur ſeroit aſſez vil pour ac-
„ cepter un pareil partage? Ce com-
„ merce honteux n'eſt pas fait pour
„ moi. Non, non, qu'elle demeure
„ toute entiere à mon rival, & que
„ dans ſes bras elle jouiſſe ſans re-
„ mords, s'il eſt poſſible, du fruit
„ de ſon infidélité à mon égard. Ac-
„ cordez-moi quelques moments, ma
„ chere petite ſœur, loiſqu'elle ſera
„ abſente; ma vue ne pourroit que la
„ déconcerter, & je l'aime trop en-
„ core pour la faire rougir. Par quelle
„ fatalité ai-je nourri un amour qui
„ fera éternellement mon malheur!
„ qu'elle l'ignore à jamais: ne lui
„ parlez point de moi, ne lui repro-
„ chez pas l'oubli des bienfaits dont
„ je l'ai comblée: je me priverois de
„ tout ce qui me reſte, ſi à prix d'ar-
„ gent je pouvois lui acheter une ame
„ comme la vôtre. Mais la ſienne n'é-
„ toit point corrompue: ce trait ne
„ part que de ſon indigne mere.....
„ Pardon, c'eſt à elle que vous devez

„ le jour. Adieu, Mademoiſelle ; plai-
„ gnez un malheureux qui a tout per-
„ du, & qui ne veut plus rien d'un
„ monde qu'il déteſte. „

La lettre de ma ſœur à Dorval eſt courte & précieuſe : elle lui marque que la convenance l'oblige de vivre avec Monſieur B.... „ mais cela ne „ doit pas te faire de peine, ajoute-„ t-elle, je t'aime toujours, tu es „ mon ami, & je trouverai, tant que „ tu le voudras, les moyens de te „ voir en particulier. Adieu, mon „ petit Dorval ; j'eſpere que tu ne „ ſeras pas fâché contre moi. Si je pa-„ rois te quitter, ce n'eſt que pour „ ménager ta fortune, qui malheu-„ reuſement n'eſt pas conſidérable. „

Je ne pourrois faire ſur cette lettre que de triſtes réflexions. Je me contente de gémir tout bas, & de trembler pour les ſuites. Adieu, Chevalier ; adieu, mon ami.

Ce 22 Juin 176.

LETTRE XLVIII.

Le Chevalier à Sophie.

J'Ai ſoupiré, ma chere Sophie, je me ſuis impatienté, la poſte a été retardée, & enfin je reçois tes deux lettres en même temps : la deſcription de ton ſoupé ne m'a point étonné, & j'y ai reconnu le train ordinaire de ces aſſemblées. Je ne ſuis pas plus ſurpris de la conduite de ta mere & de ta ſœur ; Dorval devoit s'y attendre : il ne le méritoit pas, & je le plains de tout mon cœur. Ce qui m'afflige le plus, c'eſt de ſavoir que Sophie, toujours décente, toujours honnête, ſoit expoſée à voir de pareilles ſcenes.

Nous avons couché hier à Liege, ville libre & impériale d'Allemagne, & capitale de l'Evêché du même nom. Il y a une très-belle Univerſité & un Chapitre, dont preſque tous les Chanoines ſont Gentilshommes ; ils

tiennent bonne maiſon, & nous ont donné le plus grand ſoupé. Cette ville eſt ſituée dans une vallée agréable; les eaux y ſont fort communes, & chaque maiſon a deux ou trois fontaines. Nous avons fait une viſite de cérémonie à l'Evêque, dont le logement eſt ſomptueux & magnifique. Delà nous avons été chez le Doyen, qui nous a retenus pour le ſoir : les plus jolies femmes de la ville s'y ſont trouvées; on a beaucoup ri, beaucoup plaiſanté; tout y reſpiroit la gaieté, & en vérité, Sophie, c'eſt un état charmant que celui d'être Chanoine. Je ne puis trop te le répéter, fais tes efforts pour te diſſiper; ta ſœur veut ſe perdre, tu n'es point reſponſable de ſa conduite. On vient m'avertir qu'il faut partir : je te quitte, ma chere amie, en t'embraſſant mille & mille fois de tout mon cœur.

Ce 26 Juin 176...

LETTRE XLIX.

Sophie au Chevalier.

JE ſuis confuſe, Chevalier, des attentions de Madame la Marquiſe votre couſine : elle vient de m'écrire une lettre très-polie, dans laquelle, après m'avoir donné des éloges que je ne mérite pas, elle me prie d'accepter une très-belle boîte d'or : j'ai reçu ſon préſent, & lui ai fait ma réponſe auſſi-tôt. La premiere fois que vous lui donnerez de vos nouvelles, joignez vos remerciements aux miens, vous me ferez plaiſir.

Dorval a paſſé hier deux heures entieres avec moi : plus je le connois, & plus je l'eſtime. Monſieur B. . . . tient exactement les promeſſes qu'il a faites à ma ſœur, & même va beaucoup au-delà : hier il lui apporta quatre robes ſuperbes, des dentelles magnifiques, & ſix pieces de toile de Hollande.

Hollande. Ce matin il lui a remis une montre à répétition, & une boîte à mouches de vieux lac, entourée d'or; mais ſon amour ne l'empêche pas de faire des morales, & même des morales fort ſeches : je ne ſuis point d'un âge, lui dit-il, à inſpirer des paſſions bien vives; & ſi vous me juriez que vous m'adorez, je ne vous croirois pas, & j'aurois raiſon : je ne veux de votre part que de l'eſtime & de l'amitié. Vous devez ces deux ſentiments à ma franchiſe & à ma bonne foi. D'après cela, Mademoiſelle, je ne ſouffrirai pas que vous faſſiez la plus petite ſottiſe. Je vous remarque au ſpectacle, vous y tenez tête à tous les jeunes gens; vous les agacez, vous répondez à leurs plaiſanteries; il faut avoir la bonté de vous en corriger. Vous portez aux promenades un air diſſipé, vous y allez avec un pied de rouge, la gorge découverte, une coëffure extraordinaire : cela me déplaît. Je n'entends point que ma maîtreſſe ait l'air d'une fille; ce que je vous en dis,

c'eſt pour votre bien, pour votre avantage..... Eh bien ! petite fille, m'écouterez-vous ? Tout cela eſt vrai, lui répond ma ſœur, je ſerai plus ſage ; mais allons-nous aux bourlevards ce ſoir ? Il y fera beau.

C'eſt ainſi, Chevalier, que ma ſœur écoute les avis de Monſieur B.... Elle n'en profitera point, ſa tête eſt trop légere. Je ſuis ſûre qu'il ne lui reſte preſque rien des cinquante louis qu'elle a reçu de lui. Ma mere en a mis vingt dans ſa poche : Emilie a pris une voiture, a couru chez tous les marchands, & y a fait les emplettes les plus ridicules en pompons & en breloques : elle m'a dit en avoir pour dix-ſept louis, & en vérité je n'en voudrois pas pour ſix.

Dorval que je vois aſſez ſouvent & plus volontiers depuis qu'il ne vit plus avec ma ſœur, m'a propoſé de me donner la connoiſſance d'une femme très-honnête, qui depuis quatre ans, à ce que l'on préterd, eſt mariée ſecrétement avec le Comte de.... Cette femme, m'a-t-il dit, brûle

d'envie de vous voir, & j'ai promis de vous y mener. Il a eu réponſe à toutes les objections que j'ai faites, & je me ſuis rendue. J'y fus donc avant-hier pour la premiere fois, & hier au ſoir il a fallu y ſouper. Le Comte eſt un gros & grand homme de cinquante ans environ, qui a quitté le ſervice en faveur de cette femme pour laquelle il a toujours les mêmes attentions & le même empreſſement: elle me paroît lui être fort attachée; cependant j'ai cru remarquer qu'un homme de ſa ſociété ne lui étoit pas indifférent. Elle n'eſt plus dans ſa premiere jeuneſſe; mais de l'eſprit, de la fraîcheur, de la vivacité, font oublier que dans quatre ou cinq ans elle commencera ſa quarantaine: elle joint à tout cela beaucoup de politeſſe, & un très-grand uſage du monde; mais je la crois fiere & emportée, & deux ou trois petits mots qui lui ſont échappés, m'ont fait ſoupçonner qu'elle ſeroit fâchée ſi l'on imaginoit qu'une autre eût plus de mérite qu'elle: en un mot, Che-

valier, je ne penſe pas que cette femme me convienne.

Le Comte eſt naturellement gai : il nous a conté une hiſtoire aſſez plaiſante qui vient d'arriver, & que j'ai retenue exprès pour vous en faire part.

La petite D... née avec une figure charmante, une taille élégante & une folie à l'épreuve de tout, a monté dans la chambre de ſon pere & lui a dit : Monſieur, vous devez ſavoir que j'ai eu hier quatorze ans, & je ne vous l'apprends pas ; mais vous ignorez peut-être que je n'ai nulle envie de garder le célibat, & je vous l'apprends. Vous avez vos idées, & moi j'ai les miennes : je vous avertis charitablement que, ſi vous ne penſez à moi, j'y penſerai pour vous : c'eſt aujourd'hui mardi, ſi vous ne me mariez dimanche, lundi je fais une ſottiſe. Le pere, qui en eſt fou, lui a promis de ſe conformer à ſes deſirs, lui a demandé ſi elle avoit quelqu'un en vue pour ſon établiſſement. Vraiment oui, a-t-elle répondu, j'aime à

la fureur M. P.... Le pere à qui ce parti a paru très-convenable, a dreſſé auſſi-tôt le contrat, & le mariage s'eſt fait. La petite folle a vécu tranquillement pendant quinze jours avec ſon mari, au bout deſquels elle a ſenti qu'elle s'ennuyoit : mais, mon cher mari, lui a-t-elle dit, comptez-vous m'aimer fort long-temps ? Comment! a-t-il repliqué, je t'adore, & t'adorerai toute ma vie. -- Toute ta vie ? ma foi, tant pis pour toi, car mon amour eſt fini & tu m'ennuies. Tiens, j'ai dans la tête un projet très-raiſonnable : ſéparons-nous ſans bruit, tu es jeune, tu trouveras des maîtreſſes ; moi je ſuis aſſez jolie pour être recherchée, nous ſerons heureux chacun de notre côté, & nous nous verrons de temps en temps de bonne amitié. Le mari s'eſt fâché, mais il a perdu ſon procès. La petite perſonne a diſparu le lendemain matin, & eſt allée trouver un jeune homme qu'elle avoit ſans doute inſtruit de ſon deſſein. (Vous ſavez que dans ce pays-ci les loix ſe taiſent ſur ces ſortes de divorces, &

le mari a pris le parti du silence.) Plus constante qu'elle ne l'avoit encore été, elle a passé un mois entier avec son amant, qu'elle vient enfin de quitter, en lui laissant cette lettre qui est dans les mains de tout le monde, & dont je vous envoie une copie.

„ Il y a un mois que nous sommes „ ensemble, Monsieur, & en vérité „ c'est beaucoup. Il est si sot de faire „ l'amour long-temps à la même fem- „ me que j'ai voulu vous éviter ce „ ridicule-là : vous m'aviez donné de „ petits meubles selon l'ordonnance, „ & c'étoit très-bien fait : le faste est „ inutile : si votre tapissier est hon- „ nête, il les reprendra à peu de „ choses près pour ce qu'ils vous ont „ coûté. Adieu, car on m'attend. „

Le Comte nous dit qu'il connoissoit l'homme avec qui elle est actuellement : cette intrigue ne durera pas plus, peut-être moins encore que les autres. Adieu, mon cher Chevalier ; quand serai-je dans le cas de ne plus vous écrire ?

Ce 4 Juillet 176...

LETTRE L.

Sophie au Chevalier.

CETTE incertitude eſt affreuſe, & je ne puis plus la ſupporter..... Quinze jours entiers ſans m'écrire! vos lettres auroient-elles été retardées?.... m'auriez-vous oubliée? Non, je ne le crois pas.... Votre couſine n'a point de vos nouvelles... Que vous eſt-il arrivé? Au nom de l'amour le plus tendre, ne me cachez rien; écrivez-moi, je meurs de chagrin.

Ce 12 Juillet 176 . . .

LETTRE LI.

Le Chevalier à Sophie.

MON silence t'aura sans doute inquiétée, ma chere Sophie, & j'en suis au désespoir. Deux marches forcées que nous avons faites en quatre jours, nous ont dérangés au point qu'un de mes gens a oublié mes lettres dans sa poche; je l'ai su, je l'ai bien grondé, & je t'écris promptement ces deux lignes que je vais porter moi-même au courrier : je suis furieux contre mon laquais, & je m'en défais si la même chose lui arrive encore une fois. Nous sommes retranchés dans un petit village, d'où nous partons pour aller camper dans une très-belle plaine : n'aies pas la moindre crainte, Sophie, l'ennemi est loin & nous sommes en sûreté. Nous partons, & je finis bien vîte en t'embrassant mille & mille fois de tout mon cœur.

Ce 11 Juillet 176..

LETTRE LII.

Sophie au Chevalier.

JE reſpire enfin, Chevalier ; j'ai reçu de vos nouvelles, & deux mots de votre bouche m'ont fait ſentir combien il eſt aiſé de réparer, ou au moins d'adoucir les maux que nous cauſe l'amour : ce mot m'échappe malgré moi. Mais plus vous m'exhortez à être tranquille, & moins j'ai lieu de l'être. Vous ne me le recommanderiez pas vous-même, ſi vous ne ſaviez que j'ai tout à craindre pour vos jours. Ah! Chevalier, Chevalier quelle loi barbare vous oblige donc à verſer votre ſang pour une querelle étrangere ? dans quelle poſition ſommes nous tous les deux ? faut-il que la modicité de mes appointements me contraigne de loger dans la maiſon de ma mere ? En faveur de ma maladie & des fatigues que j'eſſuie depuis quelque

temps, on me promet de les augmenter. Si cela eſt, mon parti eſt pris, je me ſéparerai d'Emilie. Non-contente d'avoir oſé vivre publiquement avec Dorval, & de l'avoir quitté par intérêt, elle trompe M. B..... auquel elle s'eſt vendue, & qui la comble de biens: elle le trompe, Chevalier, je n'en ſuis que trop ſûre, & Dorval m'en parloit encore aujourd'hui. Il a été preſque toute la journée avec moi: malgré les raiſons eſſentielles qu'il a de ſe plaindre d'elle, il l'aime à la fureur. Ah! Sophie, me diſoit-il, mon bonheur étoit dans ſes mains, & vous l'auriez augmenté, en ne faiſant avec nous qu'une même maiſon & un même ménage. Non, Dorval, lui ai-je répondu: je vous ai peu vu, lorſque vous avez été avec ma ſœur, & ſi votre commerce avoit duré, j'aurois été la même. Je penſe heureuſement aſſez bien pour ne jamais être de moitié dans de pareils engagements: je ne ſuis ni prude ni ſcrupuleuſe, & je ſais qu'il eſt permis d'aimer; mais je ſais auſſi que des

nœuds illégitimes ſont la honte de notre ſexe, & que toutes les fois qu'une femme ne peut accommoder ſon plaiſir avec ſa conſcience, elle doit s'en priver & s'en tenir au ſimple ſentiment. On en agit différemment aujourd'hui; je ne blâme point les hommes, & les femmes ſeules me paroiſſent condamnables; on ne chercheroit point à les ſéduire, ſi on leur connoiſſoit des principes. Inſenſiblement notre converſation a tombé ſur le goût général que vous aviez tous pour les femmes de ſpectacles. J'ai dit à Dorval que j'imaginois que ce goût venoit de la façon dont on éleve les filles de famille, & je crois avoir deviné juſte.

En effet, Chevalier, à peine une fille de famille ſait-elle parler qu'elle eſt miſe dans un couvent, d'où elle ne ſort communément qu'à quinze ou ſeize ans. Pêtrie de toutes les petiteſſes, de toutes les momeries qu'elle a eues ſous les yeux, elle ſe retrouve auprès de ſa mere, qui, ſouvent furieuſe d'avoir une fille grande &

jolie, ne la mene que très-rarement dans le monde, lui interdit toute espece de liberté, & la gêne au point de lui défendre de parler, & même de lever les yeux. Si la mere est dévote, la fille est entretenue dans les mêmes principes, & l'esclavage n'en est que plus grand. Il arrive delà que les jeunes gens, à qui, loin de laisser une honnête liberté, on n'accorde pas même la permission de causer avec ces Demoiselles, fuient une maison triste & ennuyeuse, & vont chercher ailleurs une dissipation qui leur est nécessaire. Où la trouvent-ils? Chez les femmes de spectacles, parmi lesquelles, au libertinage près, il s'en trouve de fort aimables. Amies de la gaieté, ennemies de la contrainte & de la dépendance, toujours prêtes à goûter & à procurer des plaisirs, est-il étonnant qu'elles entraînent tous les hommes, qu'elles les fixent, qu'elles les attachent? On séduit toujours lorsque l'on sait plaire. Cet abus diminueroit, & cesseroit peut-être, si les filles de famille étoient élevées autre-

ment. Je ne prétends pas qu'on les abandonne à elles-mêmes ; mais il eſt une gaieté décente, que l'on peut leur permettre, & dont les hommes ſe contenteroient. Alors il ſe feroit plus de mariages, parce que les jeunes gens n'y attacheroient plus une idée d'eſclavage & d'ennui, & l'on verroit moins d'hymens mal aſſortis, parce que l'on auroit le temps de connoître, & même de devenir l'ami d'une femme, que l'on voit communément pour la premiere fois le jour de ſon union avec elle. Les femmes de ſpectacles en profitent, & juſtifient même leur conduite par des raiſons fauſſes, mais ſpécieuſes : la plus forte eſt la médiocrité de leurs appointements, qui, eu égard au luxe, les met dans l'impoſſibilité de ſe ſoutenir. Il eſt vrai que le peu qu'on leur donne ne ſuffit pas pour les faire vivre, (je parle ici des danſeuſes, car les actrices jouiſſent d'un revenu fort honnête, & rien ne peut les excuſer lorſqu'elles ſe dérangent ;) les Directeurs ſe plaignent tous les jours que leur ſpectacle

va mal, c'eſt leur faute : qu'ils prennent moins de ſujets, & qu'ils les paient mieux, alors il en ſeront contents. Comment des filles, réduites à la plus légere penſion, ſouvent dans le beſoin & toujours occupées de leurs intrigues, peuvent-elles ſe livrer à leurs talents ? C'eſt à celles qui penſent bien à ne point choiſir un état qui n'eſt pas aſſez avantageux pour les faire vivre. Malheureuſes celles qui, avant l'âge de raiſon, ſont placées au théâtre par leur famille. Joignez à tout cela, Chevalier, premiérement l'impunité dont une fille de ſpectacle jouit dans ſon libertinage, auquel il ſemble qu'on ne fait pas aſſez d'attention, puiſqu'il eſt la ſource de preſque tous les divorces, & de la ruine de quantité de familles. Secondement, la dépravation des meres qui, loin de retirer leurs filles du crime, ſont les premieres à les y engager, & à les y plonger de plus en plus.

Mais je m'apperçois que mes réflexions me font oublier l'heure de

la poſte : vous me trouverez bien ſérieuſe & bien philoſophe aujourd'hui; c'eſt par haſard, & cela ne m'arrivera pas ſouvent. En grace, recommandez à vos gens de ne plus garder vos lettres : ne les grondez pas cependant; ils ſont aſſez malheureux d'être obligés de ſervir, ſans avoir encore à ſouffrir des rigueurs de leurs maîtres. Ne me cachez rien des manœuvres & des approches de l'ennemi : moins vous affecterez d'inquiétude ſur les événements, & plus j'en aurai. Tout étoit calme, dites-vous, lorſque vous m'avez écrit, & peut-être à préſent, peut-être demain, vous ſerez dans le plus grand péril. Adieu, mon cher Chevalier, adieu. N'étois-je donc née que pour ſouffrir !

Ce 6 Août 176..

LETTRE LIII.

Le Chevalier à Sophie.

ENCORE une fois, ma chere Sophie, ne ſois point inquiete : il n'y a pas la plus petite apparence que l'on donne une bataille, & ſi cela continue, nous paſſerons la campagne ſans tirer un coup de fuſil .... On m'apporte une lettre de toi, je la décachete avec impatience .... O ciel ! dans quelles alarmes t'a jettée la négligence de mon valet ! Mais tu pourrois penſer que je t'ai oubliée ? Ah ! Sophie, cet injuſte ſoupçon eſt-il fait pour moi ? Ce mot t'eſt échappé involontairement, & ton cœur le déſavoue.

Ma couſine m'écrit aſſez réguliérement. J'ai entrevu dans ſa derniere lettre qu'elle avoit déjà quelques ſujets de plainte contre ſon mari : je t'ai dit quelque part que je le croyois inconſtant

conſtant, je crains bien pour ſa femme que mes doutes ne ſoient fondés.

Il eſt arrivé hier au camp une aventure aſſez ſinguliere, qui a intéreſſé les uns & amuſé les autres. Il y a quinze jours à peu près qu'il nous vint une trentaine de ſoldats déſerteurs du parti ennemi, que l'on enrôla dans différentes compagnies. Un de ces ſoldats avoit dans ſon pays une femme dont il s'ennuyoit ſans doute; il l'a laiſſée, & a fait paſſer avec lui ſa maîtreſſe, qui, afin de n'être pas connue, a pris l'uniforme & la cocarde. Ils vivoient tous deux fort tranquilles, à la faveur de ce déguiſement. La femme ſoldat faiſoit bien ſon devoir, montoit ſes gardes, & n'avoit dans le régiment d'autre ſingularité que ſa figure, que tout le monde trouvoit très-jolie, & avec raiſon. Lorſque l'on s'aime bien on a de la peine à ſe contentir, & malheureuſement nos deux amants, la nuit derniere, ont réveillé par leurs careſſes un de leurs camarades qui couchoit dans la même tente. Par la fem-

bleu, s'eſt-il écrié en ſe frottant les yeux, coquin que tu es, tu ne rougis pas, & tu oſes devant moi careſſer un homme! morbleu! cherche des femmes ſi tu veux t'amuſer; mais des hommes! je ne le ſouffrirai pas. Il s'eſt levé à l'inſtant, & ſe ſaiſiſſant de ſon ſabre..... ſortez tous les deux, a-t-il continué, je ne prétends pas coucher avec des meſſieurs de la manchette. Le ſoldat ſurpris & déconcerté, a tout employé pour lui faire entendre raiſon; il n'a point réuſſi, & l'héroïne de cette ſcene, en le ſuppliant de ne point les découvrir, a été obligée de lui avouer qu'elle étoit femme. Comment, vous êtes femme, a-t-il répondu auſſi-tôt! parbleu! j'en ſuis ravi: entre camarades point de façons, & nous en dirons deux mots tous les deux. Allons, la petite mere, ſans cérémonie, j'en vaux bien un autre; & toi, frere, va prendre l'air, & te repoſer. Ce propos a déplu aux parties intéreſſées: la femme ne s'eſt point effrayée, a ſauté ſur ſon ſabre, & ſans rien écouter,

s'eſt battue comme un petit diable vis-à-vis le rival de ſon amant, qu'elle a bleſſé au bras. Cette querelle a fait du bruit ; on les a pris tous les trois. Si l'ordonnance eſt ſuivie à la lettre, cette femme ſera punie, parce qu'elle n'eſt que la maîtreſſe de ce ſoldat, & qu'il ne lui étoit pas permis de le ſuivre au camp. Cependant toute l'armée s'intéreſſe en ſa faveur, & l'on eſpere qu'elle obtiendra ſa grace, en faveur de la ſingularité du fait.

L'Officier dont je t'ai conté l'aventure avec une Demoiſelle de Lyon, eſt revenu hier au camp, parfaitement guéri de ſa bleſſure. Son oncle, ſous le prétexte de quelqu'étourderie faite en chemin, l'a mis aux arrêts pour deux mois. Je t'écris tout ce que je crois être capable de te diſſiper ; mais j'ai bien de la peine à y parvenir. Tu ne me dis point ſi tu as retourné chez cette femme dont Dorval t'a donné la connoiſſance. C'eſt du moins un moyen de te diſtraire, & je te demande en grace d'en profiter. Adieu,

ma chere, mon adorable Sophie ; que ne ſuis-je à portée de prendre tous les baiſers que je t'envoie !

Ce 10 *Août* 176. . .

LETTRE LIV.

Sophie au Chevalier.

JE vous ai dit vrai, dans ma derniere lettre, Chevalier ; ma ſœur a fait des infidélités à M. B. . . Malheureſement pour elle, il s'en eſt apperçu, & il s'eſt paſſé hier ſous mes yeux une ſcene, dont j'aurois peut-être ri, ſi Emilie n'avoit pas été ma ſœur.

Venez, Mademoiſelle, lui a dit M. B. . . . en arrivant ; venez dans la chambre de Sophie, c'eſt devant elle que je veux vous parler. Emilie eſt entrée chez moi, le rouge lui a monté au viſage, & j'ai deviné qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire. Il eſt inutile de rougir, a continué M. B....

Je ſais, à n'en pas douter, que vous m'avez trompé ; mais ſi vous voulez me faire un aveu ſincere, je ſuis homme à vous pardonner. Moi vous tromper, Monſieur, a repris Emilie, j'en ſuis incapable ; on vous en a impoſé & je ſuis en état de le ſoutenir.-Point d'emportement, Mademoiſelle, je ne vous reprocherois rien, ſi je n'avois point à me plaindre ; mais vous ſavez à quel prix je mets notre raccommodement ; le voulez-vous ? Ma ſœur a fait beaucoup de difficultés & enfin s'eſt rendue : eh bien, Monſieur, lui a-t-elle dit, je conviens que depuis quelques jours j'ai un foible pour le Marquis de ...., & que je n'ai pu réſiſter à ſes ſollicitations.-Le Marquis de ....? ah ! je ſuis bien aiſe de le ſavoir ; ce n'eſt pas celui-là que l'on m'a nommé. - Ah ! pour le coup, il n'y en a point d'autre, Monſieur. - Il y en a d'autres, Mademoiſelle ; continuez. - Eh bien, je conviens que le Baron de... m'a ramenée dans ſa voiture, & qu'à la faveur de la nuit... --Le Baron de...? à merveille ; mais

ce n'eſt pas encore celui-là.... C'eſt celui-là, Monſieur, & je n'en nommerai pas d'autre. -- Sondez votre conſcience, Mademoiſelle, & vous conviendrez. -- Eh bien, oui je conviens que la ſemaine paſſée je prétextai une répétition pour aller paſſer une heure avec le Vicomte de... -- Avec le Vicomte de...? de mieux en mieux, mais ce n'eſt pas celui-là. -- Voila qui eſt fini, Monſieur, j'ai dit tout ce que j'avois à dire, par complaiſance ſeulement, & parce que je ſerois fâchée de vous perdre; mais je ne vous ai fait que ces quatre infidélités. -- Et trois autres avec, Mademoiſelle, en faveur de M. C..., M. P... & M. R....; niez-les ſi vous l'oſez. Mais, mais..., a répondu ma ſœur en balbutiant. -- Tous ces mais ſont inutiles: j'ai des preuves authentiques de ce que je vous avance: je ſais que votre mere a fait les marchés, qu'elle a touché l'argent & que vous vous êtes livrée. N'imaginez pas que j'aie eu un ſeul moment l'intention de me raccommoder avec vous, je ne

voulois que vous humilier & voir ſi vous auriez le front de vous excuſer : j'en agiſſois avec vous en honnête homme ; vous m'avez trompé, vous ne me reverrez jamais. Adieu, Mademoiſelle Sophie, je ſuis ſincérement fâché de vous voir une mere & une ſœur auſſi indignes de vous ; accordez-moi votre amitié, je la mérite par l'eſtime particuliere que j'ai pour vous.

Il eſt ſorti bruſquement, Chevalier, & je ſuis demeurée ſi interdite, ſi confuſe pour ma ſœur, qu'à peine je m'appercevois que nous étions toutes les deux ſeules. C'eſt donc ainſi, Emilie, lui ai-je dit enfin, c'eſt donc ainſi que vous vous comportez ! S'il vous reſte un peu de cœur, la cataſtrophe que vous venez d'eſſuyer doit ſuffire pour vous ramener : Emilie, ma chere Emilie, faites un retour ſur vous-même, ſongez que vous vous déshonorez.... Vous dites vrai, ma ſœur, m'a-t-elle répondu ; je conviens de mes torts, cela ne m'arrivera plus : je ſuis folle, j'ai la plus mauvaiſe tête que l'on puiſſe avoir ; mais

je vous promets que vous ſerez contente. A ce mot, elle a fait une pirouette ſur le talon, en chantant : *Tout me dit que Lindor eſt charmant ;* & m'a quittée.

Je ne continuerois que pour vous entretenir de tous mes chagrins. Adieu, mon cher Chevalier, adieu.

Ce 12 Août 176...

LETTRE LV.

Le Chevalier à Sophie.

NON, ma chere Sophie, tu n'es pas faite pour loger avec ta ſœur ; elle te donne tous les jours de nouveaux chagrins, & abſolument je ne le ſouffrirai pas. Il ne faut donc point attendre l'augmentation de tes appointements, dont l'événement eſt fort incertain, pour ſortir d'un maiſon indigne de toi En conſéquence, j'eſpere, ma Sophie, que tu accepteras mes ſervices dans cette occaſion : je puis

puis le faire, & la chose est de si peu de valeur que je me flatte que tu ne feras nulle difficulté. Songe qu'un refus de ta part me mortifieroit beaucoup ; mais tu seras raisonnable, & j'aurai une fois dans ma vie le plaisir d'obliger ce que j'aime. J'attends ta réponse sur cet article, dans ta premiere lettre.

Notre femme déguisée en soldat vient d'obtenir sa grace : elle le mérite, car elle est brave & jolie. On a seulement observé de ne la pas laisser repasser dans le pays ennemi, de crainte d'accident.

Les mécontentements de ma cousine, au sujet de son mari, augmentent de jour en jour ; elle vient de me l'écrire encore : il fait des dépenses beaucoup au-dessus de sa fortune : sa femme, qu'il adoroit les premiers jours de son mariage, lui devient indifférente ; il ne la voit que lorsqu'il a beaucoup de monde chez lui, le reste du temps est employé à courir de belles en belles. Ma cousine a la prudence de ne point épier ses démar-

ches, & je la loue : elle ſe contente de s'affliger, car elle l'aime toujours à la fureur. Adieu, ma chere Sophie; mon cœur eſt trop à toi pour être jamais inconſtant.

Ce 16 Août 176. . .

LETTRE LVI.

Sophie au Chevalier.

J'AI retardé malgré moi, mon cher Chevalier, le départ de ma lettre; vous ſavez que pour ne point avoir de longs mémoires chez la marchande de modes, je fais moi-même mes ajuſtements, & un grand ballet que nous donnons inceſſamment, m'a miſe dans la néceſſité de travailler toute la ſemaine : joignez à ce travail deux répétitions par jour, & vous me pardonnerez mon ſilence.

Dans un autre moment, Chevalier, j'accepterois les offres que vous

me faites ; mais il faut se prêter aux circonstances ; votre campagne ne vous coûtera déjà que trop, & je mourrois plutôt que de vous occasionner la plus légere dépense : je sais que vous ne pourriez le faire actuellement sans vous déranger, & je ne le veux pas. Ne vous imaginez point que ce soit par orgueil ou par indifférence pour vous. Non, Chevalier, je connois votre façon de penser, & je ne rougirois point de vos services : je sais d'ailleurs qu'ils ne tireroient à aucune conséquence : vous êtes trop honnête pour exiger d'autre salaire qu'un cœur que vous possédez pour jamais. Renfermée dans ma petite chambre, jusqu'au moment où je serai en état de me donner les petits meubles qui me sont nécessaires, je n'ouvrirai les yeux sur la conduite de ma sœur que pour vous en rendre compte, & je n'aurai aucun commerce avec elle.

L'amant favorisé actuellement, est un petit agréable de dix-sept ans, qui, maître de ses volontés, a déjà mangé

une grande partie d'un bien que ſon pere avoit acquis dans la finance : des talons rouges & deux coureurs devant ſa voiture en impoſent à ceux qui ne le connoiſſent pas ; & à la faveur de cette magnificence, il fera des dettes & des dupes. Je m'étonne toujours qu'un homme de rien prenne impunément des airs auſſi hauts : les talons rouges & les coureurs ne devroient être permis qu'aux gens de diſtinction. Quoi qu'il en ſoit, ce petit Monſieur ſe ruine & ruinera ma ſœur : je ſais qu'elle a déjà mangé preſque tout l'argent comptant qu'elle avoit eu de M. B.... qu'elle n'a rien payé des meubles qu'elle a fait mettre dans les trois chambres qui ſont ſur la rue, & que ma mere a louées pour elle, il y a ſix ſemaines. Cependant M. B ... l'avoit chargée de s'acquitter vis-à-vis du tapiſſier, & lui avoit remis des fonds.

Elle a tous les ſoirs neuf ou dix jeunes gens à ſouper ; elle aime la table, & n'épargne rien pour avoir les meilleurs mets : elle veut avoir de

tout dans la nouveauté, & le paye fort cher : ma mere, auſſi peu ſage, ou pour mieux dire plus folle que ſa fille, eſt enchantée de ce fracas : elle met du rouge & des mouches, va la nuit au bois de Boulogne, le jour aux Boulevards, & ne manque aucunes parties. Jugez du ridicule qu'elle ſe donne, & des épigrammes que ces jeunes gens font ſur ſon compte. N'en parlez point à vos camarades, mon cher Chevalier ; ſi nous ſommes aſſez malheureux pour ne pouvoir en dire du bien, du moins n'en diſons point de mal. Manon, toujours fidelle aux ordres de ſes maîtreſſes, a voulu m'engager à voir ma ſœur, du moins aux heures des repas ; je lui ai impoſé ſilence, & elle me laiſſe tranquille.

J'oublios de vous rendre compte d'une viſite que j'ai faite à cette femme chez laquelle j'ai ſoupé une fois. J'avois ſoupçonné qu'elle ne me convenoit pas, & j'avois raiſon. C'eſt le caractere le plus fier & le plus emporté que je connoiſſe : le jour de ma viſite le Comte eut le malheur de dire

quelque chose qui lui déplut, je crus qu'elle le jetteroit par les fenêtres : il demanda fort humblement pardon, ne put l'obtenir, & s'absenta pour quelques heures. A peine étoit-il sorti, que cette femme m'en dit le diable, & me fit entendre qu'elle voudroit pour tout au monde en être débarrassée. Sur ces entrefaites arriva l'ami de la maison, ou plutôt celui de Madame ; elle l'embrassa tendrement, le regarda avec complaisance, & reprit son air de sérénité : c'étoit m'en dire assez ; cependant, Chevalier, le Comte est cent fois plus aimable que cet ami, qui, selon moi, n'a d'autre mérite qu'une basse complaisance, une exactitude servile, une obéissance humiliante aux moindres ordres de cette femme, qui de son côté, dure & impérieuse, imagine que l'univers entier doit ramper à ses pieds. On voulut me retenir à souper, je remerciai, & revins bien vîte chez moi. Dorval à qui j'ai raconté toute la scene, a découvert depuis peu que cette prétendue femme de qualité

n'étoit que la maîtreſſe du Comte ; qu'il l'avoit trouvée il y a quelques années dans une petite chambre au quatrieme ; qu'il l'en avoit retirée, & avoit fait pour elle des dépenſes extraordinaires : elle a pris, m'ajouta-t-il, un tel aſcendant ſur le Comte, qu'il ne fait rien que par ſon avis, ou plutôt par ſon ordre ; il la croit la créature la plus parfaite & la plus accomplie qui ait jamais exiſté, & oublie qu'il a de l'eſprit pour entretenir ſans ceſſe ſes amis des perfections de ſa maîtreſſe. Il jureroit qu'elle ne lui a jamais fait la moindre infidélité, & ſon aveuglement va au point qu'il eſt le meilleur ami de ſon amant : cet amant paſſe ſes jours auprès d'elle, & l'éclaire ſur les occaſions où il ſeroit à propos de faire faire quelque nouvelle dépenſe au Comte, qu'il trahit en lui ſerrant la main.

Vous ne ſauriez croire combien je ſuis ſenſible à ce que vous me mandez de votre couſine : témoignez-le lui, ſi vous en trouvez l'occaſion. Quel changement, & qu'il eſt prompt ! où

le Marquis trouvera-t-il une femme aussi aimable que la sienne ! Vous êtes trop raisonnable, Chevalier, pour vous fâcher de mon refus. Adieu.

Ce 24 Août 176...

LETTRE LVII.

Le Chevalier à Sophie.

TU es obstinée à ne m'accorder rien de ce qui pourroit me faire plaisir, ma chere Sophie, & je ne te presserai pas davantage : le peu que je t'offrois ne me dérangeoit pas ; mais quand même cela seroit arrivé, crois-tu qu'il ne m'eût pas été bien doux de me priver pour toi d'une partie de mon aisance ? Si ton amour veut faire cette réflexion, j'espere que tu te rendras.

Nous sommes occupés, depuis deux jours, à examiner & à faire exécuter des espions. On en a pris un

ſur-tout que l'on n'a pénétré qu'avec peine : il a fait le muet & a joué ſon rôle avec une conſtance ſinguliere : enfin nous déſeſpérions de le faire parler, lorſque notre Colonel s'eſt aviſé d'un ſtratagême qui a réuſſi ; je vois bien, mon ami, lui a-t-il dit, que je me ſuis trompé ; vous n'êtes point un eſpion, je vous rends la liberté ; mais promettez-moi de ne jamais revenir dans le camp. Oh ! parbleu non, mon Colonel, a repris le muet, le métier eſt trop dangereux. Tu devines, Sophie, l'effet que cette réponſe a produit. Le muet a été queſtionné de nouveau, il a tout avoué, & ſelon l'ordonnance, il a été pendu.

J'abrege ma lettre, pour ne pas manquer l'heure de la poſte. Adieu, ma chere Sophie, reçois mille baiſers de l'amant le plus tendre.

Ce 2 Septembre 176 . . .

LETTRE LVIII.

Sophie au Chevalier.

JE ſuis dans un état affreux, Chevalier...., je ne vous écris qu'en tremblant.... Mon papier eſt baigné de mes larmes..... Chevalier, mon cher Chevalier, lirez-vous ma lettre?.... Si vous vivez encore, ſi la mort n'a point fermé vos yeux, répondez-moi promptement... Vous ſaviez qu'il devoit y avoir un combat, vous ne m'en avez point parlé : le bruit en eſt venu juſqu'à moi; tout Paris en attend l'événement... vous ſeul m'intéreſſez, vous ſeul... Ah! ſi vous n'étiez plus!... Le rêve terrible que j'ai fait cette nuit, a déchiré mon ame; ſon image cruelle me ſuit partout : il me déſeſpere, il m'accable... Je vous ai vu étendu ſur le champ de bataille, percé de trois coups mortels, baigné dans votre ſang... Vous avez

tourné sur moi vos régards languissants. . . . . Je vous pressois dans mes bras . . . , vous m'avez dit adieu . . . un cri m'a réveillée. . . . Depuis ce moment je ne suis plus à moi. Il me semble que tous les gens que je vois, vont m'annoncer que je vous ai perdu : je n'ai pas la force de vous en dire davantage. Je meurs si je ne reçois de vos nouvelles. Adieu, mille fois adieu.

Ce 5 septembre 176. . .

LETTRE LIX.

Le Chevalier à Sophie.

OUI, ma chere Sophie, je suis échappé au carnage : je vis pour toi, pour t'aimer, pour t'adorer éternellement : je t'ai caché que nous étions à la veille d'avoir une affaire ; pourquoi t'aurois-je inquiétée ? L'action a été vive ; je me suis trouvé plusieurs fois en danger, & j'ai vu tomber autour de moi quantité de mes camara-

des. Nos ennemis ont fait des prodiges de valeur ; mais enfin la victoire s'eſt décidée en notre faveur. L'envie de me conſerver pour toi n'a ſervi qu'à augmenter mon courage, & la mort qui voloit de rang en rang, ne m'a point effrayé. Cependant je t'avoue qu'il y a eu un moment terrible pour moi : c'eſt celui où l'Aumônier du Régiment nous a donné ſa bénédiction ; je t'avois devant les yeux, mon cœur a palpité, & mon amour prêt à ſe révolter, m'a fait ſentir à quel point je t'étois attaché, & combien il me ſeroit affreux de mourir ſans te revoir. Sois donc tranquille, ma chere Sophie : il ne manqueroit rien à mon bonheur ſi j'avois la ſatisfaction d'être auprès de toi. Peut-être ce moment n'eſt-il pas éloigné, peut-être la victoire que nous venons de remporter avancera-t-elle notre retour. Bon ſoir, ma chere Sophie, j'eſpere que le rêve que tu as fait ne troublera plus ton imagination : que ta lettre eſt tendre ! qu'elle m'a intéreſſé ! J'en ai verſé des larmes de plaiſir.

Ce 12 ſeptembre 176 . . .

LETTRE LX.

Sophie au Chevalier.

JE ne puis vous exprimer, Chevalier, la joie que m'a donnée la réception de votre lettre. Je n'avois jamais reſſenti de plaiſir auſſi vif; je ne liſois pas, je dévorois votre épître : chaque mot produiſoit une nouvelle impreſſion dans mon ame. Je l'ai recommencée vingt fois. Il vit donc, me diſois-je, il vit & je le reverrai. Il me ſembloit que le Ciel, touché de mes cris, attendri par mes larmes, vous faiſoit ſortir du tombeau : puiſſent vos preſſentiments être vrais ! puiſſiez-vous bientôt revenir auprès de Sophie, qui ne reſpire que pour vous deſirer ! Après une auſſi longue abſence, après des alarmes auſſi vives, quel moment que celui du retour, pour deux amants que le ciel deſtine l'un à l'autre ! Faut-il que cet eſpoir

ne nous soit plus permis ! faut-il ! . . . J'en dis trop. . . .

Le ravissement dans lequel je suis, me faisoit oublier que j'avois beaucoup de choses à vous dire : vous devinez bien que c'est au sujet de ma sœur. L'agréable avec lequel elle continue de vivre, a mis ses affaires & les siennes dans un très-mauvais état, & je ne vous fais part qu'en rougissant de la façon dont elle s'y est prise pour se procurer de l'argent. Je vous ai dit que Dorval lui avoit fait un billet de deux mille écus : à peine le terme étoit-il expiré qu'elle lui a écrit qu'elle espéroit être payée : il lui a répondu que cette somme lui seroit remise dans quinze jours au plus tard ; mais ma mere n'a point voulu accorder ce délai, & Dorval a été obligé d'envoyer l'argent, qu'il a accompagné d'une lettre pour moi ; la voici : „ Emilie veut donc mettre le comble „ à ses mauvais procédés, vertueuse „ & respectable Sophie? Les sages avis „ que vous lui avez donnés, vos „ exemples qu'elle a toujours sous les

„ yeux, n'ont pu la toucher, & rien
„ n'eſt capable de la ramener au bien,
„ dont elle s'éloigne encore tous les
„ jours. Eſt-il poſſible qu'elle ait pu
„ s'entêter de l'homme avec lequel
„ elle vit actuellement ? La moitié de
„ ſa fortune eſt déjà conſommée ; &
„ accablé depuis deux ans de dettes
„ & de lettres de change, il a déjà
„ ruiné deux femmes, dont il pro-
„ mettoit de faire la fortune : votre
„ ſœur va en augmenter le nombre.
„ Je n'avois point oublié que je lui
„ avois fait un billet : livrée aux con-
„ ſeils de ſa mere & de ſon amant,
„ elle pouſſe la malhonnêteté vis-à-
„ vis de moi au point de me refuſer
„ quinze jours de délai : je ne lui de-
„ manderai point de grace ; les fonds
„ que j'attendois me ſont rentrés, &
„ je les lui envoie. Si cet argent pou-
„ voit tourner à ſon avantage, loin
„ de le regretter, j'en donnerois vo-
„ lontiers autant ; mais vous devinez
„ ſans doute ce qu'il deviendra, &
„ vos ſoupçons ne ſeront que trop
„ juſtifiés. Par quelle fatalité faut-il

„ que l'on aime ce que l'on ne peut „ eſtimer ! Emilie m'eſt chere encore, „ & je n'entends qu'avec peine les „ propos que l'on tient tous les jours „ ſur ſa conduite. Je cherche à la juſ- „ tifier autant qu'il m'eſt poſſible ; „ mais que répondre à des faits ? Je „ lui envoie ſon argent, ſans lui „ écrire : elle auroit ſacrifié ma let- „ tre à ſon amant, & la raiſon, peut- „ être la morale dont elle auroit été „ remplie, n'auroit ſervi qu'à l'amu- „ ſer. Adieu, ma petite ſœur ; j'irai „ paſſer un moment avec vous, auſſi- „ tôt que mes affaires ſeront finies. „

Ma ſœur a ſu que j'avois reçu cette lettre, & pouſſée par ſa curio- ſité, ou peut-être par ma mere, elle eſt entrée dans ma chambre, & m'en a demandé la lecture. Je la lui ai faite, & elle l'a entendue ſans rougir. C'eſt pourtant un bon garçon que ce Dor- val, m'a-t-elle dit : ſon billet eſt venu fort à propos, car nous n'avions pas le ſou. Nous faiſons ce ſoir un ſouper charmant ; vous devriez en être. Nous ſouperons enſemble quand

vous

vous penſerez différemment, lui ai-je répondu. Oh! encore de la morale, a-t-elle repris; dans vingt ans d'ici nous en parlerons. Adieu, car le petit m'attend.

Bon ſoir, mon cher Chevalier, vous vivez, vous m'aimez : vous êtes ma ſeule conſolation.

Ce 13 ſeptembre 176...

LETTRE LXI.

Le Chevalier à Sophie.

QUE les ſuites de la guerre, ma chère Sophie, ſont terribles & malheureuſes! Que de victimes immolées, & que la vue d'un champ de bataille, après l'action, eſt affreuſe & attendriſſante! Chargé de retrouver les corps de pluſieurs de nos camarades qui y ſont demeurés, j'y ai ſoutenu le ſpectacle le plus horrible. Attiré par des cris foibles & plaintifs, j'y ai trouvé, ſous un monceau de

cadavres ſanglants, mon ami prêt à expirer, percé de deux coups mortels : il m'a reconnu, & m'a tendu ſa main tremblante. Tu prends de moi des ſoins inutiles, m'a-t-il dit ; ne me fais point emporter, je ne ſuis pas en état de ſoutenir le voyage. Je ſouffre les douleurs les plus aigues : ſi tu es mon ami, délivre-moi d'un reſte de vie qui ne ſert qu'à faire mon ſupplice. Peut-être quelque jour verras-tu ma mere, charge-toi de mes derniers adieux pour elle. Trop accablé pour lui répondre, je l'ai ſoulevé entre mes bras : il s'eſt évanoui, & ſes yeux ſe ſont fermés pour jamais. Ah ! Sophie, que ce moment m'a fait d'impreſſion ! à peine ai-je eu la force de retourner au camp. L'image de mon ami me ſuit par-tout, & m'arrache à chaque inſtant des larmes que ton ſouvenir ſeul peut eſſuyer. C'eſt le fils unique de la Comteſſe de... quel coup pour elle, lorſqu'elle apprendra ce funeſte événement !

Ma couſine éprouve tous les jours

de nouveaux chagrins de la part de ſon mari. Elle a des preuves claires de ſon inconſtance, & pouſſe la délicateſſe au point de ne lui en pas faire de reproches : elle ſe flatte que ſa douceur & ſa bonne conduite le feront revenir à elle. Je le deſire bien ſincérement ; ma couſine eſt digne de tout l'attachement d'un mari, & il eſt bien rare de voir une femme de dix-huit ans ſe comporter avec autant de ſageſſe. Mon devoir m'appelle. Adieu, ma chere Sophie, je t'aime, & t'embraſſe de tout mon cœur.

Ce 18 ſeptembre 17...

LETTRE LXII.

Sophie au Chevalier.

LE libertinage, Chevalier, procure quelquefois des richeſſes ; mais la Providence, toujours juſte, les ravit au moment que l'on y penſe le moins. Parmi les femmes entretenues,

j'en vois peu qui aient su se conserver une fortune : ma sœur venoit de recevoir deux mille écus de Dorval, & ces deux mille écus sont déjà évanouis. Je ne la plains point, & je n'ai été sensible qu'à la scene avilissante à laquelle ils ont donné occasion, & dont tout le voisinage a été témoin. L'amant d'Emilie venoit lestement chez elle, précédé de ses deux coureurs, lorsque cinq ou six hommes ont arrêté sa voiture, lui ont présenté un ordre de payer mille écus, ou de les suivre en prison. Furieux & piqué de cet affront, il a mis l'épée à la main, a sauté de son carrosse, & s'est mis en défense; mais abandonné de ses gens, & accablé par le nombre, il a mis son salut dans ses jambes, & s'est sauvé jusques chez nous. Son escouade l'a suivi, & a pénétré dans la maison : au moment même il s'est rassemblé deux ou trois cents personnes à la porte, & vous devinez les propos qui s'y sont tenus. Comment, disoit-on, c'est ce petit faquin, ce financier enrichi que l'on

arrête pour dettes ! Ah ! l'on a raiſon. Il feroit bien mieux de rendre ce que ſon pere a volé, que d'entretenir des filles. Cependant, après avoir baſſement & en vain ſupplié les gens qui l'arrêtoient, de lui accorder du temps, notre agréable a été contraint de payer; & ma ſœur, attendrie & tremblante, a compté les mille écus. Heureuſement pour lui, ma mere étoit abſente. Cette cataſtrophe ne l'a point humilié; au contraire, après avoir réparé le déſordre de ſa coëffure, il a bravé tous les yeux, & eſt monté dans ſon vis-à-vis, avec ma ſœur, qu'il a menée aux Boulevards. Le lendemain ma mere a exigé de lui un billet en forme de lettre de change: je le veux bien, lui a-t-il repondu, c'étoit mon intention, mais il faut que je finiſſe mes affaires avec mon tuteur, qui m'eſt redevable de trente mille francs, dont je deſtine la moitié à Emilie, & j'ai beſoin pour cela de cent louis, prêtez-les moi, vous aurez dans huit jours votre ſomme entiere, & les quinze mille francs dont je vous ai

parlé. Ma mere a fait quelques difficultés, il les a applanies, & on lui a remis les cent louis. Ma sœur est allée à la Comédie, & est revenue dans l'impatience de revoir son amant qui lui avoit promis de souper avec elle. Elle l'attendoit inutilement, & l'heure du souper étoit passée lorsqu'une de ses amies est venue lui dire qu'elle avoit vu son amant entrer secrétement chez la niece de cette même tante que vous connoissez, l'amie & la confidente de ma mere. Emilie n'a pu se contenir à cette nouvelle, & malgré les représentations qu'on lui a faites, elle a monté dans un fiacre & s'est rendue chez la petite, où, les larmes aux yeux, & le dépit dans le cœur, elle a trouvé son perfide avec sa nouvelle conquête. Je ne puis vous instruire de ce qui s'y est passé; mais Emilie est revenue dans un état terrible : elle s'est évanouie en arrivant, je lui ai donné tous les secours qui dépendoient de moi, & j'ai cru qu'elle touchoit à son dernier moment. Elle n'a ouvert les yeux que

pour répandre un torrent de larmes, tandis que ma mere crioit après ſes deux mille écus ; mais il eſt probable qu'elles ne les auront jamais. L'amant d'Emilie a eu une fantaiſie pour la petite niece, a propoſé pour une nuit cinquante louis qu'il n'avoit pas, & a trouvé plaiſant de les faire payer à ma ſœur. Ma mere l'a ſu à midi, & s'en alloit chez la tante, lorſqu'elle l'a vue paroître. J'ai prêté l'oreille à la converſation, & je ne crois pas que dans l'eſpace d'une demi-heure on puiſſe entendre plus d'invectives & plus de ſottiſes. En vérité, diſoit la tante, Mademoiſelle Emilie ſait bien peu vivre, de venir ainſi faire un eſclandre, & ſcandaliſer tout un quartier. Votre niece eſt bien plus inſolente, a repris ma mere, de ſe faire payer aux dépens de ma fille : où ſont les mœurs, l'honneur, l'amitié ? Il n'y a amitié qui tienne, a repliqué la tante ; chacun pour ſoi. Vous dites que les cinquante louis appartiennent à votre fille, je n'en ſais rien, & je n'en dois rien ſavoir ; elle les ratta-

pera ſur un autre, je le ſouhaite; mais ma niece les a légitimement gagnés, & elle n'en rendra pas un ſou. Les gros mots ont ſuivi le dialogue, & les deux amies ſe ſont ſéparées furieuſes l'une contre l'autre, & prêtes à s'arracher les yeux. Emilie, malgré ſon chagrin & ſa colere, a écrit pluſieurs fois à ſon amant: à la cinquieme lettre enfin, il a répondu que la ſcene qu'elle avoit faite, étoit fort indécente; que des affaires très-preſſantes le privoient du plaiſir de la voir; que du reſte, il étoit galant homme, & qu'elle ne s'inquiétât pas de ſon argent. Emilie déſolée a paſſé plus d'une heure & demie ſeule avec moi; je lui ai repréſenté toute l'horreur de ſon état, elle m'a paru ſe repentir de ſa conduite, & m'a fait pitié. En vérité, Chevalier, je crois que, ſans ma mere, elle auroit été vertueuſe. Sans ma mere! que cette réflexion eſt accablante pour moi! Ma ſœur a ſur-tout appuyé ſur le regret qu'elle avoit d'en avoir mal agi avec Dorval, & m'a confié qu'elle

avoit

avoit envie de lui écrire : je n'ai point de conseils à vous donner sur cela, lui ai-je répondu : d'ailleurs vous avez mis Dorval dans le cas de ne plus vous estimer ; quelle confiance voulez-vous qu'il prenne dans les protestations que vous lui feriez ! Il m'aime toujours, m'a-t-elle répété plusieurs fois, & je risquerai une lettre.

Au prochain ordinaire, Chevalier, je vous rendrai compte de ce qui se sera passé... Je r'ouvre ma lettre pour vous accuser la réception de la vôtre ; je partage bien sincérement le chagrin que vous cause la mort de votre ami. Cet exemple affreux me fait frémir. Bon soir, mon cher Chevalier.

Ce 16 septembre 176.

LETTRE LXIII.

Le Chevalier à Sophie.

IL n'y a pas de ſemaine, ma chere Sophie, où je ne maudiſſe vingt fois la poſte, des retards continuels qu'elle nous fait eſſuyer. Il y en a eu un de deux jours pour ta derniere lettre, & jamais peut-être je n'ai été auſſi inquiet : lorſque notre ame eſt affectée par quelque chagrin, la plus petite aventure nous alarme ; nous voyons tout en noir, & rien n'eſt capable de nous diſſiper.

Dorval a eu raiſon lorſqu'il t'a dit que ſes deux mille écus ſeroient bientôt mangés. Je connois, de réputation, le fat dont ta ſœur a fait ſon amant ; aſſez bas, aſſez vil pour vivre aux dépens d'une femme, tu le verras ruiner Emilie, la quitter & la mépriſer. Il eſt du nombre de ces hommes dont l'eſpece n'a jamais connu l'hon-

nêteté ; de ces hommes nés pour rentrer dans la baſſeſſe dont un peu de fortune les a fait ſortir.

J'ai reçu une lettre de mon pere, qui eſt déſolé de ne pouvoir engager mon frere à ſe marier : fait pour jouir de ſoixante mille livres de rente, il ſe préſente pour lui des partis conſidérables, & il les refuſe tous. Il n'en donne d'autre raiſon que la délicateſſe de ſa ſanté ; mais je crois que la ſincérité de ſon caractere en eſt la principale cauſe. Entraîné par la chymie, il ſacrifie tout à ce goût ruineux. Il m'a vanté ſouvent les connoiſſances qu'il a dans ce genre, & je conviens qu'il en a beaucoup ; mais je ſerois trompé s'il trouvoit jamais la pierre philoſophale. Il eſt fort heureux pour moi que je ne ſois que le cadet, & peu riche conſéquemment : mon pere, voyant l'obſtination de mon frere, me forceroit ſans doute à prendre une femme, & ſes ſollicitations, ſes ordres même ne m'engageroient jamais à renoncer à ma Sophie. Oui, je te le jure, ma chere

petite, mon amour augmente tous les jours, & toi seule, dans le monde, peux faire le bonheur d'un amant qui t'adore pour la vie.

Ce 28 septembre 17...

LETTRE LXIV.

Sophie au Chevalier.

J'EN suis restée dans ma derniere, Chevalier, à la lettre que ma sœur avoit pris le parti d'écrire à Dorval. Elle n'a point été trompée dans son attente, & Dorval est venu la voir aussi-tôt. Que les femmes, Chevalier, sont petites & soumises lorsqu'elles ont tort; & que les hommes sont foibles quand ils aiment! J'ai entendu Emilie faire à Dorval le honteux aveu de sa conduite, & le solliciter de recommencer à vivre avec elle. Dorval s'est défendu long-temps, & s'est enfin rendu; mais à des conditions très-

étroites, auxquelles Emilie a ſolemnellement promis de s'aſtreindre.

J'en rougiſſois de loin. Non, Chevalier, je ne ſaurois me faire à voir une femme vendre ſon honneur & ſa réputation; traiter ſérieuſement, & ſans pudeur, des conditions d'une union illégitime, & donner ſon ſerment qu'elle ſe conformera aux volontés de l'homme qui l'entretiendra dans le libertinage. Encore une fois, il eſt permis d'aimer; mais le concubinage, puiſqu'il faut trancher le mot, eſt la honte de notre ſexe. Je connois Emilie: l'amour n'étoit point le mobile de la démarche qu'elle a faite; & Dorval, aveuglé par ſa paſſion, en a été une ſeconde fois la dupe. La paix & l'intelligence ont ſubſiſté entr'eux pendant deux jours. Le troiſieme, le Baron de ..., eſt venu prier ma ſœur d'un grand ſoupé qu'il donnoit à ſa petite maiſon, elle l'a accepté. Dorval eſt arrivé, & lui a fait promettre qu'elle n'iroit pas: elle a donné ſa parole. A peine étoit-il parti qu'elle a réfléchi qu'il étoit indigne à une

femme de se laisser maîtriser par un homme : elle s'est mise à sa toilette, & malgré tout ce que ma mere a pu lui représenter, elle est montée en voiture, en disant : beau, beau, je connois Dorval ; je lui écrirai un petit mot demain matin, & un quart-d'heure après il sera chez moi. A neuf heures Dorval s'est rendu à la maison pour souper : l'absence d'Emilie a été un coup de foudre pour lui ; sa fureur a éclaté, & il a quitté ma mere, en lui jurant que jamais il ne renoueroit avec l'odieuse maîtresse qui l'avoit séduit : ce sont ses termes. Il me paroît décidé à tenir parole. Jugez-en vous-même, Chevalier, par la réponse qu'il a faite à Emilie, qui, après un coup de tête de cette force-là, n'a pas craint de lui écrire qu'elle l'attendoit.

„ Vous m'attendez, Mademoiselle, „ & vous me croyez assez bas, pour „ imaginer que j'irai, que je vous „ écouterai, que je prêterai l'oreille „ à vos fausses protestations : vous ne „ pourriez que rougir devant moi, &

„ je vous en épargnerai la honte.
„ Cœur indigne, plein de détours,
„ de menſonges, de fourberies, vous
„ n'êtes pas faite pour occuper celui
„ d'un honnête homme : vous ne
„ méritez pas d'avoir un ami, & je
„ ne ſuis plus le vôtre. Vous n'avez
„ pas fait de mal, me dites-vous,
„ dans le ſoupé où vous avez été ;
„ mais ſait-on ce que c'eſt que le mal
„ quand on n'a, comme vous, nulle
„ idée de la vertu ; quand on regarde,
„ comme vous, le libertinage com-
„ me un uſage ? D'ailleurs la conduite
„ que vous avez tenue dans ce ſoupé
„ m'eſt fort égale. Mais je veux que
„ vous vous y ſoyez comportée hon-
„ nêtement, cela peut-il ſervir à
„ votre juſtification ? Ne vous ſuffi-
„ ſoit-il pas que je vous euſſe priée de
„ n'y point aller ? ne vous ſuffiſoit-il
„ pas que vous m'en euſſiez donné
„ votre parole ? Mais en manquer
„ cent, ce n'eſt rien pour vous ; &
„ vous ne concevez pas encore qu'il
„ eſt odieux de ne pas tenir ce que
„ l'on a promis. Je n'en ſerai pas la

„ dupe davantage : rougiſſez ſeule, ſi „ vous en êtes capable, d'en avoir „ impoſé à ma bonne foi. Ne m'é- „ crivez plus ; un commerce avec „ vous eſt au-deſſous de moi, & vos „ lettres vous ſeroient renvoyées. Si „ vous vouliez me contraindre à vous „ haïr, il falloit au moins, par reſpect „ pour vous, prendre une autre voie, „ & ne pas me mettre dans le cas de „ vous mépriſer. Pourſuivez & ache- „ vez la carriere dans laquelle vous „ êtes entrée ; je frémis du ſort qui „ vous attend : je connois votre tête, „ & rien n'eſt capable de vous en „ garantir, puiſque la bonne con- „ duite de votre ſœur ne peut vous „ contenir. „

Ma ſœur ſe ſeroit bien gardée ſûrement de me montrer cette lettre, & le haſard l'a fait tomber dans mes mains. Ma mere, conſternée de toutes ces étourderies, m'en a porté aujourd'hui les plaintes les plus ameres, & je n'ai pu m'empêcher de lui prouver combien il étoit ridicule de cher-

cher de la satisfaction dans le crime. Je me sens en train de moraliser. Adieu, Chevelier, je vais me coucher, & m'endormir en pensant à vous.

Ce 27 septembre 17..

LETTRE LXV.

Le Chevalier à Sophie.

JE suis si excédé, ma chere Sophie, des campements contiuuels que nous faisons depuis huit jours, qu'à peine j'ai la force de t'écrire : jamais je n'avois senti aussi vivement combien il est triste d'être privé de l'objet que l'on aime. Beaucoup de gens prétendent que l'absence est le tombeau de l'amour. Elle produit sur moi un effet tout contraire, & ne sert qu'à augmenter ma tendresse ... Il faut monter à cheval, je n'ai que le temps de t'embrasser mille & mille fois.

Ce 29 septembre 17...

LETTRE LXVI.

Sophie au Chevalier.

QUE d'événements, mon cher Chevalier, il s'eſt paſſé depuis ſix jours! Je ne ſais par où commencer; & la nouvelle que j'ai à vous apprendre va vous chagriner, ſi vous ne la ſavez déjà. Emilie vient de retrouver un amant, & cet amant eſt le mari de votre couſine; le Marquis lui-même. Il l'a ramenée avant-hier au ſoir du ſpectacle, a ſoupé avec elle, & ne l'a point quittée. Les triſtes réflexions que j'ai faites malgré moi ſur le ſort de ſa femme, m'ont arraché toute la nuit des larmes. Ah! s'il m'étoit poſſible de lui rendre ſon infidele, de le détacher, de le conduire aux pieds de l'épouſe la plus vertueuſe & la plus reſpectable, avec quel zele je m'y emploierois! Mais je ne ſerai point aſſez heureuſe. Le Mar-

quis s'eſt annoncé par des préſents conſidérables, & par beaucoup d'argent. Du moins je le préſume, car j'ai vu la joie & la ſérénité briller ſur le front de ma mere, & j'ai ſu que ma ſœur avoit acheté pour vingt-cinq ou trente louis de pompons: je les vois toutes les deux moins que jamais, & je continue à manger dans ma chambre, d'où je ne ſors plus que pour aller au ſpectacle... On frappe à ma porte; un moment, Chevalier... C'étoit le Marquis; il a été une groſſe demi-heure avec moi. J'ai ſu dans le monde, m'a-t-il dit, & votre ſœur vient de me le confirmer, que vous étiez amoureuſe du Chevalier. Moi, Monſieur, lui ai-je répondu? Il m'a fait l'honneur de me rendre quelques viſites, je l'ai reçu avec plaiſir, & j'ai conçu pour lui toute l'eſtime que méritent ſa douceur, ſon honnêteté, ſa décence. J'en aurois dit davantage, Chevalier; mais le zele m'emportoit: j'ai ſenti que je me trahiſſois, & que mon cœur, trop plein de vous-même, découvroit un ſecret que nous

avions gardé jusqu'ici ; mais qui malheureusement ne le sera plus, puisqu'il est presque su du Marquis. Vous êtes bien réservée, a-t-il ajouté ; mais je sais à quoi m'en tenir, & je veux absolument que vous sortiez de votre solitude, pour venir souper avec nous Mon Dieu ! ne vous affligez pas, le Chevalier reviendra ; il n'est pas perdu, vous le reverrez : allons, la belle enfant, venez avec moi. Dispensez-moi de cet honneur, Monsieur, ai-je repris, je ne servirois qu'à vous contraindre & à vous ennuyer : mais avant de vous quitter, oserois-je vous demander des nouvelles de Madame la Marquise ? tout Paris en dit tant de bien que je prends la liberté de m'intéresser à sa santé. Cette question l'a fait rougir ; & après quelques phrases sans suite, & qui ne signifioient rien, il m'a laissée. Votre cousine est peut-être déjà instruite des nouveaux engagements de son mari. Quel coup pour elle, lorsqu'elle se verra abandonnée avec aussi peu de ménagement ! Et pour

qui, Chevalier ? à quel objet eſt-elle ſacrifiée ? Emilie, jeune & jolie, approche-t-elle de la Marquiſe ? Si encore elles ne différoient que par la figure ; mais vous qui connoiſſez le cœur, l'eſprit, le caractere de l'une & de l'autre, pourrez-vous concevoir l'égarement de votre couſin ? Il me paroît haut, fier, emporté, & j'ai peine à croire qu'Emilie s'attache réellement à lui. J'ai jugé auſſi, dans la petite converſation que nous avons eue enſemble, qu'il avoit de l'amour-propre, & qu'il ne pardonneroit point à une femme qui le tromperoit. S'il ne faut que cela pour lui faire ouvrir les yeux, peut-être la Marquiſe ne ſoupirera-t-elle pas long-temps : vous devez m'entendre. Adieu, mon cher Chevalier, ce ſurcroît de chagrin nous étoit réſervé.

Ce premier octobre 17..

LETTRE LXVII.

La Marquiſe à Sophie.

VOTRE conduite & votre vertu, Mademoiſelle, vous rendent digne de ma confiance. Le Chevalier ſans doute vous aura dit à quel point j'aime mon mari, & vous n'ignorez pas l'état affreux dans lequel je dois me trouver aujourd'hui. Oui, je vous l'avoue ſans rougir, je l'adore encore malgré ſon infidélité, & je donnerois mon ſang ſi je croyois que ce ſacrifice pût le ramener vers moi. Depuis près d'un mois je me ſuis apperçue de ſon refroidiſſement ; mais il paſſoit du moins quelques moments avec moi, & je n'avois point encore de preuve qu'un autre objet l'eût attaché. Je n'en ſuis que trop convaincue, c'eſt avec votre ſœur qu'il vit ; & ſi je n'imaginois que la crainte de m'affliger vous a retenue, je vous ſaurois mauvais

gré de ne me l'avoir pas mandé. Cependant, j'ai un preſſentiment que vous pourrez m'être utile : il y a quatre jours que je n'ai vu le Marquis ; un reſte de honte l'empêche de ſe rendre chez lui, & j'ai des affaires à lui communiquer. Il me fuit, & j'ai pris mon parti. Prêtez-moi votre appartement ce ſoir, je m'y rendrai *incognito*, ſur les huit heures, & je le mettrai dans la néceſſité de m'entendre. Je ne puis vous exprimer combien me coûte cette démarche ; mais il faut la faire. Adieu, Mademoiſelle ; en faveur du Chevalier, j'eſpere que vous ne me refuſerez pas.

Ce premier octobre 17..

Sophie au Chevalier.

Je r'ouvre ma lettre, Chevalier, pour y inſérer celle que je viens de recevoir de votre couſine, & vous faire le détail de tout ce qui s'eſt paſſé.

La Marquiſe eſt arrivée chez moi à ſept heures & demie : ſon mari étoit

ſorti avec Emilie, & nous avons cauſé enſemble une groſſe heure. Elle m'a comblée d'amitiés, m'a beaucoup parlé de vous, & m'a enchantée par ſa douceur, ſa politeſſe, ſa converſation ; à chaque inſtant elle en revenoit à ſon mari ; & malgré les efforts qu'elle faiſoit pour les retenir, je voyois des larmes couler de ſes yeux. Sa douleur m'a attendrie, j'ai ſoupiré à mon tour, & nous avons été un moment ſans nous pouvoir parler. Hélas ! ma chere Sophie, m'a-t-elle dit, ſi j'avois eu le bonheur que mon mari eût tourné ſes vues de votre côté, les ſages remontrances que vous lui auriez faites, l'auroient pénétré, & vous me l'auriez rendu ; mais votre ſœur en eſt incapable, on m'en a fait le portrait : quelle différence de vous à elle ! Si l'entretien que je vais avoir avec le Marquis, ne le touche point, j'ai un projet que je veux exécuter, mais je ne le puis ſans vous ; & il faut que vous me promettiez d'être de moitié. Je m'y ſuis engagée, Chevalier, & certainement

nement je tiendrai parole. Nous en étions-là lorſque le bruit d'un carroſſe nous a averties de l'arrivée du Marquis. Sa femme, impatiente de le voir, a regardé auſſi-tôt par une petite ouverture qui s'eſt trouvée à ma porte, l'a apperçu, qui, en entrant, donnoit un baiſer à Emilie, & eſt tombée à la renverſe ſur un fauteuil, qui heureuſement étoit derriere elle. Je n'ai oſé appeller perſonne, & je lui ai promptement donné de l'eau pour la faire revenir : ſes yeux ſe ſont ouverts, elle s'eſt remiſe ; mais la pâleur & l'altération de ſon viſage n'annonçoient que trop ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. Je ſuis pénétrée de vos ſoins, ma chere Sophie, m'a-t-elle dit ; je n'ai plus qu'une grace à vous demander. Paſſez dans l'appartement de votre ſœur, & dites au Marquis qu'un inconnu deſire de l'entretenir un moment. Le ſaiſiſſement dans lequel j'étois déjà, & l'incertitude de ce qui alloit arriver, m'ont fait faire la commiſſion tout de travers. Ma chambre s'eſt trouvée ouverte,

ſans que j'aie ſu comment ; & la Marquiſe, expoſée aux regards de ma ſœur, qui indiſcrétement y eſt entrée tout de ſuite, ne ſavoit plus quelle contenance faire ; tandis que de mon côté je diſois tout haut au Marquis, qu'on l'attendoit chez moi. Emilie, prenant la Marquiſe pour une rivale qui venoit lui enlever le cœur de ſon amant, & s'imaginant que je conduiſois cette intrigue, commençoit à s'emporter contre votre couſine & contre moi, lorſque le Marquis eſt entré. Oh ! ciel, c'eſt ma femme, s'eſt-il écrié auſſi-tôt, en voulant ſe retirer. Arrêtez, Monſieur, lui a dit la Marquiſe, je ne viens point ici pour troubler vos plaiſirs : vous n'ignorez pas que des arrangements néceſſaires à prendre ſur vos biens vous appellent depuis trois jours dans notre famille ; je vous ai écrit cinq fois, vous n'avez pas daigné me répondre, & l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, m'a déterminée à venir vous chercher moi-même. Ma ſœur, interdite, déconcertée, honteuſe à

la vue de la Marquise, s'est éloignée; & moi, j'ai passé dans mon cabinet de toilette, afin de les laisser seuls. L'entretien a été long; la Marquise est venue m'embrasser, & le Marquis est parti avec elle; mais ce n'étoit pas pour long-temps: & à peine étoit-il minuit, que je l'ai entendu revenir. Bon soir, Chevalier.

Ce 2 octobre 17...

LETTRE LXVIII.

Le Chevalier à Sophie.

J'Ai reçu par le même courrier, ma chere Sophie, ta lettre & celle de ma cousine: la voilà donc abandonnée d'un mari qu'elle adore; & le chagrin qu'elle en ressent, m'est aussi sensible que s'il m'étoit personnel. Je lui écris, & je lui dis tout ce que je crois pouvoir la consoler: je lui fais espérer que cette intrigue ne

sera pas longue, & je me flatte que mes pressentiments se trouveront vrais. Je te connois, tu n'épargneras rien pour rendre service à la Marquise... Je jouissois du plaisir de converser avec toi, il faut y renoncer, & aller en détachement. Adieu mille & mille fois la plus aimable & la plus chérie de toutes les maîtresses.

Ce 8 octobre 17...

LETTRE LXIX.

Sophie au Chevalier.

LES remontrances les plus vives, les instances les plus tendres de la part de la Marquise, Chevalier, n'ont rien pu sur le cœur de son mari : Emilie l'a subjugué, aveuglé, entraîné; & son amour est marqué à chaque instant par les dépenses les plus folles. Mais autant il aime ma sœur, autant il me déteste. Hier au soir il est entré

dans ma chambre avec elle, & m'a reproché, avec une fierté à laquelle je ne suis point accoutumée, d'avoir reçu sa femme chez moi. Il vous convient bien, a-t-il ajouté, de vous mêler de mes affaires, & de vous armer contre votre sœur dont vous devriez être la premiere à prendre les intérêts. Que cela ne vous atrive pas davantage, ou j'y saurai mettre ordre. La colere dans laquelle j'étois, m'a empêchée de lui rien répondre, sinon que j'étois au-dessus de ses menaces, & que je le priois de me laisser tranquille. Le lendemain on m'a remis un billet de la Marquise, dans lequel elle me prioit de venir la trouver au Luxembourg, sur les dix heures. Je m'y suis rendue, & nous y avons eu une conversation qui me met dans le plus grand embarras.

Je n'ai rien épargné, m'a-t-elle dit, pour ramener mon mari, & le tirer de l'égarement dans lequel il est sur le compte de votre sœur. Il se croit aimé, ma chere Sophie, il ne l'est pas, & je sais qu'on le trompe; mais

il faut l'en convaincre, & vous seule êtes dans le cas de le faire. Vous pouvez disposer de moi dans toutes les occasions, Madame, lui ai-je répondu : cependant il est bien malheureux pour moi que je ne puisse vous témoigner mon zele sans ajouter encore au déshonneur d'Emilie, qui, malgré les plaintes que j'ai à en faire, est ma sœur. Ne seroit-il point possible de trouver quelque moyen aussi sûr pour vous, & moins affligeant pour moi ? Vous avez tout promis, a repris vivement la Marquise, & vous êtes incapable de manquer de parole. Le Marquis est obligé de partir ce soir pour une de ses terres, que l'on ne peut affermer s'il n'y est présent. Il y a trente lieues, & nous serons absents au moins sept ou huit jours : la seule grace que je vous demande, c'est de m'informer de la conduite de votre sœur. Si vous êtes exacte, j'aurai certainement les preuves qui me sont nécessaires. Mais, Madame, lui ai-je dit, qui vous a

pu donner les ſoupçons que vous avez ? Qui, a-t-elle repliqué ? un ami même de mon mari, qui m'a avoué de bonne foi qu'il avoit une fantaiſie pour Emilie ; qu'il avoit fait faire des propoſitions, & qu'on lui avoit répondu d'attendre le moment favorable. Des traits auſſi indignes vous affligent, ma chere Sophie ; vous ſoupirez, je le vois, & vous ne vous prêtez qu'avec peine à ce que j'exige de vous : mais il faut vous faire violence, je vous en conjure au nom de l'amour que vous avez pour le Chevalier, qui donneroit ſon ſang pour m'obliger. Vous êtes un ſecond lui-même, prenez ſa place dans cette circonſtance, d'où dépend le bonheur de ma vie. D'ailleurs comptez ſur ma diſcrétion, & ſoyez ſûre que ce que vous me manderez ſur le compte de votre ſœur, ſera renfermée entre le Marquis, vous, & moi. Peut-être n'inſpirerez-vous des remords à Emilie qu'en la mettant dans le cas d'être quittée par ſes amants, & d'éprouver les ſuites de ſes perfidies. Il étoit tard,

& la Marquiſe, après avoir eſſuyé mes larmes, qui s'étoient confondues avec les ſiennes, m'a ſerrée tendrement dans ſes bras, & m'a fait ſes adieux. Je ſuis rentrée chez moi, je m'y ſuis abandonnée aux réflexions les plus triſtes, & le ſoir j'ai ſu que le Marquis étoit réellement parti.

Je voudrois, au prix de ma vie, rendre ſervice à la Marquiſe, & je ne puis le faire qu'en deſirant que ma ſœur devienne plus criminelle encore qu'elle ne l'eſt. Quelle poſition! Si du moins je vous avois auprès de moi! Adieu, Chevalier, adieu.

Ce 10 octobre 17...

LETTRE LXX.

Sophie au Chevalier.

LA Marquiſe penſoit juſte, Chevalier; ſon mari eſt trompé, & trompé indignement. A peine étoit-il parti que j'ai obſervé, avec la derniere exactitude,

exactitude, la conduite de ſa maîtreſſe : on eſt venu la demander, & je l'ai vue ſe retirer très-myſtérieuſement dans ſa chambre, avec ma mere & l'émiſſaire qui vouloit lui parler. J'ai ſi bien fait que j'ai entendu la converſation, & me ſuis inſtruite de ce dont il s'agiſſoit. Croiriez-vous bien, Chevalier, ce que c'étoit que cette émiſſaire ? une de ces femmes abominables, vieillies dans la débauche, & vendues au public ; une de ces femmes chez leſquelles nuit & jour le libertinage trouve de quoi ſe ſatisfaire, & qui font un trafic infame des femmes qu'elles corrompent elles-mêmes. Je penſe toujours à vous dans les bonnes occaſions, a-t-elle dit à ma ſœur, & je viens vous propoſer cinquante louis de la part de quelqu'un qui veut ſouper avec vous. Volontiers, a-t-on répondu, le Marquis ne revient que dans huit jours, & mercredi je ſerai ſeule chez moi. J'ai été ſi indignée que dans l'inſtant même j'ai été tentée de mettre la main à la plume, & d'inſtruire la Marquiſe de la

perfidie & de l'infidélité d'Emilie. Mais hélas ! eſt-ce à moi de le faire ? Je lui ai mandé ſeulement de tâcher de piquer un peu la jalouſie de ſon mari, & de l'engager finement à faire épier la conduite de ſa maîtreſſe. Quelqu'innocent que ſoit ce ſtratagême, Chevalier, mon billet n'a pas plutôt été parti que j'ai frémi, ſans ſavoir pourquoi. Si la Marquiſe alloit le mettre dans les mains de ſon mari ! Si elle alloit me nommer ! Si lui-même alloit ſoupçonner qu'il eſt de mon écriture ! Mais non, la Marquiſe eſt ſage & diſcrette ; elle m'a promis de ne point me compromettre, & je me raſſure. Je trahis ma ſœur; mais je le dois, & il ſeroit indigne à moi de ſoutenir le crime, lorſque je puis obliger la vertu. Fais, ô ciel ! que le ſuccès réponde à mes eſpérances, & je ſerai contente. Je ne ferme point encore ma lettre : peut-être aurai-je quelque choſe de plus à vous mander..... Ah ! Chevalier, qu'ai-je écrit à la Marquiſe, ou plutôt, quel uſage a-t-elle fait de ma lettre ! La

journée d'hier a été marquée par les événements les plus affreux & les plus ſiniſtres : nous étions au milieu de la nuit, & ma ſœur recueilloit le fruit de ſa perfidie dans les bras de l'homme avec qui elle avoit ſoupé, lorſque le Marquis, après avoir frappé à coups redoublés, & s'être fait ouvrir, eſt entré ſubitement dans ſa chambre. Réveillée par le bruit que j'avois entendu, effrayée par quelques cris que l'on a pouſſés, j'ai ſauté de mon lit ; & après avoir mis un déshabillé à la hâte, j'ai volé dans l'appartement d'Emilie ; j'ai trouvé ma mere à la porte, qui, à genoux & les mains jointes, demandoit la vie pour elle & pour ſa fille ; dans le fond étoit le Marquis furieux, égaré, qui, à la lueur d'une lampe, ſe battoit contre ſon rival, qui n'avoit eu que le temps de mettre l'épée à la main, & de ſervir de rempart à ma ſœur, que le Marquis avoit voulu poignarder. Trop animée par cet horrible ſpectacle pour réfléchir ſur le danger, je me ſuis précipitée entre deux ; il n'é-

toit plus temps, & le Marquis, déjà percé, eſt tombé à mes pieds ſans connoiſſance. Mon premier mouvement a été pour Emilie : la pauvre malheureuſe étoit évanouie, & à peine au bout d'une heure étoit-elle revenue. Cependant, le Marquis nageoit dans ſon ſang : il lui falloit du ſecours, & j'avois conſervé aſſez de préſence d'eſprit pour aller en chercher ſecrétement, lorſque j'ai trouvé Manon à la fenêtre de la rue, qui, comme une folle, crioit *au guet* ; malheureuſement il paſſoit alors ; il eſt entré, &, en moins de rien, la maiſon s'eſt trouvée pleine. A la faveur de la multitude, le rival du Marquis s'eſt échappé ſi finement que perſonne ne s'en eſt apperçu. Le Sergent s'eſt approché de votre couſin, a reſpecté la croix de S. Louis, & a envoyé chercher une voiture, dans laquelle il l'a fait mettre & reconduire à ſon hôtel, ſoutenu par trois de ſes Soldats. Voilà une affaire très-ſérieuſe, Mademoiſelle, a-t-il dit en s'adreſſant à moi : cette jeune perſonne que je

vois couchée dans ce lit, eſt la cauſe, ſans doute, de tout ceci: ayez la bonté de la faire habiller; il faut qu'elle me ſuive. Mes prieres, mes inſtances, mes larmes mêmes, tout a été inutile. Emilie, demi-morte & trop foible pour me répondre, s'eſt rendue à ce que je lui ai dit. Le ciel, qui me ſoutenoit, & ma pitié naturelle, m'ont inſpiré le deſſein de la ſuivre; & un carroſſe nous a menées chez un Commiſſaire, où, après de très-longues interrogations, pendant leſquelles on a toujours écrit, on nous a gardées juſqu'à ſept heures du matin; de-là nous avons paru chez le Lieutenant de Police. L'émotion que m'avoit cauſée l'événement dont j'avois été ſpectatrice, m'avoit donné des forces, & je m'étois oubliée moi-même; mais ces forces m'ont abandonnée, en entrant chez le Magiſtrat, dont le front ſévere m'a fait pâlir; mes yeux ſe ſont fermés, & je ſuis tombée ſur ſon parquet: on m'a ſecourue auſſitôt, & en reprenant mes ſens, j'ai vu à mes pieds le Lieutenant de Police

lui-même, qui, preſſant une de mes mains dans les ſiennes, me faiſoit reſpirer de l'eau. Revenez à vous, mon enfant, m'a-t-il dit, je connois votre conduite, & vous n'aurez d'autre part à cette aventure que l'intérêt que vous prenez à votre ſœur. Raſſurez-vous, ce ne ſera peut-être rien. L'air de candeur & d'humanité peint ſur ſon front, la douceur avec laquelle il me parloit, m'ont un peu remiſe, & l'on m'a tranſportée ſur une chaiſe longue, d'où j'ai entendu la lecture du procès-verbal. Mais hélas! Chevalier, quelle a été ma ſurpriſe & ma honte, lorſque l'on y a ajouté le détail de toute la conduite de ma ſœur & de ma mere, notée ſur un grand regiſtre que l'on a tiré d'une armoire ſecrette. A peine ce diffamant article a-t-il été fini, que l'on eſt venu annoncer que les Chirurgiens déſeſpéroient de la vie du Marquis, & que l'on alloit redoubler les perquiſitions pour trouver l'homme qui l'avoit bleſſé. Ma ſœur a été queſtionnée de nouveau; mais ſoit qu'elle ne voulût

pas dire le nom de cet homme, soit qu'elle ne s'en ressouvint plus, elle n'a répondu que par des larmes. Je croyois toucher au terme, & n'avoir plus d'assauts à essuyer, quand tout-à-coup j'ai vu entrer votre oncle, qui, la fureur dans les yeux, a lancé, sur ma sœur & sur moi, des regards foudroyants. Point de grace, Monsieur, a-t-il dit au Lieutenant de Police; point de grace pour des coquines de cette espece; je poursuivrai l'affaire, & l'indigne maîtresse de mon gendre sera punie rigoureusement. Il est à l'agonie, & sa femme, que j'ai envoyé chercher aussi-tôt, ne le reverra peut-être pas. Vous serez satisfait, Monsieur, lui a répondu le Juge d'Emilie; mais par rapport à vous-même & au nom que vous portez, gardons le secret sur tout ceci. Donnez-vous la peine de passer avec moi dans mon appartement, nous raisonnerons un instant tous les deux. Votre oncle l'a suivi, & au bout d'un quart-d'heure on est venu m'appeller. Il étoit question du Fort-l'Evêque

pour Emilie : ce mot m'a fait trembler ; je me suis précipitée aux genoux de votre oncle, & j'ai dit tout ce que j'ai cru capable de l'attendrir ; mais cette grace n'étoit pas même en son pouvoir, & le Lieutenant de Police ne m'avoit fait entrer chez lui que pour m'éloigner un moment de ma sœur, que l'on a emmenée à mon insu. Son Juge a eu des bontés pour moi jusqu'à la fin, & pénétré de l'état dans lequel j'étois, il m'a fait accompagner chez moi par un de ses gens. Ma mere, intimidée par cet événement, avoit abandonné la maison ; je m'y suis trouvée seule, & la vue de la chambre de ma sœur, teinte encore du sang du Marquis, m'a fait dresser les cheveux. Cependant, je sentois qu'Emilie avoit besoin de moi ; mais hélas ! Chevalier, sans ami, sans protecteur, à qui m'adresser ! A qui recourir ? Elle est dans une prison, me disois-je à moi-même, & je vais tout employer pour l'y soulager, au moins dans ses besoins. Cette idée m'a fait regarder dans sa cassette, je n'y ai

rien trouvé, & j'ai pris mon parti ſur le champ; j'ai raſſemblé le peu d'effets que je poſſede, & j'allois les mettre en gage, ou les vendre, lorſque Dorval eſt entré. Que viens-je d'apprendre, ma chere petite ſœur, m'a-t-il dit les larmes aux yeux? L'aventure d'Emilie ſeroit-elle vraie? Qu'eſt-elle devenue? Ne puis-je la voir? O! Ciel, ne puis-je la ſecourir! Voici ma bourſe, diſpoſez-en: j'oublie tous les chagrins que votre ſœur m'a donnés; elle eſt malheureuſe, il ſuffit, & je n'épargnerai rien pour la tirer de l'abyme dans lequel elle eſt. La généroſité de Dorval m'a attendrie; & par un mouvement involontaire, je me ſuis jettée à ſon cou, & l'ai embraſſé tendrement. Nous ne ſavions quel parti prendre, & enfin nous ſommes convenus que nous irions chez le Lieutenant de Police, lui demander la permiſſion de voir Emilie. Ce vertueux & reſpectable Magiſtrat m'a reçue avec ſa politeſſe ordinaire, & m'a même accordé un moment d'entretien. Je n'ai ceſſé

de lui faire des queſtions ſur la ſuite que pourroit avoir notre affaire ; il m'a répondu que cela dépendoit de la vie du Marquis ; que ſi ſa famille le perdoit, elle exigeroit ſûrement que ma ſœur fût renfermée pour le reſte de ſes jours. D'ailleurs, a-t-il ajouté, il eſt néceſſaire de l'interroger, de ſavoir ſi, dans tout ceci, il n'y a point quelque complot criminel. Ah ! ma ſœur en eſt incapable, ai-je repris vivement, & ſon ſeul crime eſt d'avoir vécu dans le libetinage, & d'avoir trompé le Marquis. Les cœurs vertueux comme le vôtre, m'a-t-il repliqué, ne ſoupçonnent jamais que l'on puiſſe manquer à l'honneur & à la probité : quoi qu'il en ſoit, comptez ſur mon zele à vous ſervir. Pour des raiſons particulieres, vous ne pouvez voir votre ſœur que demain ; mais elle aura la permiſſion de vous écrire aujourd'hui ; & vous, celle de lui envoyer les choſes qu'elle vous demandera.

Sur les quatre heures du ſoir, j'en ai effectivement reçu une lettre, que

j'ai lue avec Dorval, qui ne m'avoit point quittée. La voici en entier.

Emilie à Sophie.

„ Au nom de la nature & du ſang „ qui nous unit, ma chere ſœur, „ prenez pitié d'une malheureuſe qui „ n'a d'eſpoir que dans la tendre ami- „ tié que vous avez toujours eue pour „ elle, & dont je me ſuis rendue in- „ digne : ne m'abandonnez pas, je „ vous en conjure à genoux & les „ larmes aux yeux ; ne m'abandonnez „ pas dans l'état affreux où je me „ ſuis plongée moi-même. Seule & „ renfermée dans une chambre, où „ une légere ouverture laiſſe à peine „ entrer un rayon de lumiere ; entou- „ rée de criminels, qui, par le bruit „ de leurs chaînes, frappent ſans „ ceſſe mes oreilles ; agitée par mes „ craintes, troublée par mes remords, „ voilà quel eſt mon ſort. Livrée „ toute entiere à mon malheur, je „ n'ai point encore ſongé à prendre „ aucune nourriture. Je n'ai beſoin

„ de rien, je ne veux rien que la
„ satisfaction de vous voir. Venez-
„ y, je vous en supplie, c'est la seule
„ consolation qui me reste. Le titre
„ de sœur, que j'ai profané vis-à-vis
„ de vous, doit vous avilir, je le
„ sens, j'en gémis; mais daignez me
„ pardonner: ma mere est plus cou-
„ pable que moi; oui, j'ose l'accu-
„ ser. Sans ses premiers avis, sans
„ ses infames leçons, j'aurois ouvert
„ les yeux sur votre vertu, & vous
„ m'auriez éclairée: faut-il que je
„ vous connoisse trop tard! Que j'ai
„ à rougir lorsque je pense aux hon-
„ nêtes gens qui se sont intéressés à
„ moi! A M. B., à Dorval sur-tout,
„ que j'ai lâchement séduit & trom-
„ pé. Je n'ose vous parler du Mar-
„ quis, respire-t-il encore? m'aura-
„ t-il pardonné en mourant? Le Ciel
„ m'a punie, je le méritois; que
„ mon châtiment serve d'exemple aux
„ femmes de mon état, assez hardies
„ pour faire des infidélités aux hom-
„ mes qui les comblent de bienfaits.
„ Les présages les plus sinistres rem-

„ pliſſent mon imagination. Je m'at-
„ tends à tout ; venez, ma chere
„ Sophie, venez, & ne me cachez
„ rien.

Je n'ai pu obtenir que pour demain, Emilie, lui ai-je répondu auſſi-tôt, la permiſſion de vous voir, & je m'y rendrai dès le matin. Vous ſentez votre faute, & je n'ai rien à vous dire ; ne vous déſeſpérez point, le Ciel voit votre repentir, & il prendra pitié de vous. Ne craignez aucuns reproches de ma part; ma tendreſſe vous ſert d'excuſe, & vous trouverez toujours une ſœur en moi. Dorval m'accompagnera demain. Voici, en attendant, vingt-cinq louis qu'il vous prie d'accepter. Puiſſiez-vous rendre juſtice à la ſincérité de ſon cœur, & à la nobleſſe de ſes procédés. Prenez quelque choſe pour vous ſoutenir, & ſongez que vous devez vivre pour édifier dans la ſuite ceux que vous avez ſcandaliſés. Ne vous alarmez point, le Marquis vit encore.

Ces triſtes nouvelles, Chevalier,

vont ajouter aux chagrins dont vous êtes accablé. Je crains que vous ne soyez inquiet, & je ferme promptement ma lettre. Adieu mille & mille fois.

Ce 12 octobre 17...

LETTRE LXXI.

Le Chevalier à Sophie.

SOPHIE, ma chere Sophie, serois-tu malade, m'aurois-tu oublié, prendrois-tu plaisir à m'inquiéter ? Trois postes se sont passées, & je n'ai point de tes nouvelles. Si je n'en reçois point à la premiere, je fais partir mon valet de chambre pour Paris ; que sais-je, peut-être irai-je moi-même ! Cette démarche, de ma part, seroit impardonnable ; mais je ne suis plus le maître de mon cœur, & toi seule serois coupable de la faute que je commettrois. Nous sommes à la veille d'avoir une affaire. Ah ! si

je ne ſuis plus aimé de Sophie, qu'elle ſe décide cette affaire, & que j'y expire les armes à la main ! Tout m'afflige, tout m'inquiete : tu gardes le ſilence ; & ma couſine, en partant pour la campagne avec ſon mari, me fait entendre qu'elle a eu une converſation avec toi, dont elle me rendra compte inceſſamment : qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ? Encore une fois, ma chere Sophie, écrivez-moi, ou je ne vous réponds plus de ce que je ferai. Votre négligence me fait payer bien cher l'exactitude que vous aviez eue juſqu'ici. Mon amour m'emporte trop loin. Pardon, ma Sophie ; je t'embraſſe mille & mille fois.

Ce 17 octobre 17...

LETTRE LXXII.

Sophie au Chevalier.

IL y a deux jours que vous devez avoir reçu ma derniere lettre, Chevalier, & je vais vous continuer, dans celle-ci, la malheureuſe hiſtoire que je vous ai commencée.

Le trouble dans lequel j'avois été, m'avoit empêché de m'informer de ma mere: Dorval a pris ce ſoin, & a découvert qu'elle étoit chez une de ſes amies: il lui a recommandé de n'en point ſortir, parce qu'il a ſu qu'on la cherchoit. Votre oncle, que rien ne peut appaiſer, prétend ſavoir par elle le nom du rival de ſon gendre, afin de le pourſuivre, & ma ſœur s'obſtine à ne point le faire connoître.

La Marquiſe à Sophie.

„ Les expreſſions me manquent,

„ ma

„ ma chere Sophie. Quel ſpectacle !
„ ô ciel ! malheureuſe que je ſuis ! le
„ Marquis eſt bleſſé mortellement.
„ Lettre fatale ! J'avois réſolu de ne
„ m'en pas ſervir, d'attendre tout
„ du temps. Elle tombe dans les
„ mains de mon mari. Plein de fureur
„ & de jalouſie, il prend la poſte ſur
„ le champ ; il part. Vous ſavez le
„ reſte... Je n'ai pas la force de vous
„ en dire davantage. Adieu.

Je rentre chez moi, Chevalier ; & je viens de voir Emilie : je frémis encore, lorſque je penſe à l'horrible ſéjour dans lequel elle eſt renfermée ; ſéjour du crime & de l'effroi, dont la vue ſeule devroit pénétrer de remords les coupables qui l'habitent. Mais j'ai été convaincue du contraire, Chevalier ; la honte eſt bannie de ces lieux ; & j'ai vu avec indignation que les chaînes & les fers ſemblent n'inſpirer que de l'audace à ceux qui les portent. Ils imaginent, ſans doute, par cette effronterie, nous en impoſer ſur l'état de leur con-

ſcience, nous déguiſer le trouble affreux dans lequel ils ſont nuit & jour, & nous faire penſer que leur détention eſt injuſte. Oui, Chevalier, dans le ſein du crime même, on veut paroître vertueux, tant a de pouvoir ſur nous cette voix intérieure qui nous rappelle à la vertu & à l'innocence. Après avoir monté quatre étages, traverſé trois corridors, nous ſommes parvenus à la porte de ma ſœur, dont une double clef & deux larges verroux défendoient l'entrée. Le bruit effrayant qu'a fait le Geolier, en faiſant marcher ces formidables ſerrures, ne l'a point tirée de l'anéantiſſement dans lequel elle étoit. Aſſiſe à côté d'une petite table, ſur laquelle ſes deux coudes appuyés ſoutenoient ſa tête nue, elle ne voyoit & n'entendoit rien; cependant ſes yeux ſe ſont ouverts. Ah! Dorval, ah! Sophie, s'eſt-elle écriée, en ſe précipitant à mes genoux! Le ſilence qui a ſuivi ce peu de paroles, ſes regards ſombres, ſon viſage pâle & livide, ſes cheveux épars nous ont interdits tous

les deux, & Dorval & moi nous n'avons pu répondre que par nos soupirs. Est-ce vous, a-t-elle repris, est-ce vous qui daignez encore vous intéresser à une malheureuse indigne de respirer ? Venez-vous m'annoncer le châtiment qui m'est réservé ? Ah ! le Marquis n'est plus ; je serai punie, & je le mérite. Ne vous affligez pas, ma chere Emilie, lui ai-je dit ; soyez tranquille, nous ne venons que pour vous consoler. Tandis que je lui parlois, & que je cherchois dans mon esprit tout ce que j'ai cru capable de la calmer, Dorval l'embrassoit tendrement : il l'adore encore, & s'il en étoit le maître, il se mettroit à sa place, au péril même de sa vie. Emilie depuis vingt-quatre heures n'avoit rien pris, & nous l'avons obligée de manger un morceau. Elle vous auroit fait pitié, Chevalier, & jamais je n'ai vu couler de larmes aussi expressives & aussi attendrissantes. Faites, ô mon Dieu ! que le danger dans lequel elle est, ne soit pas la seule cause qui les fasse couler. On me demande....

C'eſt une lettre de vous. Ah ! Chevalier, je briſe le cachet avec précipitation ; à peine ai-je la patience de l'ouvrir : au milieu de mes chagrins, c'eſt la ſeule conſolation que j'aie eue depuis ſix jours. . . . O ciel ! qu'ai-je lu ? le retardement de ma lettre vous a mis dans cet état ? vous voulez partir, vous voulez tout abandonner ? Mais que vois-je ? ſeroit-il vrai ? A la veille d'une affaire ! barbare que vous êtes, c'eſt vous qui m'apprenez cette nouvelle ; c'eſt vous qui m'accablez, qui ajoutez aux peines ſous le poids deſquelles je ſuccombe ! Cruel, eſt-ce ainſi que l'on aime ? Eh bien ! vous le voulez, expoſez votre vie, volez à la mort. A la mort ! ah ! Chevalier, qu'ai-je dit ? je n'en puis plus . . . Adieu.

Ce 19 octobre 17. . .

LETTRE LXXII I.

Le Chevalier à Sophie.

JE tombe à tes genoux, ma chere, mon adorable Sophie. Pardon, mille & mille fois pardon : ma vivacité m'a emporté trop loin ; l'amour seul en est la cause. Excuse un tendre amant que ton silence avoit mis au désespoir. Les funestes nouvelles que tu m'as appriſes, viennent de m'être confirmées par ma cousine. Quel trouble ta sœur apporte dans une union que tout devoit rendre agréable ! Mais pourquoi t'affliger encore ? Dissipe tes alarmes sur mon compte ; l'ennemi s'est retiré ; les temps sont trop mauvais, la campagne est finie, & nous allons prendre nos quartiers d'hiver. Je n'épargnerai rien pour obtenir un congé : ma Sophie à revoir & à consoler, les pleurs de ma cousine à essuyer, que de motifs pour le de-

mander ! Je voulois t'en dire davantage, & nous partons dans l'instant. Au nom de notre amour, tranquillise-toi. Ecris-moi promptement. Adieu, ma chere Sophie, adieu. Je t'embrasse un million de fois.

Ce 25 octobre 17..

LETTRE LXXIV.

La Marquise au Chevalier.

TOUT est perdu, désespéré, mon cher Chevalier : le Marquis a eu un jour de mieux ; les Médecins commençoient à en répondre, & la fievre la plus violente vient de le saisir. Peut-être n'est-il plus au moment où vous recevez ma lettre. Sophie, votre respectable Sophie, vient d'être enveloppée dans cette malheureuse affaire : elle est au secret depuis hier au soir. Je n'ai rien épargné pour la sauver de la fureur de mon pere. Je lui ai assuré qu'elle ne savoit rien ;

qu'elle étoit innocente, & incapable d'avoir trempé dans la perfidie de sa sœur. Elles parleront toutes les deux, m'a-t-on répondu, ou nous verrons pourquoi. Mes peines sont trop cruelles, je n'y survivrai pas. Adieu, je meurs de douleur.

Ce 26 octobre 17..

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
DE SOPHIE
ET DU
CHEVALIER DE ***.
SECONDE PARTIE.

LETTRES
DE SOPHIE
ET DU
CHEVALIER DE ***,

Pour servir de Supplément aux Lettres du Marquis de Roſelle.

PAR M. DE ***.

SECONDE PARTIE.

A LONDRES,

Et ſe trouvent

A PARIS,

Chez L'ESCLAPART, Libraire, Quai de Gèvres.

M DCC LXVI.

LETTRES
DE SOPHIE
ET
DU CHEVALIER DE ***.

LETTRE PREMIERE.

Le Chevalier à la Marquiſe.

CE que vous me mandez ſeroit-il bien vrai, ma chere couſine ! Oh ! ciel ! eſt-il poſſible ! Oncle barbare, que vous ai-je fait ! que vous a fait Sophie ! on oſe la ſoupçonner ! on oſe l'enlever de chez elle ! Non, je n'écoute

plus rien : je pars, ſi je puis l'obtenir, je vole à ſon ſecours, je l'arrache de ſa priſon. Fille vertueuſe & reſpectable, on te croit la complice d'une ſœur odieuſe, on porte ſur toi une main ſacrilege, on te renferme, on fait couler tes larmes, & je ne ſuis pas là pour les eſſuyer ! Tes chagrins ſont les miens, je ſerai vengé : pardonnez à mon emportement, chere couſine, je gémis ſur vous, ſur le ſort de votre mari : je racheterois ſa vie au prix de mon ſang ; mais on accable la vertu, on attaque ma Sophie, mon cœur eſt déchiré, je ne ſuis plus à moi.

Ce 3 Novembre 176...

LETTRE II.

La Marquiſe au Chevalier.

RASSUREZ-VOUS, mon cher Chevalier, raſſurez-vous ſur le compte de Sophie, ſur la vie de mon mari, ſur la mienne. La fievre a diſparu, les

bleſſures du Marquis ſe referment, les Chirurgiens en répondent : mes larmes, les ſollicitations de ma mere, les prieres du malade ont calmé la fureur de mon pere ; il ſe déſiſte de ſes pourſuites. Je monte en voiture, je vole chercher Sophie ; j'aurai, dans une demie-heure, la ſatisfaction de la voir, de l'embraſſer, de la remener chez elle. Le Marquis n'eſt plus en danger ; s'il revit pour m'aimer, mes ſouhaits ſont remplis. Mes chevaux ſont mis, Sophie va être libre : je pars ; adieu, Chevalier. Je conçois vos inquiétudes, je les partage, & je voudrois que ma Lettre fût déjà dans vos mains.

Ce 9 Novembre 176...

LETTRE III.

Sophie au Chevalier.

IL m'eſt donc enfin permis de vous écrire, mon cher Chevalier : ſortie de ma priſon, je puis m'entretenir avec

vous, & répandre mes chagrins dans votre ſein. Ils n'ont point été occaſionnés, je vous le jure, par ma détention. Enveloppée dans ma vertu, j'avois chargé le Ciel de mes intérêts; protecteur de l'innocence, pouvoit-il m'abandonner? Mais enlevée de chez moi, avant d'avoir reçu votre derniere lettre, j'ai eſſuyé toutes les inquiétudes de celle où vous me donniez la nouvelle d'un combat prochain: tendres regrets, abattement, déſeſpoir; mon ame a ſouffert tous les maux à la fois, & mon cœur a été dévoré de cette fievre violente, dont le véritable amour connoit ſeul les accès & les tranſports. Oui, Chevalier, cet amour l'emporte, malgré nous, ſur la nature même, & dans cette criſe affreuſe, j'ai oublié que la honte & l'ignominie alloient peut-être flétrir ma ſœur & ſa famille: je l'ai oubliée, pour ne m'occuper que de vous. La campagne eſt terminée, vous eſpérez un congé. Ah! Chevalier, quelle ſatisfaction pour moi, ſi vous l'obteniez!

Votre oncle seul est la cause de tout ce qui m'est arrivé : je ne lui en veux point ; il m'a sacrifiée à la tendresse qu'il a pour sa fille & pour son gendre, il est excusable. Au fond, c'est un vertueux & galant homme ; il a de l'amitié pour vous, & il m'en a donné mille preuves ; mais rien ne peut l'adoucir sur le compte d'Emilie. Que deviendra-t-elle, Chevalier ? Hélas ! je n'en sais rien. M. le Lieutenant de Police m'a fait entendre qu'il seroit probable qu'elle seroit renfermée, au moins pendant quelque temps : je mettrai tout en usage pour lui épargner cette nouvelle disgrace.

C'est dans les aventures fâcheuses, Chevalier, que l'on sent combien il est avantageux de mériter, par une bonne conduite, l'estime publique ; j'ai joui de ce plaisir, & tout le monde s'est intéressé à moi. Je ne puis vous exprimer combien je suis reconnoissante des attentions de votre cousine, & de la satisfaction qu'elle a ressentie en me voyant. Le Ciel devoit à son bon cœur & à sa tendresse, la vie de

ſon mari : puiſſe-t-il combler ſes ſouhaits, & lui rendre l'amour d'un époux qu'elle adore !

Dorval eſt un véritable ami : plein d'ame & de ſentiments, il eſt digne de tout l'attachement d'une femme ſage & vertueuſe. J'ai vu aujourd'hui ma mere pour la premiere fois : ma préſence l'a attendrie & déconcertée. Il a été queſtion de ma ſœur, j'ai ſenti que cette converſation l'humilioit, & je n'ai rien dit de plus.

J'en reviens à vous, mon cher Chevalier ; vous avez pris votre quartier d'hiver, & je ſuis enfin tranquille ſur votre ſort. N'épargnez rien, je vous en conjure, pour avoir ce congé dont vous m'avez parlé : que j'aurois de joie à vous revoir, à vous embraſſer, à vous renouveller les proteſtations de l'attachement le plus tendre, le plus vif, le plus ſincere. Adieu, mille & mille fois.

Ce 9 Novembre 176..

LETTRE IV.

Le Marquis au Chevalier.

IL falloit un événement auſſi triſte que celui qui m'eſt arrivé, Chevalier, pour me tirer de l'abyme affreux dans lequel un fol amour m'avoit plongé. Aveugle que j'étois ! j'ai pu manquer à la femme la plus reſpectable & la plus tendre, pour me livrer à un monſtre, à une créature odieuſe, dont le nom ſeul me fait rougir ! Tirons le rideau ſur ſes infamies ; cependant je leur ſuis redevable, & elles m'ont fait ſentir tout le prix de l'objet auquel je ſuis lié pour la vie. Après mon ingratitude & mon infidélité, pouvois-je eſpérer que la Marquiſe daignât revenir à moi ? Par quelles attentions, quelle vivacité, quelle tendreſſe ne vais-je pas tâcher d'effacer la faute que j'ai commiſe ! j'ai mille excuſes à vous faire des peines que j'ai cauſées, ſans le vouloir, à Sophie. J'en ſuis au

déſeſpoir : elle ne participe point au libertinage de ſa ſœur, elle en eſt incapable : renfermée dans ſa chambre, elle y vit ſeule, & donne l'exemple de la vertu la plus pure & la plus auſtere ; c'eſt une juſtice que je lui dois, & je la lui rends.

Mes extravagances ont refroidi sûrement l'amitié que vous m'avez promiſe : oubliez-les, Chevalier, & reprenez votre premiere façon de penſer, pour un époux qui ne va s'occuper qu'à faire le bonheur de votre adorable couſine.

Ce 11 *Novembre* 176..

LETTRE V.

Le Chevalier à Sophie.

SOPHIE, ma chere Sophie, des larmes de joie arroſent la lettre que je t'écris : j'ai reçu la tienne : j'ai couvert de mes baiſers les caracteres que ta main a tracés. Mon cœur ne peut plus

ſuffire à l'amour dont il eſt embraſé ; mon ame en eſt pénétrée, elle n'exiſte, elle ne ſent que pour toi : je ne me fais point un mérite des maux que j'ai ſoufferts pendant ton injuſte détention, ces maux n'auroient été rien, ſi j'avois pu t'arracher à ta priſon. Ah ! cette priſon ne t'a point avilie. La vertu perſécutée n'en eſt que plus reſpectable : tu as porté dans le lieu de ton eſclavage, la conſtance & la fermeté qu'inſpire l'innocence. Quel contraſte avec la ſœur infame que le Ciel t'a donnée! ta mere a-t-elle bien oſé te revoir ! ta mere ! n'en parlons plus, ton nom ſeul fait oublier de qui tu es née. Je voudrois t'en écrire bien long, & mes expreſſions, concentrées dans mon cœur, ſe refuſent à mon envie. Je ne puis t'exprimer cette ſituation. Enivré de l'objet que l'on aime, on le contemple en ſilence, on veut lui parler, & l'on n'en eſt pas le maître. Mes idées ſe confondent les unes avec les autres : le raviſſement qui a ſuccédé aux chagrins qui m'ont accablé, me met hors

de moi. Sophie, ma Sophie, écris-moi : je ne puis te revoir encore : mais ma vie eſt en ſûreté. Adieu, je t'embraſſe mille & mille fois, de toute mon ame, de tout mon cœur.

Ce 15 Novembre 176..

LETTRE VI.

Le Marquis à Sophie.

JE ſuis trop pénétré de vos vertus, Mademoiſelle, & trop reconnoiſſant de vos attentions, pour ne pas ſaiſir avec empreſſement tous les moyens que je trouverai de vous obliger. On m'avoit caché le ſort d'Emilie; j'ignorois qu'elle eût été transférée à ſainte Pélagie pour trois mois. je viens de l'apprendre, & mon beau-pere, de qui dépend ſa grace, conſent à vous la rendre. Vous verrez Emilie auſſi-tôt que vous le voudrez : puiſſe-t-elle vous imiter, & réparer, par une bonne conduite, des déſordres qui

vous ont fait gémir ! Ne lui parlez point de moi, je vous prie, & cachez-lui sur-tout qu'elle m'est redevable de sa liberté. Adieu, Mademoiselle, je jouis actuellement du vrai bonheur, & le mérite de ma femme le rendra éternel.

Ce 17 Novembre 176..

LETTRE VII.

Émilie à Sophie.

ON me rend donc la liberté, ma chere sœur, permettez-moi de prendre encore ce nom ; mais oserai-je reparoître, & vous-même voudrez-vous bien me recevoir ! La honte est imprimée sur mon front : qui pourra l'en effacer ! Vous seule me restez dans le monde, & tout est perdu pour moi si vous m'abandonnez. C'est à demain que l'on a fixé ma sortie : faites-moi la grace de m'envoyer une voiture : je n'ai que trop de raisons

pour me dérober à tous les yeux. Je rougis, en vous parlant du lieu que j'habite, & dont le nom seul est fait pour avilir. Accordez-moi un mot de votre main, & que je puisse au moins m'aller jetter dans vos bras, avec un peu de confiance.

Ce 18 Novembre 176..

LETTRE VIII.

Sophie à Émilie.

VOUS sentez toute l'étendue de vos fautes, Emilie, vous en avez vu les funestes conséquences, & le regret que vous en avez, me réconcilie avec vous. Venez, j'oublierai tout, & je vous recevrai comme ma sœur. J'allois quitter la maison de ma mere lorsque votre malheureux événement nous a séparées. Votre repentir, qui me paroît sincere, me fait changer de dessein; mais il n'est que différé, je vous en avertis, & mon union avec vous

dépend de votre perſévérance dans le bien : je n'imagine pas que votre intention ſoit de rentrer au ſpectacle. Après ce que vous venez d'eſſuyer, vous ne pouvez vous diſſimuler la façon dont vous y ſeriez regardée : reſtez chez vous, & forcez, par votre ſageſſe, le Public à vous rendre ſon eſtime : il eſt des moyens de s'occuper utilement & honnêtement ; employez-les, & ſoyez sûre que vos amis y contribueront. Vous n'avez point aſſez cultivé la danſe pour eſpérer qu'elle vous procure un jour un état. Vous ne rentreriez donc au Théatre que pour y avoir la facilité de trouver des amants qui partageaſſent leurs richeſſes avec vous ; mais, je vous l'ai dit pluſieurs fois, cela vous eſt-il permis ? Eſt-il quelque loi qui vous diſpenſe d'être vertueuſe ? en eſt-il une qui vous autoriſe à vivre avec ce jeune homme de famille, dont vous abſorbez les biens par vos folies & votre faſte : avec cet époux qui vous ſacrifie ſa femme, ſes enfants & ſes biens, & qui manque, pour vous

ſeule, à tous les ſerments qu'il a prononcés, en contractant ſon mariage? Et ſi cette femme, abandonnée d'un mari, que ſes prieres & ſes larmes n'ont pu lui ramener, finit par ſe venger, & ſe conſoler dans les bras d'un autre : qui ſera reſponſable de ſon déréglement? Vous-même, ſans qui ce mari n'auroit point fait divorce, & qui n'en a conçu l'idée que ſur la facilité qu'il a compté trouver, & qu'il a effectivement trouvée auprès de vous. On vous a inſpiré, que née avec un peu de beauté, vous deviez en tirer parti, & en faire l'inſtrument de votre fortune; on vous a trompée, aveuglée, perdue. Actuellement que vos malheurs vous ont appris à réfléchir, voyez de combien de peines, de chagrins, de revers eſt ſemé le chemin que vous avez choiſi? Qui vous dira qu'en continuant de le ſuivre, vous n'éprouverez pas encore des aventures plus fâcheuſes? Qui vous dira qu'un coup imprévu ne renverſera pas votre fortune, dans le moment même où vous la croirez la

mieux assurée ? Acquise par des voies illégitimes, odieuse à Dieu votre juge & votre maître, il la détruira cette fortune, & sa justice vous fera servir d'exemple à celles qui auront osé vous imiter. Mais je veux que cela n'arrive pas ; je veux même que, familiarisée avec le vice dès l'enfance, votre conscience vous laisse tranquille, votre vanité peut-elle être insensible à la honte de votre état ? Pouvez-vous, sans rougir, entendre dire derriere vous : quelle est cette femme couverte d'or & de diamants, logée dans cet hôtel somptueux, servie par des laquais magnifiquement vêtus, traînée dans un superbe équipage ? Qu'est-ce que c'est ? Une fille, oui, une fille ; voilà le nom avilissant que l'on vous donne ; nom qui vous sépare du reste des femmes, nom qui vous exclut des sociétés honnêtes, nom qui suppose en vous la corruption & la débauche, nom, d'après lequel le public n'imagine pas même qu'il puisse vour rester une idée de la vertu. Je vais plus loin: je veux que, par une faveur particu-

liere, ce public vous distingue de vos compagnes, qu'il ferme les yeux sur votre genre de vie, qu'il vous accorde même de la considération : aurez-vous lieu d'être plus contente dans l'intérieur de votre maison ? Pourrez-vous oublier un moment qu'elle n'a été meublée, enrichie que par le caprice d'un homme dont vous avez flatté la foiblesse; d'un homme que vos égards & vos complaisances, souvent forcées, ont séduit, enflammé, subjugué ; d'un homme à qui, par intérêt, vous en avez imposé, en lui jurant que vous l'aimiez; d'un homme qui, sans vos perfides caresses, auroit rompu un lien qui l'avilit lui-même, auroit donné des enfants légitimes à l'Etat, & seroit devenu ou son appui dans le Militaire, ou sa lumiere dans la Robe.

Vous avez de la fierté; toute femme doit en avoir. Ayez-en donc assez pour ne pas vous astreindre aux loix, aux desirs, aux volontés d'un maître; car il ne faut pas vous y tromper, l'amant avec lequel vous vivez, est votre maître;

maître; il vous paye, & c'eſt à lui que vous devez être ſoumiſe : oui, ſoumiſe, & la preuve que ce que je vous dis eſt exactement vrai, c'eſt que cet homme vous quitte dès le moment que vous faites quelque choſe qui lui déplaît.

Vous traitez avec mépris, vous regardez avec horreur ces malheureuſes qui, à la faveur de la nuit, invitent au libertinage les hommes que le haſard conduit ſur leur chemin; mais votre état n'eſt-il pas le même? Ces femmes vivent du produit de leurs charmes : n'en vivez-vous pas auſſi ? Elles comptent leur bénéfice par le nombre des dupes qu'elles trouvent : n'en faites-vous pas autant, & ne changez-vous pas d'amant, toutes les fois qu'il s'en préſente un nouveau, dont la richeſſe vous éblouit; en un mot, je ne vois entr'elles & vous, d'autre différence, ſinon, que plus heureuſe qu'elles, vous avez trouvé des hommes qui vous ont donné beaucoup : que demain elles aient le même avantage, elles ſeront regar-

dées comme vos égales : que demain vos amants vous abandonnent, vous ſerez confondue avec elles. Dédaignez, ma chere Emilie, dédaignez une pareille fortune : vous ſouffrirez dans les commencements, & il vous paroîtra dur de ne pouvoir contenter des beſoins que vous vous êtes fait à vous-même ; mais ſongez que ces beſoins vous ſont étrangers, & que vous le ſentirez lorſque vous aurez pris un autre état. Le luxe dans la parure & dans les ameublements, l'abondance, la délicateſſe dans les mets, tout cela n'étoit pas fait pour vous ; il faudra vous en priver : mais ce que vous aurez perdu, eſt-il à mettre en comparaiſon avec le plaiſir que vous goûterez dans le ſein d'un petit ménage, ſoutenu par la pureté de vos mœurs & l'honnêteté de votre conduite ? Voilà ce que j'ai cru devoir & pouvoir vous dire au moment de vous revoir. Ma morale eſt vraie, juſte & ſans réponſe : recevez-la de la part d'une ſœur, qui vous chérit tendrement. Quelque talent que vous vouliez

embraſſer, Dorval vous y offre tous ſes ſecours. Remerciez le Ciel de vous avoir conſervé, pour ami, un homme qui n'avoit que trop de raiſons pour ne jamais penſer à vous. Vous aurez, à ſix heures, la voiture que vous me demandez : je crois que vous ne ſerez pas fâché d'attendre qu'il faſſe nuit.

Ce 18 Novembre 176..

LETTRE IX.

Le Chevalier à Sophie.

LA Marquiſe, ma chere Sophie, vient de me faire part du retour entier de ſon mari, & me félicite, dans les termes les plus touchants, du bonheur que j'ai de régner ſur un cœur tel que le tien. J'avois beaucoup d'amitié pour elle ; mais la juſtice qu'elle te rend, m'y attache encore davantage : elle m'annonce auſſi que ta ſœur va ſortir de ſainte Pélagie. Daigneras-tu loger encore avec elle ? Je voudrois

en avoir assez bonne opinion, pour imaginer qu'elle deviendra plus honnête; mais j'ai peine à me le persuader: son caractere, joint aux principes qu'elle a reçus, sont des obstacles, que vraisemblablement elle n'aura pas la force de surmonter. Si j'en avois été le maître, j'aurois puni très-sévérement la femme indigne, dont le ministere l'a portée à la derniere sottise qu'elle a faite. Est-il possible que l'Etat produise & renferme, dans son sein, des créatures de cette espece, dont l'unique occupation est de séduire des filles, sur le libertinage desquelles elles fondent leur fortune! Je sais qu'il est possible de résister à leurs amorces; mais combien s'en trouve-t-il qui se laissent entraîner, pour ainsi dire, malgré elles! Avec quel art ces malheureuses ne savent-elles pas colorer le vice, dont elles sont les Apôtres; représenter l'avantage des parties, & des petits soupés; applanir les difficultés, & donner, aux plus novices, des leçons de perfidie & d'infidélité? Mais, quelle seroit ton horreur, si je

te disois que des meres infames se servent du ministere de ces femmes, & ont le front d'aller leur offrir, & leur vendre leurs propres enfants. Oui, Sophie, la Capitale est pleine de ces marâtres abominables. Quelque temps avant mon départ de Paris, j'ai vu une petite malheureuse, qui, à l'âge de douze ans, avoit été livrée par sa mere. Trop jeune encore pour connoître ce que l'on exigeoit d'elle, & pour réfléchir sur l'état affreux qu'on lui faisoit embrasser, elle obéit, & en fut bientôt la victime: en proie, six mois après, à tous les maux attachés au libertinage, & transférée dans un de ces endroits où la charité publique se charge du rétablissement de ces infortunées, elle y expira dans les douleurs les plus cuisantes; heureuse, sans doute, de perdre une vie, dont l'aurore avoit été ternie par le vice & par l'infamie. Est-ce là petite fille qu'il faut accuser de son malheureux sort? Non, sans doute, Sophie, c'est sa mere; mais cette mere seroit-elle coupable, si elle n'eût trouvé l'occasion & la faci-

lité de l'être ? Elle en auroit eu l'intention, je le veux bien ; mais cette intention, ſans les moyens de la remplir, ſeroit demeurée nulle. C'eſt donc ſur ces femmes, dont je te parle, que doit tomber toute l'énormité du crime : ce ſont elles qui entretiennent & ſoutiennent le libertinage, & qui ont mis le vice au point auquel il eſt aujourd'hui. Elles ſont le fléau de la vertu, l'horreur & le rebut de la Société : cependant on prétend qu'elles ſont les amies de quantité des plus élégantes Demoiſelles ; ce commerce eſt ſi infame, que je ne puis croire qu'il ſubſiſte.

Je crains que ta ſœur ne s'y laiſſe prendre encore une fois, & je deſire bien ſincérement qu'elle ne te cauſe pas de nouveaux chagrins. Quand pourrai-je te faire perdre, par ma préſence, le ſouvenir de ceux que tu as ſoufferts ? Quand pourrai-je te donner à toi-même tous les baiſers que je donne à ton ombre, qui me ſuit par-tout ? Adieu mille & mille fois, ma chere Sophie.

Ce 23 Novembre 17..

LETTRE X.

Sophie au Chevalier.

MA sœur est enfin revenue, Chevalier ; mais pâle, triste, défaite ; en un mot, dans un état qui m'a effrayée. Elle n'a plus cette douleur attendrissante, que donne le remord, & qui avoit fait couler mes larmes, lorsque je l'avois vue dans sa prison : à cet abattement a succédé cette humeur noire, cette colere sombre, qui est moins le fruit du repentir, que celui de la honte. A peine, en arrivant, a-t-elle daigné embrasser ma mere : toute son attention s'est tournée de mon côté, & elle m'a suivie dans ma chambre, où son silence, pendant deux grosses heures, n'a été interrompu que par quelques soupirs. Les propos qu'elle m'a tenus ensuite, ne m'ont point satisfaite. Vous le dirai-je, Chevalier, je crains que ses larmes,

ſes regrets, n'aient point eu la vertu pour principe, & que l'avenir, peut-être, ne ſoit plus affreux pour elle que le paſſé. Vous ſavez quels ſont mes projets; & ſi Emilie retombe dans ſes déſordres, je n'en gémirai que de loin. Dorval m'a promis de ne point l'abandonner: il la ſollicite; il la preſſe de faire un choix; & ſi un commerce de modes ou de dentelles pouvoit lui convenir, il eſt tout prêt à faire les avances néceſſaires.

Je n'aurai de joie & de conſolation que lorſque vous ſerez de retour: mais à quand ce retour eſt-il fixé? Vous m'aviez fait eſpérer que la victoire que nous avons remportée, conduiroit à la paix, & il me paroît que l'on en eſt encore bien loin: je n'oſe y penſer. Adieu, Chevalier, plus je ſonge à vous, & plus vous me devenez cher.

Ce 25 Novembre 17..

LETTRE

LETTRE XI.

Monsieur Dupont à Émilie.

VOUS trouverez singulier, Mademoiselle, qu'après tout ce qui vous est arrivé, il se présente quelqu'un pour vous épouser. J'ai de la peine, moi-même, à me rendre raison de la démarche que je fais aujourd'hui vis-à-vis de vous; j'ai combattu le préjugé, sur-tout depuis quelques jours; mais l'amour que je ressens pour vous depuis deux ans, l'emporte malgré moi, & je vous offre ma main. Si j'avois été fort riche, peut-être aurois-je fait comme les autres, & vous aurois-je proposé de vivre avec vous; mais je n'ai point assez de biens pour être amant, & j'en aurai fort honnêtement pour un mari. D'ailleurs, tout bien considéré, j'aime mieux une femme qu'une maîtresse, & lorsque

je fais des marchés, c'eſt pour la vie. En deux mots, il m'arrive une ſucceſſion de deux mille écus de rente, je vous les propoſe au plus vivant des deux. Si cela vous convient, je ſuis à vous : mais décidez-vous promptement ; car je pars dans quatre jours, pour aller terminer mes affaires ; & ſi vous acceptez, nous nous marierons à mon retour. Je ſuis de bonne foi, je vous en avertis, imitez-moi, & ne me prenez qu'autant que je vous ferai plaiſir : ne craignez point mes reproches ſur votre vie paſſée, je la connois ; elle ne m'arrête pas, & j'aurois tort de vous en jamais parler. Adieu, Mademoiſelle, je vous aime beaucoup, & j'attends votre réponſe.

Ce 28 Novembre 17..

LETTRE XII.

Émilie à M. Dupont.

LA franchiſe avec laquelle vous me parlez, Monſieur, me donne envie de vous voir, & de conférer avec vous ſur la propoſition que vous me faites. Je vous aurois donné rendez-vous pour aujourd'hui; mais je ſerai bien aiſe que ma ſœur ſoit préſente à notre converſation, & comme elle eſt obligée de ſe trouver aujourd'hui au théatre, je vous prie de remettre votre viſite à demain. Je vous attends à quatre heures; & ſi votre parti eſt pris, peut-être ne ſuis-je pas éloignée de prendre le mien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 19 Novembre 17.

LETTRE XIII.

Sophie au Chevalier.

ME voilà tout-à-fait tranquille ſur le compte d'Emilie, Chevalier, & il lui arrive un bonheur que jamais elle n'auroit dû eſpérer. Un fort honnête homme, nommé M. Dupont, s'eſt aviſé d'en devenir amoureux, mais amoureux, à un point qu'il va l'épouſer. Il eſt venu hier nous voir, & les clauſes du contrat ſont déjà arrangées. Il met ſon bien ſur la tête de ma ſœur & ſur la ſienne; le dernier des deux qui vivra, jouira de deux mille écus de rente. Vous êtes ſage & vertueuſe, m'a-t-il dit, en me quittant, prenez ſoin de la conduite d'Emilie; tant qu'elle ſuivra vos avis, elle ſe comportera bien. Je compte ſur ſon cœur: elle m'a dit qu'elle avoit déjà de l'amitié pour moi, & je ne crois pas qu'elle veuille me tromper. J'ai pro-

mis à M. Dupont tout ce qu'il m'a demandé : il doit être parti de ce matin, pour aller à cent lieues d'ici ; il eſpere y être trois mois, & ſe marier à ſon retour. Si Emilie eſt aſſez prudente, & aſſez honnête pour profiter de cet avantage, tous mes vœux ſeront remplis. Bon ſoir, Chevalier, l'heure de la poſte me preſſe : il y a quelques jours que je ne vous ai écrit, & je veux que ma lettre parte aujourd'hui.

Ce 15 Décembre 17. . .

LETTRE XIV.

Lucile à Emilie.

EN vérité, je ne te comprends pas, ma chere Emilie ; comment, parce que deux hommes ſe ſont battus pour toi ; parce que tu as été priſe & conduite à Sainte Pélagie, tu t'aviſes de renoncer au monde ! Tu es folle, & ta grave ſœur n'a pas le ſens

commun. Non contente de t'avoir conſeillé cette ſottiſe, elle t'en fait faire une plus grande encore, celle de te marier ; & à qui ? A un homme qui a ſix mille livres de rente : mais à ton âge, jeune & jolie, comme tu es, on en doit eſpérer cent. Allons, allons, envoie promener les ſages & ennuyeuſes Matrones qui t'obſedent, & viens me trouver. J'ai une maiſon charmante, où la plus agréable ſociété en hommes & en femmes ſoupe tous les ſoirs : on y rit, on y joue, on y fait l'amour ; en un mot, il n'eſt point d'agrément que l'on n'y goûte, & je t'y attends. J'ai des vues ſur toi, & je te réponds d'une fortune. Ta ſœur criera, s'emportera, te quittera, que t'importe ? Tu auras mon ſuffrage, celui de mes amis, & tu t'amuſeras. Si tu n'as pas l'eſprit de profiter de mes conſeils, tant pis pour toi, je t'abandonne à ton mauvais ſort. Adieu, fais tes réflexions, & rends-toi digne de l'intérêt que je prends à toi.

Ce 20 Décembre 16..

LETTRE XV.

Lucile à Emilie.

CE que j'ai mis dans ma tête, Emilie, a toujours réuſſi, & il ne ſera pas dit que j'aurai fait des tentatives inutiles vis-à-vis de toi : j'ai décidé que tu ſouperois demain chez moi, & tu y ſouperas. Point d'excuſes & de mauvaiſes raiſons ſur cela, je ne les aime pas ; & ſi la fantaiſie m'en prenoit, j'irois te chercher moi-même. Ta ſœur me diroit les plus belles choſes du monde, me feroit un ſermon excellent ſur ce qu'elle appelle ma mauvaiſe conduite, à la bonne heure ; je ſuis ſans façon, & je la quitterois auſſi-tôt qu'elle commenceroit à m'ennuyer. Quoi qu'il en ſoit, il ne s'agit pas de morale, mais d'un très-agréable ſoupé pour demain ; entends-tu bien, pour demain.

Ce 23 Décembre 17. . .

LETTRE XVI.

Emilie à Lucile.

LA propoſition eſt ſéduiſante, ma chere Lucile, & je ſuis bien tentée de l'accepter; mais je ne ſais comment faire. Je conviens de ce que tu me dis ſur le compte de ma ſœur, & elle eſt trop prude pour moi : cependant, je veux la ménager encore pendant quelques mois; & ſi elle apprend que je vais ſouper chez toi, nous ſerons brouillées pour la vie : il n'y a qu'une façon de s'y prendre, & la voici : Sophie ſe couche tous les ſoirs réguliérement à onze heures ; retarde ton ſoupé juſques-là, & à onze heures je ſerai chez toi : Sophie ne s'en doutera point; & tandis qu'elle dormira, je me dédommagerai avec toi & avec ta ſociété, de l'ennui auquel je ſuis condamnée depuis quelque temps: mandes-moi ſi cet arrangement

te convient, & demain je tiendrai ma parole.

Ce 23 Décembre 17...

LETTRE XVII.

Lucile à Emilie.

DEPUIS que je ſuis au ſpectacle, Emilie, je ne me mets jamais à table avant onze heures, & ton arrangement me convient très-fort. Un petit étourdi, qui s'amuſe à me baiſer la main, m'empêche de t'en écrire davantage. A ce ſoir.

Ce 24 Décembre 17...

LETTRE XVIII.

Lucile à Emilie.

LES propoſitions que je t'ai faites avant-hier, après le ſoupé, ont réuſſi, on ne peut mieux, ma chere Emilie.

La femme que je t'avois nommée ſera enchantée de t'avoir toutes les fois que cela te conviendra, & elle m'a promis qu'elle ne te donnera que des gens comme il faut : il y a actuellement beaucoup d'étrangers ici ; & quand tu ne ferois qu'une partie par ſemaine, tu te trouveras à ton aiſe au bout de l'an. Les dix louis que M. Dupont te donne par mois, ſuffiſent à peine pour te fournir du rouge & des rubans : d'ailleurs, ce M. Dupont doit être ton mari, & quand tu le tromperas, cela ne ſera que mieux. L'intrigante chez laquelle tu iras ſouper, eſt très-diſcrette ; j'y vais ſouvent, & le nigaud, avec lequel je vis, n'en a jamais rien ſu. Sophie & ton prétendu ne ſeront pas mieux inſtruits que lui, & tu n'as rien à craindre. D'ailleurs, j'ai dans la tête que je te procurerai bientôt quelqu'un, & pour lors tu ſeras entiérement ta maîtreſſe : nous en parlerons ce ſoir ; je t'attends à onze heures, comme la derniere fois.

Ce 27 Décembre 16..

LETTRE XIX.

Sophie au Chevalier.

MES preſſentiments n'étoient que trop vrais ſur le compte d'Emilie, mon cher Chevalier. Les morales que je lui ai faites, les promeſſes de M. Dupont, n'ont point été capables de la contenir, & elle a repris la vie qu'elle avoit menée avant ſa détention. La nuit derniere ma mere s'eſt trouvée mal; on m'a réveillée, & j'ai été lui donner du ſecours. J'ai fait appeller ma ſœur; mais elle étoit abſente, & n'eſt rentrée qu'à ſix heures du matin. Ma préſence l'a fait rougir, & elle s'eſt retirée dans ſon appartement ſans me rien dire. Deux heures après, j'ai appris qu'elle avoit ſoupé chez une Demoiſelle Lucile, dont la honteuſe réputation s'eſt établie, & s'augmente tous les jours par le nombre des hommes qu'elle a dupés. Je n'en veux pas ſavoir davan-

tage, & je tiendrai, à Emilie, la parole que je lui ai donnée. Je sors dans le moment, pour aller voir un petit appartement que l'on m'a indiqué. Je vais enfin demeurer seule : j'ai rougi assez long-temps des désordres d'Emilie, & je l'abandonne pour jamais. Je garderai le secret jusqu'à l'instant de mon délogement ; & je finis pour aller prendre mes arrangements. Adieu, Chevalier. Il y a quelques jours que je n'ai reçu de vos nouvelles, & j'en attends avec impatience.

Ce 27 Décembre 17...

LETTRE XX.

Sophie au Chevalier.

IL a fallu céder, Chevalier, & c'est à vous de joindre vos remerciments aux miens : j'en suis honteuse, & je ne sais par où j'ai pu mériter tant d'égards de la part de Madame la Marquise. Elle m'écrivit hier qu'elle

vouloit me voir, & je me rendis chez elle à l'inſtant. Elle m'attendoit; ſes chevaux étoient mis, & nous montâmes toutes les deux dans ſa voiture. J'ai beaucoup de choſes à vous communiquer, me dit-elle; je ne veux point être interrompue, & vous allez venir ſouper avec le Marquis & moi dans l'appartement d'une de mes amies, qui, depuis quelques jours, eſt à la campagne. Effectivement nous arrivons dans cet appartement, où nous trouvons le Marquis. Je ne vous ferai point le détail de toutes les amitiés que j'ai reçues de l'un & de l'autre, j'en ai été comblée. Après le ſoupé, le Marquis a fait ſigne à ſa femme, & elle a pris la parole. Nous ſommes inſtruits, ma chere Sophie, m'a-t-elle dit, de la nouvelle conduite de votre ſœur. Vous êtes trop ſage, trop vertueuſe pour loger avec elle, & il eſt néceſſaire que vous la quittiez. Ne vous offenſez point, ſi nous avons prévenu vos intentions. C'eſt vous qui venez de nous donner à ſouper, & cet appartement eſt à vous.

La surprise, la reconnoissance, m'ont rendue muette, je me suis jettée aux genoux de votre cousine, & je les ai embrassés long-temps, sans pouvoir lui répondre.

Le Marquis avoit envie que je restasse dès le soir même; mais je lui ai représenté que ma mere seroit inquiéte, & il m'a remenée chez moi. J'ai fait mes paquets dès le matin; & après avoir laissé un petit mot de lettre, je me suis rendue à mon appartement. Rien n'y est oublié, Chevalier, & j'y ai trouvé jusqu'à de la vaisselle d'argent. En grace, écrivez à votre cousine par la premiere poste, & témoignez-lui, de ma part, combien je suis pénétrée de ses bontés. Adieu, Chevalier.

Ce premier Janvier 17...

LETTRE XXI.

Dorval à Sophie.

QUE la lettre que je vous écris, Sophie, ſoit renfermée pour jamais entre vous & moi. J'ai fait hier une étourderie, j'ai manqué d'en être la victime, & je ſerois au déſeſpoir que cet événement fût connu. Emilie, le croiriez-vous ! Emilie eſt un monſtre indigne de voir le jour : les déſordres auxquels elle s'eſt livrée juſqu'ici n'étoient rien encore, & la débauche la plus affreuſe eſt le fruit de vos leçons & des miennes. J'allois hier au ſoir paſſer un inſtant chez elle, lorſque je l'ai rencontrée dans une voiture avec ſa mere : toutes les deux avoient la tête enveloppée dans leur mantelet. Il m'a paru qu'il y avoit du myſtere, j'ai été curieux de l'approfondir, &, à la faveur de la nuit, qui commençoit à paroître, je les ai ſuivies de loin. Mais, de quelle hor-

reur n'ai-je pas été saisi, lorsque je les ai vues se glisser promptement chez une de ces femmes, dont le métier est de donner de petits soupés. Ce trait m'a paru si odieux de la part de votre sœur, qu'à peine je pouvois croire ce que je voyois. J'entrerai dans cette maison, me suis-je dit aussi-tôt à moi-même; j'y verrai Emilie, & je la couvrirai de honte aux yeux de tous ceux qui s'y trouveront. Ce projet étoit ridicule, je le sens actuellement; mais j'étois trop indigné pour faire des réflexions: rempli de mon idée, j'ai frappé à la porte: on m'a conduit dans une chambre, où, moyennant un écu, j'ai su, de la servante, que votre mere étoit liée intimement avec sa maîtresse; & que votre sœur, depuis qu'elle étoit sortie de Sainte Pélagie, y avoit déjà soupé deux fois. Je me suis contenu, autant que je le pouvois, & j'ai demandé que l'on m'fît venir cette maîtresse: elle a paru. Emilie est ici, lui ai-je dit, j'en suis amoureux, & si elle veut passer une

heure

heure avec moi, en attendant l'homme avec lequel elle doit souper, je lui offre vingt-cinq louis. La proposition a été faite & acceptée dans l'instant, & votre sœur est entrée. Je n'ai pas d'expressions assez fortes pour vous peindre son étonnement & sa honte. Ma présence a été un coup de foudre pour elle, & j'ai cru qu'elle alloit s'évanouir : mais bientôt la fureur & la rage ont succédé à ce premier mouvement ; elle a voulu sauter sur moi : je l'ai retenue, & elle est tombée à mes pieds. Ses cris, & le bruit que j'ai fait, ont attiré sa mere, & son abominable amie. Mere indigne, me suis-je écrié, vous osez encore paroître ! Prostituez, malheureuse que vous êtes, prostituez votre fille, & vivez de son déshonneur : ce métier étoit fait pour vous. Adieu ; j'ai voulu voir, & j'ai vu.

J'étois sur le point de sortir, lorsque la maîtresse de cette indigne maison a trouvé mauvais que je vinsse troubler le repos qui régnoit ordinairement chez elle, & m'a menacée du

Commiſſaire. J'avois la tête échauffée, ſa menace m'a déplu, & je l'ai traitée avec tout le mépris qu'elle mérite Sa vengeance a été prompte; & au moment même, je me ſuis ſenti ſaiſi par les cheveux, & renverſé ſur le parquet. Le dépit avoit augmenté mes forces : mais le combat étoit inégal, & j'aurois expiré ſous les coups de cette femme, & ſous la main de ſes deux domeſtiques, ſi le haſard ne m'avoit ſervi. L'homme qui devoit ſouper avec Emilie, a paru : c'eſt un de mes anciens camarades de college ; il m'a reconnu, & a pris ma défenſe. Vingt coups de canne, appliqués vivement, ont fait lâcher priſe aux deux coquins, que leur maîtreſſe encourageoit à me maltraiter, & elle-même a été jettée contre une de ſes glaces, qu'elle a miſe en pieces. Pour votre ſœur & votre mere, elles avoient eu, ſans doute, la prudence de s'eſquiver, car je ne les ai pas revues. Mon ami m'a promis de garder le ſecret ſur cette aventure, & je n'en parlerai à

perſonne ; mais je me ſerois cru coupable vis-à-vis de vous, ſi j'avois gardé le ſilence. Il faut que le crime porte la peine attachée au crime ; & le mépris le plus profond, eſt le ſeul ſentiment que vous devez à votre ſœur. Elle eſt indigne de vous voir. Adieu, Sophie.

Ce 3 Janvier 17...

LETTRE XXII.

Lucile à Emilie.

IL faut avoir dans l'occaſion plus de tête que tu n'en as, Emilie, & conſerver un ſang froid, qui eſt néceſſaire dans notre métier : tu as vécu avec Dorval, il te ſurprend dans la maiſon où tu devois ſouper, & ſa préſence te déconcerte ! cette foibleſſe n'eſt pas pardonnable. S'il avoit eu affaire à moi, il ne s'en ſeroit pas tiré à ſi bon marché. Notre amie commune eſt très-piquée contre toi, &

ſi tu n'es plus hardie à l'avenir, ſa maiſon te ſera fermée pour jamais. Tu me mandes que ta ſœur t'a fait refuſer ſa porte, je n'en ſuis pas ſurpriſe, & c'eſt à Dorval, ſans doute, que tu en es redevable. Tu n'as que deux partis à prendre, ou de renoncer à voir Sophie, ou de nier l'aventure qui t'eſt arrivée : choiſis celui des deux qui te paroîtra le plus favorable & le plus avantageux. Je ſuis de ton avis ſur le compte de M. Dupont, il eſt à propos de le ménager ; c'eſt une reſſource, & un mari de cette eſpece peut être utile.

Mon vieux financier commence à ſoupçonner que je le trompe : depuis quatre ans que je l'ai, c'eſt la premiere fois qu'il s'aviſe de m'en parler : deux ou trois baiſers que je lui donnerai ce ſoir, détruiront ſes craintes, & il ne ſortira pas de chez moi, ſans me laiſſer cent louis, car telle eſt ma volonté. J'ai demain à ſouper un petit bon-homme bien ſot, bien neuf, & bien riche, ne manques pas de venir, nous verrons ce que nous

en ferons. Mon intention eſt de te le procurer, mais à condition que tu ſuivras exactement les conſeils que je te donnerai. Tu as des diſpoſitions, mais tu ne ſais pas encore t'en ſervir : j'en fais mon affaire. Bon ſoir.

Ce 4 Janvier 17...

LETTRE XXIII.

Emilie à Sophie.

JE n'aurois jamais imaginé, Sophie, que de mauvais propos euſſent été capables de vous brouiller avec moi. Dorval vous a écrit, je le ſais ; il a eu la hardieſſe de vous mander qu'il m'avoit trouvée dans une maiſon ſuſpecte, & il vous a trompée. La femme chez laquelle j'étois, eſt une femme honnête, & il eſt bien ſingulier que Dorval s'aviſe de la déshonnorer & de m'avilir moi même. Choiſiſſez entre lui & moi, vous êtes la maîtreſſe ; mais je crois que votre

sœur doit-être préférée à un étranger. Je ne me présenterai plus à votre porte, j'ai fait toutes les démarches possibles pour être bien avec vous, & je n'ai rien à me reprocher. Adieu, Sophie, vous changerez peut-être à mon égard, lorsque vous y aurez un peu réfléchi.

Ce 5 Janvier 176...

LETTRE XXIV.

Sophie à Emilie.

VOUS me forcez à rompre le silence, Mademoiselle, & je vais m'entretenir encore une fois avec vous. Je n'ai jamais ajouté foi aux propos, & je ne crois les choses que lorsque j'en suis sûre : je connois la maison dans laquelle vous allez souper presque tous les jours, & il ne vous manquoit plus que de joindre le mensonge au libertinage. Malheureuse que vous êtes! c'est ainsi que vous

abuſez de la crédulité de celui qui, pour vous retirer de l'infamie, eſt aſſez aveugle pour vous propoſer ſa main. & c'eſt, dites-vous, pour épargner ſa bourſe, c'eſt pour ménager ſa fortune que vous vous flétriſſez! Quel abus! quelle indignité! Mais ſoyez juſte une fois, & dites-moi quel charme vous trouvez dans la vie que vous menez. Ce n'eſt pas à l'amour que vous cédez, puiſque tous les jours vous changez d'objet; ce n'eſt point au plaiſir; non, je vous le ſoutiens, & vos ſens émouſſés, n'en ſont plus ſuſceptibles. L'intérêt & l'ennui de vous-même ſont donc les ſeuls mobiles qui vous font agir. Que vous devez être odieuſe à vos propres yeux! ſi les gens auxquels vous vous livrez, ſatisfont, pour le moment, cette envie que vous avez de vous enrichir, combien croyez-vous que ce bonheur puiſſe durer? Trois ou quatre ans peut-être, au bout deſquels les hommes, dégoûtés de vous par la facilité qu'ils auront eue à vous avoir, s'éloigneront de

vous pour jamais. D'ailleurs, au bout de ce terme, n'aurez-vous pas perdu vous-même ces charmes qui les attirent, cette fraicheur, cette jeuneſſe, ſans leſquelles vous ne ſerez plus rien? Que vous reſtera-t-il? De la honte, des remords, & peut-être des maux dont vous bravez les dangers? Portez vos regards juſques-là, étendez-les ſur l'avenir terrible que vous vous préparez, & pourſuivez ſi vous l'oſez. Réduite à la derniere miſere, accablée de douleurs & d'infirmités, ſans ſecours, ſans amis; c'eſt alors que vous direz à vous-même: je pouvois être eſtimée, chérie, conſidérée, & j'ai choiſi la route du vice & du déshonneur. J'ai paſſé cinq ou ſix ans dans le libertinage, ma beauté s'eſt effacée, elle a paſſé comme un ſonge, tout l'univers m'a abandonnée, & aſſez jeune encore, pour vivre trente ou quarante ans, mes jours infortunés ne ſeront qu'un mélange d'ennui, d'amertume & de déſeſpoir. Je tire le rideau ſur votre derniere heure, la

perſpective

perſpective en eſt affreuſe. Que de regrets, que de larmes lorſque d'un coup d'œil vous embraſſerez votre vie toute entiere ! Cette effrayante idée m'attendrit malgré moi.

Si la fortune vous favoriſe aſſez pour vous procurer des biens, ne croyez pas en jouir tranquillement ; votre conſcience ſera votre bourreau, & vous porterez par-tout ce ver rongeur, qui dévore ſans relâche, ces viles créatures que le crime a enrichies.

Les ſervices de Dorval & les miens pouvoient vous faire vivre honnêtement, vous les refuſez. On vous offre un mariage utile, décent, agréable, vous y renoncez par votre conduite : trouvez-moi après cela de quoi vous juſtifier. Je n'attends aucun ſuccès de mes remontrances : continuez de vous avilir. Allez, fille ſans ame, ſans principes, ſans pudeur, expoſer vos charmes à la vue de tous les hommes qui voudront vous payer : ſatisfaites votre cupidité, aſſouviſſez leurs de-

firs, je vous désavoue pour ma sœur; vous êtes indigne de l'être.

Ce 7 Janvier 17. . .

LETTRE XXV.

Emilie à Sophie.

GARDEZ vos remontrances pour vous, Mademoiselle; je suis ennuyée de vous entendre, ou me quereller, ou gémir sur mon sort: j'espere qu'il ne sera pas aussi à plaindre que vous le dites; je suis assez grande pour me conduire, & j'agirai comme il me plaira. La vie est courte, & je veux en profiter. Vous me prêchez tous les jours que je suis déshonorée, soit; mais si cela est, je jouirai de la perte de ma réputation. D'ailleurs je n'ai pas, sur la vertu, les mêmes principes que vous, & je ne conçois pas qu'il soit défendu de vivre avec un homme; si j'en trompe quelques-uns, c'est qu'ils le méritent; & si je con-

tinue le métier, auquel, en naiſſant, ma mere m'a deſtinée, ce n'eſt point pour être eſclave. Les femmes ont le droit de faire une partie de ce qui leur convient, & j'en uſerai : ſi l'homme qui veut m'épouſer n'en eſt pas content, c'eſt à lui de me le témoigner, & non à vous. Je ne conſeille pas à Dorval de venir chez moi, il y ſeroit mal reçu : je l'exhorte auſſi à ne plus me ſuivre, il s'en trouveroit peut-être mal. Adieu, Mademoiſelle.

Ce 8 Janvier 17...

LETTRE XXVI.

Sophie au Chevalier.

MA ſœur a levé le maſque tout-à-fait, Chevalier, & vous jugerez de ſa conduite par les lettres que je vous envoie. -- Emilie eſt coupable, ſans doute, je ne la vois plus, je la mépriſe même, & je l'excuſe encore quelquefois malgré moi. Ma mere l'a

élevée, ou plutôt, ſi je puis m'exprimer ainſi, l'a naturaliſée dans le crime. Eſt-il poſſible qu'elle conçoive ce que c'eſt que la vertu ! Les remontrances les plus fortes, les reproches les plus vifs, ne peuvent parvenir juſqu'à ſon cœur gâté, corrompu, perdu dès l'enfance ; je n'en ſuis pas ſurpriſe : il faudroit un miracle pour rendre honnête quelqu'un à qui l'on n'a point donné de principes.

Si l'on avoit fait voir, à Emilie, qu'elle étoit née pour un état ſimple & médiocre, elle y auroit conformé ſes deſirs ; & parmi les occupations honnêtes, elle auroit choiſi celle qui auroit été le plus de ſon goût. Elle s'y ſeroit livrée avec zele, & auroit épouſé quelqu'un, qui, en uniſſant ſon travail au ſien, lui auroit procuré une vie tranquille & aiſée ; mais on n'a cherché, en naiſſant, qu'à lui inſpirer de l'amour-propre. Coquette, avant même d'avoir l'uſage de la raiſon, on lui a enſeigné tous les petits maneges qu'il falloit employer, pour attirer & enchaîner les hommes:

elle en a vu dès ſon plus jeune âge ; elle s'y eſt accoutumée, & elle a cru qu'il n'y avoit pas plus de mal à vivre avec un amant, que d'être brodeuſe ou marchande de modes.

O ma mere ! que de reproches vous aurez à vous faire, d'avoir donné, à votre fille, cette indigne éducation ! Chargée, par le ciel, de ce dépôt ſacré, vous l'avez avili ; vous avez effacé, dans le cœur de votre fille, le ſceau de la Divinité, cet inſtinct ſacré qui l'auroit conduite au bien. Vous y avez étouffé, détruit, anéanti, le germe de la vertu ; vous avez perdu cette ame immortelle, que Dieu vous avoit confiée, & qu'il vous avoit chargée de ſauver. Quel compte à rendre !

Votre couſine, Chevalier, m'a fait hier l'honneur de venir me voir, & de paſſer une heure avec moi. Elle eſt toujours chérie & adorée de ſon mari ; elle le lui rend bien, & il eſt impoſſible de trouver une femme plus tendre & plus vertueuſe. Le Marquis lui avoit promis de la reprendre chez moi, &

il arriva effectivement sur les huit heures. Leur empressement à se voir, & la sincérité avec laquelle ils s'embrassèrent tous les deux, me pénétrerent. Si les libertins avoient souvent de pareils exemples sous les yeux, ils leur feroient plus d'impression que les morales les plus fortes : tel est le pouvoir de la vertu. Adieu, mon cher Chevalier, quand viendrez-vous tenir quelquefois compagnie à Sophie, qui ne sort jamais de son appartement que pour aller au spectacle ! J'ai trouvé, il y a quelques jours, une fille très-sage, qui me sert en même temps de femme-de-chambre & de cuisiniere, j'en suis on ne peut pas plus contente : elle ne manque pas d'esprit, & le soir je m'amuse à parler avec elle : c'est ma seule ressource. Adieu encore une fois, je vous embrasse de tout mon cœur.

Ce 14 Janvier 17..

LETTRE XXVII.

Lucile à Emilie.

JE n'ai que le temps de t'écrire, ma chere Emilie, que le petit Marquis de Liancourt t'aime à la folie, & qu'il doit t'en faire l'aveu inceſſamment. N'oublie pas les inſtructions que je t'ai données ſur ſon compte. Il arrive de Province, il n'a encore rien vu; & par-deſſus tout cela, il a mille écus à manger par mois. Arrange-toi d'après cela, & mene-le comme il faut. Tu y parviendras aiſément, car il n'a pas le ſens commun.

Ce 17 Janvier 17...

LETTRE XXVIII.

Le Marquis de Liancourt à Emilie.

JE ne sais pas, Mademoiselle, de quel œil vous m'avez regardé la premiere fois que j'ai eu l'honneur de souper avec vous chez Mademoiselle Lucile; mais je sais bien que vous m'avez enflammé à un point que je n'y puis plus tenir. Je n'ai osé vous en faire la déclaration jusqu'ici, parce que Madame la Marquise, ma mere, m'a toujours dit que les femmes de Paris étoient fort dangereuses, & que je craignois de m'enfiler. Mais Mademoiselle Lucile, qui est de très-bonne foi, m'a dit que vous étiez incapable de tromper personne : d'après cela, je suis décidé à prendre votre cœur si vous voulez me le donner, ainsi que tous les agréments que vous possédez; car, en vérité vous êtes très-jolie. Comme j'ignore tout ce qu'il faut à

une femme, je ne vous offre rien; mais je vous porterai ma bourse, & vous prendrez dedans ce qui vous est nécessaire. J'ai un carrosse & des chevaux qui ne vont pas mal, quoiqu'ils ne soient pas de Paris, & vous pourrez en disposer quand vous voudrez. Si vous aviez le temps de me répondre promptement, vous me feriez grand plaisir.

J'ai l'honneur d'être, avec tout le respect & toute l'impatience possible, Mademoiselle, votre très-humble & très-empressé serviteur & amant, &c.

Ce 18 Janvier 17...

LETTRE XXIX.

Emilie au Marquis de Liancourt.

LA déclaration que vous venez de m'envoyer, mon cher Marquis, me tire de l'embarras dans lequel j'étois vis-à-vis de vous. Je vous ai emflam-

mé à la premiere vue, & de votre côté, vous m'avez fait la même impreſſion : j'avois trop de délicateſſe pour vous l'avouer ; & vous l'auriez ignoré toute la vie, ſi vous ne m'aviez prévenue. L'amour d'un Marquis, tel que vous, eſt trop glorieux à une femme, pour ne pas me rendre au vôtre, & je conſens à vous voir chez moi. Je crains que mes meubles ne ſoient pas dignes de vous, mais j'ai un tapiſſier qui ſe fera un plaiſir de me mettre en état de vous recevoir ſelon votre mérite. Vous m'offrez votre bourſe trop honnêtement ; ſi je la reçois, ce ne ſera que pous vous obliger, & de peur de vous faire de la peine ſi je vous refuſois. A l'égard de votre carroſſe, je ſerai trop flattée d'être menée par des chevaux qui ont l'honneur d'être à votre ſervice, pour ne pas les accepter. Je ſouperai ce ſoir chez Mlle. Lucile, & vous ſerez bien aimable ſi vous vous y trouvez ; mais ne parlez de rien, car je rougirois ſi l'on ſavoit que je ſuis amoureuſe d'un jeune homme. Il faudra que

vous teniez par-tout la même conduite, & vous ne me conserverez, qu'autant que vous garderez le secret. Nous parlerons de cela plus au long : ne vous impatientez pas, mon cher Marquis, nous nous verrons ce soir.

Ce 19 Janvier 17...

LETTRE XXX.

Monsieur Dupont à Sophie.

JE suis enchanté, Mademoiselle, des lettres que je reçois d'Émilie depuis mon départ. Elle m'assure qu'elle n'a commencé à sentir le bonheur, que du moment où je lui ai proposé de l'épouser, & de la retirer de l'état humiliant & criminel qu'elle avoit embrassé sans le connoître. J'ai reconnu dans ses expressions cette franchise, cette candeur d'un cœur vraiment revenu de ses égarements. Elle avoue de bonne foi ses erreurs, & elle n'en

sera que plus constante dans la vertu. Je lui envoie régulièrement, par mois, de quoi se soutenir honnêtement, & elle me mande que quand même je ne ferois pour elle que la moitié de ce que je fais, elle seroit contente ; qu'elle apprend tous les jours à se borner sur ses dépenses ; qu'elle ne voit personne, & qu'elle sera la même jusqu'à mon retour. Continuez, je vous prie, Mademoiselle, à l'entretenir dans ces bons sentiments. La seule chose qui m'ait fait de la peine dans ses dernieres lettres, c'est qu'elle ne m'y parle point de vous : je lui reproche cet oubli, & j'espere qu'elle réparera sa faute à la premiere poste. Je me flatte aussi que mes affaires seront terminées dans deux mois au plus tard ; je le desire avec bien de l'impatience ; & la sage conduite d'Emilie augmente de plus en plus l'envie que j'ai de faire son bonheur.

J'ai l'honneur d'être, &c...

Ce 19 Janvier 17...

LETTRE XXXI.

Le Chevalier à Sophie.

CE que tu me mandes de ta sœur, ne m'étonne point, ma chere Sophie; tu as fait tous tes efforts pour la ramener au bien, tu n'as pu réussir, il faut l'oublier. Ta mere & Lucile l'ont mise dans les mains de ces femmes dont je te parlois il y a quelques jours, comment veux-tu qu'elle t'écoute? Les femmes de cette espece, trop communes aujourd'hui, ne lâchent pas leur proie lorsqu'elles la tiennent, & je les connois assez pour te répondre qu'Emilie ne leur échappera pas. Elles l'ont découverte au théatre; & fût-elle retirée dans un des coins de Paris, elles sauroient la retrouver. Oui, Sophie, l'étendue de l'empire de ces femmes est incroyable, & nul Etat n'en est exempt. Elles ont l'adresse de s'insinuer dans les maisons,

elles en deviennent les amies, & profitent bientôt de cette liaison pour amener les filles à leur but. Il y a dans la Capitale une quantité étonnante de petites marchandes & d'ouvrieres, qui, à l'insçu de leurs parents ou de leurs maîtresses, ont tous les jours des rendez-vous secrets. La séduction les y conduit, & peu-à-peu elles s'habituent au libertinage par intérêt ou par ambition : cette derniere passion surtout, est le lien le plus fort qui les enchaîne. Pourquoi, se disent-elles à elles-mêmes, ne parviendrois-je pas comme les autres à avoir des diamans, une maison, un équipage? D'après cette réflexion, elles avancent de plus en plus dans la carriere où on les a fait entrer, & deviennent de méprisables créatures, de femmes honnêtes, de bonnes & laborieuses commerçantes, de meres tendres qu'elles auroient été. Il est vrai, Sophie, que l'exemple de ceque nous appellons nos Elégantes, est bien dangereux pour la vertu. La liberté avec laquelle on entretient ses maîtresses, est poussée

trop loin, & l'on affiche le crime avec trop d'indécence. Où eſt le temps, où, par ordonnance de nos Rois, les filles*, réléguées dans un ſeul quartier, & compoſant une république à part, étoient condamnées à ne s'habiller que d'une étoffe qui leur étoit aſſignée ! Si ces ordonnances étoient renouvellées, quel changement il ſe feroit dans les mœurs ! Je ne crois pas qu'il y eût de femmes aſſez déterminées pour ſe livrer impunément à la débauche, à condition qu'elles porteroient par-tout la marque de leur déshonneur.

Encore un mot, Sophie, ſur ces créatures qui marchandent, achetent & vendent la vertu des jeunes perſonnes, & je finis. Remonte à la ſource, & tu les verras, tant qu'elles ſont jeunes & jolies, profiter de leurs charmes & ſe faire entretenir. Auſſi-tôt qu'elles vieilliſſent, elles commencent leur commerce, & le continuent juſqu'à la mort, à moins qu'un heureux

* On entend ici par le terme de *Filles*, toutes celles qui ſont dévouées au libertinage.

repentir ne vienne leur ouvrir les yeux. Si du moins ce commerce s'éteignoit avec elles, peut-être parviendroit-on à le détruire entiérement; mais ces femmes ont eu des filles qu'elles ont deſtinées comme elles au libertinage. Ces filles prennent, dans la ſuite, le métier de leur mere; donnent les mêmes principes aux filles qu'elles ont eues à leur tour, & le crime ſe perpétue de génération en génération. Seras-tu ſurpriſe, après cela, que leur nombre augmente tous les jours, & que la Capitale en ſoit remplie?

Je n'ai pas beſoin de te recommander de perſévérer dans la réſolution que tu as priſe, & de renoncer pour jamais à recevoir Emilie. Que je ſuis ſatisfait de t'en voir ſéparée! il y avoit long-temps que je le deſirois; mais ton bon cœur s'y oppoſoit. Adieu, ma Sophie. En vérité, je crois que ma couſine eſt amoureuſe de toi: elle ne ceſſe de me faire ton éloge.

Ce 31 Janvier 17...

LETTRE

LETTRE XXXII.

Lucile à Emilie.

TU traites trop bien le petit Liancourt, ma chere Emilie ; tu ne le laiſſes point aſſez deſirer, & tu finiras par en faire un inconſtant. Tu lui as dit une fois que tu l'aimois, & tu as bien fait, puiſqu'il s'agiſſoit de t'arranger avec lui ; mais je ne veux pas que tu le lui répetes, il en abuſeroit peut-être, & tu en ſerois la dupe. Plus une femme a de rigueur pour ſon amant, & plus elle l'attache. Ce ſont des animaux ſinguliers que les hommes : rien de ſi ſoumis, de ſi doux, de ſi honnête tant qu'ils veulent obtenir nos faveurs ; rien de ſi haut, de ſi impérieux, ſouvent même de ſi impertinent lorſqu'ils ſont ſatisfaits. Je ſais bien que Liancourt n'eſt point aſſez dégourdi pour en venir là, du moins ſi-tôt ; mais quelque neuf qu'il

ſoit, crains de lui donner de l'amour-propre : tous les hommes en ſont pleins, & le plus ſot eſt ſouvent celui qui en a le plus. Le ſeul que nous devions permettre à nos amants, c'eſt celui que leur inſpire le bonheur qu'ils ont de nous poſſéder, & il en naît un double avantage ; le premier, d'enchaîner à nos pieds les gens qui vivent avec nous ; le ſecond de donner à nos courtiſants l'envie de nous poſſéder à leur tour. Suis ces maximes, tu ſeras entourée d'eſclaves, & tes moindres deſirs ſeront des loix pour eux.

Liancourt me demandoit hier s'il étoit à propos qu'il te donnât des meubles neufs, & je lui ai prouvé, clair comme le jour, qu'il ne pouvoit s'en diſpenſer. Il me répondit gauchement qu'il n'avait pas d'argent comptant. Eh ! fi donc, Monſieur le Marquis, repris-je auſſi-tôt, eſt-ce qu'un homme de qualité a jamais tenu de pareils propos ? faites des lettres de change, & faites-les ſecrétement : voilà l'uſage. Il s'eſt rendu à mes raiſons ; & ce ſoir il doit aller chez les

marchands que je lui ai indiqués. Quand cet objet sera rempli, nous songerons aux diamants.

Je combine actuellement un très-grand projet : si les suites m'en paroissent avantageuses, tu verras beaucoup de changement dans ma maison.

Ce 2 Février 17...

LETTRE XXXIII.

Emilie à Lucile.

OUI, Lucile, j'ai dit à Liancourt que je l'aimois, quoiqu'il n'en soit rien; mais je lui fais payer tous les jours, par mes rigueurs, le plaisir que lui a dû causer cet aveu. Je ne connois rien de si sot que lui lorsqu'il fait l'amour; j'en ris, & je le tiens dans le plus grand respect. Avant hier il s'avisa de me baiser la main vis-à-vis de deux personnes qui étoient chez moi, je lui répondis par un soufflet : il fut

confondu, & me demanda mille pardons. Une heure après il voulut me donner le détail des meubles qu'il avoit envie de m'acheter : je lui dis qu'un homme galant ne parloit jamais de ces miseres-là ; & que lorsque l'on avoit dessein de faire un présent à sa maîtresse, on devoit la surprendre agréablement, & non la prévenir. Il en convint, & me remercia de mon avis, en m'assurant qu'il en profiteroit.

Si tu voyois les lettres que j'écris à M. Dupont, elles t'amuseroient. Je lui dis les choses les plus tendres ; je le desire avec la plus vive impatience, & il me croît. Le pauvre homme !

Ce 5 Février 17...

LETTRE XXXIV.

Sophie au Chevalier.

EMILIE, Chevalier, vit actuellement avec le Marquis de Liancourt :

elle y vit, & mande hardiment à M. Dupont, que, jusqu'à son retour, elle ne voit & ne verra personne. Peut-on pousser si loin l'adresse & la perfidie ? Que d'audace lui ont inspiré les affreux conseils de sa Lucile ! Ah ! qu'elle s'égare avec elle, que m'importe ?

Je ne sais si vous vous souvenez de l'ancienne amie de ma mere, de cette femme, dont les leçons infames n'ont que trop contribué à la perte de ma sœur. Je vous ai dit qu'elle avait une niece, dont elle avait fait l'instrument de sa fortune, & à laquelle, par ses intrigues, elle avoit procuré des amants très-riches. Cette niece, dont on auroit pu faire un sujet honnête, si on ne l'eût indignement séduite, vient de se prendre de goût pour un petit Figurant, & lui a sacrifié les espérances les plus avantageuses. Elle a enlevé ses dentelles, ses diamants, en un mot, tous ses effets, & a décampé avec lui, à l'insçu de sa tante qu'elle a laissé sans ressource. Les créanciers en ont été instruits aussi-tôt; & comme

la maiſon étoit au nom de la niece, ils ſont venus ſaiſir juſqu'au lit de cette tante. Cette malheureuſe créature, réduite à la derniere miſere, rejettée de tout le monde, & prévoyant l'avenir le plus affreux, s'eſt abandonnée à la fureur & au déſeſpoir, s'eſt arraché les cheveux, & n'a attendri perſonne. La mort a été ſon ſeul refuge, & elle eſt allée ſe précipiter dans la Seine, d'où on l'a retirée ce matin. Quelle fin ! Si les femmes qui lui reſſemblent veulent y réfléchir, elles y reconnoîtront le doigt de Dieu même; ſa miſéricorde s'eſt laſſée, & a fait place à ſa vengeance. Celle-ci l'auroit évitée, Chevalier, ſi elle eût donné à ſa niece une éducation différente; ſi, au lieu d'en faire une proſtituée, elle lui eût procuré la facilité d'apprendre un métier honnête. Cette niece alors, entretenue dans de bons principes, auroit été incapable de manquer à la reconnoiſſance, & tous ſes ſoins auroient été employés à faire le bonheur d'une tante qui auroit fait le ſien; mais cette tante l'avoit miſe dans le crime, &

l'on finit toujours par déteſter ceux qui nous ont enrichis aux dépens de notre honneur. Queles meresqui livrent leurs filles à la débauche, n'en attendent aucun retour. Quel fonds peuvent-elles faire ſur un cœur qu'elles ont corrompu elles-mêmes, & dans lequel elles ont détruit ce reſpect que la nature nous inſpire pour ceux à qui nous devons le jour ? Il y en a quelques-unes, qui, malgré leur libertinage, conſervent encore quelque tendreſſe pour leurs parents. Cette qualité m'intéreſſe en leur faveur, & me fait voir qu'elles auroient été vertueuſes, ſi on ne les avoit pas égarées. Mais combien s'en trouve-t-il, qui, par mépris, ou par dureté, éloignant leurs meres de leurs yeux, les laiſſent gémir dans la miſere, tandis qu'elles vivent au milieu du luxe & de l'abondance? On les blâme, & l'on a raiſon; mais on ne plaint pas leurs meres, & l'on croiroit, pour ainſi dire, faire un crime ſi l'on reſſentoit pour elles cette pitié que l'on accorde en général aux malheureux.

Bon ſoir, Chevalier, je ſuis accablée de fatigue, & je vais me repoſer.

Ce 8 Février 17...

LETTRE XXXV.

Emilie à Lucile.

ILS ſont enfin arrivés & placés, ma chere Lucile, les meubles du Marquis. Je ne t'en ferai point le détail, il ſeroit trop long, & tu ſauras ſeulement qu'il y en a pour mille louis. Je les ai reçus avec toute la dignité poſſible, & j'ai fait entendre à Liancourt qu'il étoit trop heureux que je vouluſſe bien les accepter, & le préférer à vingt amants dont j'avois refuſé les offres. Il m'a répondu qu'il le voyoit bien; qu'il craignoit ſeulement que ſes préſents ne fuſſent pas dignes de moi, & qu'il me prioit de lui continuer mes bontés. Je les lui ai promiſes, à condition

condition qu'il les mériteroit. Mais sur-tout, ai-je ajouté, gardez le plus grand secret sur nos arrangements. Si jamais vous vous vantez que nous vivons ensemble, je romps avec vous dans la minute. Il m'a protesté qu'il n'en diroit rien par rapport à moi, & par rapport à Madame sa chere mere, qui, peut-être, ne seroit pas contente, si elle savoit qu'il fît des lettres de change.

Tu sais qu'il me donne cinquante louis par mois, &, dans quelques jours, je lui persuaderai qu'il faut y en ajouter vingt-cinq. Je t'ai fait part de l'amour que j'ai pour Florival : le pauvre petit diable n'a rien, & les vingt-cinq louis de plus me serviront à l'entretenir. Comme il vient me voir souvent, j'ai fait croire à Liancourt que c'était un de mes parents, & il le traite en conséquence. N'oublie pas que tu m'as promis de souper demain chez moi. Si le Marquis nous gêne, nous le renverrons. Je veux l'accoutumer à ne venir chez moi, que lorsque cela me conviendra.

Ce 12 Février 17. . .

LETTRE XXXVI.

Lucile à Emilie.

MON vieux millionnaire, mon ennuyeux, mon incommode, mon mauſſade amant, M. Turcaret enfin, c'eſt ainſi que je le nomme, ſort de chez moi, Emilie, & je viens de lui donner ſon congé pour la ſeconde fois. Il jure, il ſoupire, il crie, il regrette cent mille francs qu'il a mangé avec moi, il veut m'en donner cent autres pour continuer à me voir; en un mot, il fait & dit toutes les extravagances dont eſt capable un ſinge de ſon eſpece; mais il ne m'attendrira pas. Je t'ai mandé l'autre jour qu'il me manquoit cent louis pour exécuter un deſſein que j'avois dans la tête, ce M. Turcaret me les a donnés, & au moyen de trente mille francs comptants que j'ai dans mon ſecrétaire, je vais mener une vie toute différente de celle

que j'ai menée jusqu'ici. J'ai fait de profondes réflexions, & j'ai calculé qu'il n'y avoit pas le sens-commun de s'arranger avec un homme à tant par mois. Par cet arrangement, on se donne un maître, & l'on manque sa fortune. D'après cela, j'ai pris mes mesures; j'ai dressé mes batteries, & je vais avoir quatre amants, sans cependant en avoir un. Ceci te paroit un problême, en voici l'explication.

Quatre hommes, comme il faut, viennent régulièrement chez moi depuis un an, & m'ont fait, depuis peu, chacun en particulier, la déclaration de leur amour. J'ai donné des espérances à tous les quatre; mais pas plus au premier qu'au second, pas plus au troisieme qu'au quatrieme. Il semble qu'ils se soient donnés le mot, il y a quelques jours, pour me presser & m'engager à me décider: voici la réponse circulaire que j'ai faite à chacun de ces quatre soupirants, mais en particulier, & en leur recommandant le plus grand secret.

„Je suis résolue, Monsieur, à

„ conſerver la liberté dont je jouis de-
„ puis que j'ai renvoyé M. Turcaret.
„ Vous ſeul, dans le monde, ſeriez
„ capable de me faire peut-être un
„ jour changer de deſſein; mais pour
„ le moment, mon parti eſt pris. Si
„ ma maiſon vous eſt agréable, que
„ cela ne vous empêche pas d'y venir,
„ j'aurai beaucoup de plaiſir à vous y
„ voir, & je tâcherai de vous y procu-
„ rer des ſoupés agréables. Ne dites
„ point à vos trois amis que je vous
„ écris, je veux que l'on ignore ma
„ façon de penſer ſur votre compte;
„ & ſi vous voulez réuſſir à me plaire,
„ le ſecret eſt pour vous de la plus
„ grande conſéquence. „

Ces quatre Amants, Emilie, ſont déja fort amis, je vais travailler à les lier plus étroitement: cependant, je donnerai quelquefois de petites préférences à l'un vis-à-vis des autres; je flatterai alternativement leur amour-propre; & ſi tu as de l'eſprit, tu devineras aiſément qu'elle eſt mon but. Quoiqu'ils ſe connoiſſent & ſe trouvent tous les jours enſemble, je ne

crains pas qu'ils me trahiſſent, & ſe découvrent mutuellement ce que je leur ai dit ou écrit. Tous les quatre, en gardant le ſilence, travailleront pour eux. Je les ſubjuguerai ſi bien, qu'ils ne me quitteront pas une minute. J'approuve très-fort le projet que tu as de demander vingt-cinq louis de plus à Liancourt; quand tu ſeras en fonds comme moi, tu pourras m'imiter: d'ailleurs il eſt ſi bête, qu'il faut abſolument qu'il te dédommage des moments d'ennui que tu auras à paſſer avec lui. Je n'ai point oublié ton ſouper; je ſerai demain de bonne heure chez toi; & ſi tu le trouves bon, je te menerai mes quatre ſoupirants. Mais afin de rendre ce ſoupé plaiſant pour nous deux, il faut y admettre, toi ton ami de cœur, & moi le mien: tu auras le plaiſir d'y jouir de la bonne foi de ton Marquis, & moi de celle de mes courtiſans. A demain.

Ce 12 Février 17...

LETTRE XXXVII.

Monsieur Turcaret à Lucile.

APPRENEZ, Mademoiselle Lucile, que les plus grands Seigneurs de la Ville & de la Cour, se font un plaisir de me recevoir chez eux ; que jamais ils ne m'ont refusé leur porte, & qu'il est bien indécent à vous de m'avoir fait refuser la vôtre deux fois. Ah ! si je n'étois pas dans les Fermes du Roi, & qu'il me fût permis de me servir de mon épée, comme je me vengerois de ceux qui vous ont inspiré le dessein de me renvoyer ! Ce qui me console, c'est que vous verrez chez vous désormais plus de lettres d'amour que de lettres de change. Ne croyez pas que j'ignore les infidélités que vous m'avez faites, je les sais toutes, & je me mords bien les doigts d'avoir payé si long-temps les violons pour vous faire danser. Vous êtes bienheureuse que j'aie placé

vos deux cousins dans les Gabelles, & peu s'en faut que je ne les révoque; mais un Auteur, qui mange quelquefois chez moi, m'a dit qu'il étoit indigne d'un Financier de chercher à se venger. N'imaginez pas que je fasse des tentatives pour me raccommoder avec vous, non, Mademoiselle. Je vous aime encore; mais je ne vous le dirai pas, car, si vous le saviez, vous seriez fille à me déniaiser une seconde fois, & moi j'aurois la bêtise de vous endosser encore quelques billets. Je ne vous donne pas trois mois pour vous repentir de m'avoir donné mon congé; mais il ne sera plus temps. Que je me moquerai de vous, quand je vous verrai entourrée de tous les agréables de Paris, & n'ayant pas un écu! Cela vous arrivera, & bien pis encore. Oui, vous aurez une cuisiniere, & rien à mettre sur votre table; vous aurez des créanciers, & point d'argent pour les payer; vous aurez un carrosse, & vos chevaux mourront de faim; vous aurez..... Je finis; car je dirois quelque sottise. Adieu, Mademoiselle,

j'aurai, quand je voudrai, vingt femmes qui valent mieux que vous, & qui trouvent que je vaux beaucoup.

Ce 14 Février 17. . .

LETTRE XXXVIII.

Lucile à M. Turcaret.

SI les Seigneurs de la Ville & de la Cour, mon cher M. Turcaret, se font un plaisir de vous ouvrir leur porte, les jolies femmes de la Ville & de la Cour, s'en feront un de vous fermer la leur. Vous êtes un homme charmant, je le sais ; mais vos graces sont journalieres, &, malheureusement pour vous, je ne vous en trouve que lorsque vous parlez de donner ; c'est le moment de votre triomphe. Pour bien réussir parmi les femmes, vous devriez vous faire toujours suivre par votre caissier ; par ce moyen, vous êtes sûr de valoir beaucoup. Je vous ai coûté cent mille

francs en dix-huit mois, & vous devriez me remercier de ma modération. Vous n'êtes ni jeune, ni bien tourné : quand vous avez dit : *Mon petit cœur, en vérité, vous êtes fort jolie ; je suis plus charmé de souper avec vous, que si je soupois avec le grand Turc, vous avez tout dit.* De bonne foi, croyez-vous que cela soit fort amusant, & que l'on pût se résoudre à s'ennuyer avec vous, si l'on ne s'en dédommageoit sur autre chose. Vous me mandez que vous aurez vingt femmes quand vous le voudrez, je n'en suis pas surprise, & vous êtes bien fait pour cela. Vous me mandez aussi qu'avant trois mois je n'aurai pas un écu, & que mes pauvres chevaux mourront de faim, j'en ferai quitte pour aller à pied comme vous faisiez il y a quatre ou cinq ans : mais ce temps est passé, vous n'êtes plus chenille, & je veux vous voir dans peu le plus joli petit papillon de Paris ; je veux vous voir plein d'esprit & de finesse, folâtrant, sémillant, tourbillonnant, voiant de toilette en toilette ; l'homme

du jour, en un mot, & la coqueluche de nos élégantes. J'attends ce moment-là pour me raccommoder avec vous; mais s'il n'arrive pas, je me contenterai de soupirer, & de vous desirer de loin.

Ce 15 Février 17...

LETTRE XXXIX.

Le Marquis de Liancourt à Lucile.

JE suis au désespoir, Mademoiselle, & si vous n'avez pitié de moi, je vais mourrir de chagrin. Avant hier, après le soupé, Emilie passa dans son cabinet de toilette, son cousin Florival l'y suivit: j'y entrai un moment après, je les y trouvai tous les deux s'embrassant; j'eus le malheur d'en être jaloux, & l'on me mit à la porte. J'ai écrit deux fois à Emilie: elle n'a pas daigné me répondre, & je ne sais que devenir; car, je ne puis plus vivre

ſans elle. Je reconnois tous mes torts ; j'avoue qu'il eſt ridicule à moi d'avoir trouvé à redire qu'Emilie embraſsât ſon couſin. Intéreſſez-vous donc en ma faveur, & tâchez d'obtenir ma grace. Si Emilie ſavoit à quel point je l'aime, elle ne ſeroit pas ſi ſévere. Faites-moi l'amitié de me répondre, Mademoiſelle, auſſi-tôt que vous aurez appris quelque choſe de favorable pour moi.

J'ai l'honneur d'être, &c. . . .

Ce 23 Février 17..

LETTRE XL.

Lucile au Marquis de Liancourt.

VOUS avez fait une grande ſottiſe, M. le Marquis, & j'approuve fort la conduite d'Emilie. Comment ! vous arrivez à Paris, vous avez le bonheur d'y trouver la fille du monde qui ſe comporte le mieux, qui mene la vie

la plus décente & la plus honnête ; elle vous fait la grace de vous bien recevoir, & vous en abuſez ! Emilie en eſt outrée, & elle a raiſon. Je l'ai vue hier : ce n'a été qu'à force de prieres que je ſuis venue à bout de l'adoucir ; &, entre nous, je n'aurois pas réuſſi, ſans le foible qu'elle ſe ſent pour vous. Elle conſentoit donc à vous recevoir ; mais ſa mere s'y oppoſa vivement, & voici pourquoi : le lendemain de votre rupture, un Seigneur étranger fit propoſer à Emilie cent louis par mois, une maiſon meublée, des diamants, & trente mille francs d'argent comptant. L'offre eſt ſéduiſante, & la mere vouloit abſolument qu'Emilie l'acceptât. Emilie m'a fait entendre qu'elle vous préféroit à tout cela, & j'ai prié ſa mere de ne pas la contraindre. Je lui ai fait entendre raiſon ; mais à condition que vous donneriez, à ſa fille, pour dix mille francs de diamants, & une obligation de douze mille livres, payable dans trois mois. Je n'ai pu mieux faire, Marquis. Mais, qu'eſt-

ce que c'eſt que cela pour un homme comme vous, qui jouirez un jour de cent mille livres de rente. Emilie a proteſté qu'elle n'accepteroit rien, & qu'elle étoit au déſeſpoir de s'être brouillée avec vous, puiſque le racommodement étoit mis à ce prix-là; mais c'eſt à vous d'aller trouver la mere, & de lui remettre ſecrétement ce qu'elle vous demande. La premiere fois que je vous verrai, je vous féliciterai du bonheur que vous avez d'être aimé d'une femme qui vous ſacrifie ainſi ſa fortune.

Ce 26 Février 17...

LETTRE XLI.

Emilie à Lucile.

JE te ſuis bien obligée, ma chere Lucile, de la tournure que tu as priſe vis-à-vis de Liancourt: il en a été la dupe entiérement; & il a cru, de la

meilleure foi du monde, qu'un Seigneur étranger m'avoit fait toutes les offres dont tu lui as parlé dans ta lettre. Je t'avoue que je n'aurois pas été capable d'inventer un ſtratagême auſſi fin ; mais je t'ai ſecondée de mon mieux. J'ai bien fait la difficile au moment du racommodement, & j'ai feint d'ignorer quelles en étoient les conditions. Ma mere a l'obligation des douze mille francs dans ſa poche ; &, dans quinze jours au plus tard, il m'apportera les diamants. J'ai une loge ce ſoir aux Italiens, j'eſpere que tu en profiteras.

Ce 28 Février 17..

LETTRE XLII.

Lucile à Emilie.

ENTRE amies, on doit ſe rendre des ſervices, Emilie, & je ſuis enchantée que mon ſtratagême ait réuſſi

vis-à-vis Liancourt : c'eſt une des meilleures dupes que l'on puiſſe trouver, & il faut en tirer tout le parti poſſible, tandis que nous le tenons. Mes quatre amants ſe piquent mutuellement de généroſité : ſi l'un me fait un préſent, les autres renchériſſent deſſus ; & depuis un mois, j'en ai reçu pour plus de quarante mille francs. Chacun des quatre en particulier, croît être le bien-aimé, & n'épargne rien pour l'emporter ſur ſes camarades. Un d'eux s'aviſa l'autre jour d'être jaloux, & de m'en dire quelque choſe : il fut fort mal reçu. De quoi vous plaignez-vous, Monſieur, lui répondis-je ? Et de quel droit prétendez-vous me donner des loix ? Me payez-vous ? avons-nous fait des arrangements enſemble ? en un mot, vivez-vous avec moi ? Ma maiſon vous eſt ouverte, vous y ſoupez toutes les fois que cela vous convient, vous y trouvez vos amis, je vous accorde ce qu'aucun d'eux n'a pu obtenir ; que vous faut-il de plus ? Il convint de ſes torts, & me de-

manda un million de pardons. C'eſt ainſi que je les mene, Emilie, juge de l'avantage que j'en retirerai. En ne recevant point d'argent de leur part, je ſuis devenue leur ſouveraine; & les préſents qu'ils me feront, vaudront plus que s'ils me donnoient chacun deux cents louis par mois. Je ſuis fâchée que tu n'aies pu ſouper chez moi le jour de ma fête, tu y aurois été témoin d'une des ruſes les plus adroites dont on ſe ſoit jamais ſervi. Aucun de mes quatre ſoupirants ne me connoiſſoit une magnifique écuelle de vermeil, dont M. Turcaret m'a fait préſent il y a trois mois. J'ai rempli cette écuelle de cinq cents double louis, & j'ai ordonné à mon laquais de me l'apporter au deſſert, avec une lettre que j'avois fait écrire. Mes ordres ont été exécutés de point en point: l'écuelle m'a été apportée, & j'ai lu la lettre tout haut. Dites au valet-de-pied du Prince, ai-je répondu à mon laquais, que je ſuis très-ſenſible à l'attention de ſon Alteſſe, mais que je ne puis recevoir ſon préſent.

sent. Si tu avois vu, Emilie, la surprise de mes quatre amants, & la joie que leur a causée mon refus, tu n'aurois pu t'empêcher d'en rire. Voilà ce que l'on peut appeller une idée heureuse, & la façon dont on s'y prend pour piquer la générosité des gens. Qui, après cela, osera me faire des présents médiocres ? Le succès en est sûr, & tu verras ce que produira l'histoire de mon écuelle. Quand je trouverai Liancourt, je ne manquerai pas de lui vanter le prétendu sacrifice que tu lui as fait.

Ce 2 Mars 17. . .

LETTRE XLIII.

La Marquise de Liancourt à son fils.

LORSQUE l'on a mille écus à dépenser par mois, Monsieur, on ne doit pas manquer d'argent, & cer-

tainement je ne vous enverrai point celui que vous me demandez. Juſqu'ici, je ne me ſuis point informée de votre conduite, parce que j'ai imaginé qu'elle ſeroit telle que je la deſirois; mais je vous avertis que je vais la faire examiner de très-près. Si vous avez perdu votre argent au jeu, que le beſoin dans lequel vous vous trouvez vous ſerve de leçon. Je ſuis loin de ſoupçonner que ce beſoin vienne d'une autre cauſe, vous devez m'entendre. Si malheureuſement pour vous, cela étoit, ſoyez ſûr que rien ne ſeroit capable de vous excuſer à mes yeux; mais encore une fois, je ne puis le penſer. Je ne vous dis rien du ſilence que vous gardez vis-à-vis de moi depuis que vous êtes à Paris. Quand vos plaiſirs vous le permettront, vous ſongerez que Madame de Liancourt n'eſt pas faite pour ne recevoir de vos nouvelles, que lorſque vous avez beſoin d'une lettre de change. Adieu, mon fils: tant que vous vous comporterez bien, vous trouverez en moi une mere toujours

prête à vous obliger ; mais n'en attendez rien, si vous me mettez dans le cas de me plaindre de vous.

Ce 7 Mars 176..

LETTRE XLIV.

Sophie au Chevalier.

JE croyois, Chevalier, que la conduite que je mene me mettroit à l'abri des tentatives & des insultes de nos agréables, mais je suis convaincue du contraire. Hier je me disposois à sortir, pour me rendre au théatre, lorsque le Duc de .... vint chez moi. Malgré les refus qu'on lui fit de le laisser entrer, il pénétra jusques dans ma chambre. Sa visite m'étonna au point que je fus un moment sans pouvoir répondre à ses protestations, & aux instances qu'il me faisoit de vivre avec lui. Cependant, je me remis de mon trouble, mais je m'apperçus

qu'il avoit pris mon silence pour une espece de consentement, & qu'il commençoit à s'enhardir. M. le Duc, lui dis-je très-vivement, il est cinq heures & demie, je n'ai pas le temps de vous entendre, & en finissant ma phrase, je descendis les marches de mon escalier quatre à quatre : j'avois remarqué que mon départ précipité l'avoit irrité, & je ne m'étois pas trompée. Je suis revenue tranquillement chez moi, après le spectacle, & je finissois à peine de souper lorsque l'on a frappé à ma porte. Cécile, ma femme de chambre, est venue m'en avertir, & je lui ai défendu de répondre. On a redoublé trois ou quatre fois, & à la fin, j'ai été obligée de demander qui étoit là : c'est, a-t-on repris, de la part de Madame la Marquise de .... (votre cousine.) A ce nom, je n'ai pas délibéré plus longtemps, & j'ai ouvert ma porte ; mais, oh ! ciel ! quelle a été ma frayeur ! c'étoit le Duc lui-même, qui, en entrant, m'a dit d'un air égaré ; j'ai vu ce soir Madame la Marquise d...,

Mademoiſelle, qui m'a prié de vous faire ſes compliments : je doute, M. le Duc, ai-je repris, qu'elle vous ait chargé de me les apporter à cette heure-ci. Je mourois de peur, & le Duc, tout en cauſant, eſt entrée dans mon appartement ; j'ai vu dans ſes yeux qu'il avoit quelque projet dans la tête, j'ai profité de ſon trouble, & je l'ai enfermé ſeul, à double tour : deux de mes voiſins m'ont promis de faire ſentinelle, & moi je me ſuis rendue promptement avec Cécile chez votre couſine, dont l'hôtel eſt à deux pas de-là : je lui ai conté mon aventure, & ſon mari & elle ſont venus m'accompagner chez moi : le priſonnier s'impatientoit, & commençoit à faire du bruit ; mais il a été ſi ſurpris & ſi déconcerté, lorſqu'il a vu quels étoient mes appuis, qu'il eſt demeuré muet. Je viens vous remercier, mon cher couſin, lui a dit la Marquiſe, en plaiſantant, du ſoin que vous prenez de faire pour moi des compliments à Sophie ; cependant, je ſerai charmée qu'une autre fois, & pour

elle & pour moi, vous n'imaginiez pas de pareilles commiſſions. Le Duc a balbutié une réponſe à laquelle nous n'avons pu rien comprendre, a fait une révérence fort polie, & nous a quittés. La Marquiſe a paſſé une demi-heure avec moi, m'a raſſurée, & m'a ſouhaité le bon ſoir.

Quelqu'un qui a vu ma mere, m'a dit que depuis la mort funeſte de ſon amie, elle étoit devenue triſte & mélancolique. Puiſſe-t-elle faire ſur cet événement de ſérieuſes réflexions! Pour Emilie, elle eſt toujours la même; le Marquis de Liancourt mange beaucoup d'argent avec elle, & l'on prétend que dans peu il va lui donner des diamants. Je n'entends plus parler de M. Dupont, & je préſume que ma ſœur m'aura brouillée avec lui. Bon ſoir, Chevalier.

Ce 9 Mars 176...

LETTRE XLV.

Le Chevalier à Sophie.

LE Duc de . . . ma chere Sophie, eſt accoutumé à faire des étourderies, & je connois pluſieurs femmes qui s'en plaignent : heureuſement tu en as été quitte pour la peur, & je n'ai pu m'empêcher de rire en liſant la façon dont tu l'as enfermé chez toi. J'aurois voulu être caché dans un petit coin, & voir la mine allongée qu'il devoit avoir, lorſque ma couſine lui a ouvert la porte. Je ſuis bien ſûr que cet événement le contiendra, au moins vis-à-vis de toi, & qu'il ne viendra plus te faire des compliments de la Marquiſe. Tu me mandes que le Marquis de Liancourt va donner des diamants à ta ſœur, c'eſt un motif de plus pour l'engager à continuer la vie qu'elle mene. Oui, Sophie, ces diamants ſont peut-être l'appas le plus

ſéduiſant que l'on puiſſe préſenter aux femmes de cette eſpece. Elles ont le plaiſir de s'en parer pendant quelques années, au bout deſquelles elles en font de l'argent & des rentes : d'ailleurs elles ſont perſuadées que ces diamants leur donnent une ſorte de conſidération, & que les hommes qui auront des caprices pour elles, les mettront à un plus haut prix. Il eſt vrai qu'elles n'ont pas tort, & les hommes aujourd'hui regardent les filles les plus brillantes comme les plus aimables : ils ſe font un mérite de les mettre au nombre de celles dont ils ont obtenu les faveurs, & l'amour-propre les conduit à leurs pieds ; juge, Sophie, de l'agrément que doivent leur procurer de pareilles conquêtes. Ces femmes, de leur côté, ne ſont pas plus délicates, & un ſinge eſt le bien venu, pour peu qu'il offre un écrin bien garni. J'ai vu quantité de nos élégantes, dont les amants jeunes, jolis, & bien faits, ont été renvoyés pour des magots : les hommes s'en plaignent, & c'eſt leur faute : ils

ils n'entretiennent une maîtresse que par faste & par ostentation, le cœur n'y entre pour rien, ils ne s'en cachent pas, & cette maîtresse, qui, peut-être, de la reconnoissance auroit passé à la tendresse, & auroit aimé cet amant, dont l'attachement l'auroit flattée, le quitte aussi aisément qu'elle l'a pris. Que cet enchaînement perpétuel de changements & de perfidies devroit inspirer d'horreur & d'éloignement pour cet état, quand même il seroit permis de l'embrasser! La jeunesse imprudente attache du plaisir à ces mêmes changements, & à peine les a-t-elle éprouvés ou fait éprouver, qu'elle en sent le vuide & le danger. Que l'on interroge la plus libertine & la plus endurcie de nos Demoiselles, si elle veut être de bonne foi, elle répondra que jamais elle n'a connu le vrai plaisir. Il consiste dans l'honnêteté, & cette honnêteté est certainement, & sera pour jamais incompatible avec l'état dont nous parlons.

Un de mes amis me disoit l'autre

jour qu'il desireroit que l'on fît une loi au sujet des diamants : ce seroit de les interdire à toutes les filles du monde, & de les leur confisquer, si elles étoient assez hardies pour contrevenir aux ordonnances : on empêcheroit par-là du moins la ruine d'un nombre infini de jeunes gens, qui manquant d'argent, vont prendre à crédit chez les marchands, des boucles d'oreilles, des colliers, des bagues, & quantité d'autres bijoux dont ils donnent une partie à leurs maîtresses, & dont ils vendent l'autre aux trois quarts de perte, pour en faire de l'argent. Je ferois mieux encore, lui répondis-je; j'engagerois toutes les femmes honnêtes à se défaire de leur diamants, & je ne permettrois qu'aux filles d'en avoir. Ceux dont elles seroient couvertes, seroit l'emblême de leur infamie, & je verrois si l'envie de briller l'emporteroit sur ce sentiment intérieur qui répugne à la honte. Que je m'ennuie loin de toi, ma chere Sophie! que ne donnerois-je pas pour avoir le plaisir de te voir & de t'em-

brasser ! Si mes desirs suffisent pour avancer ce moment, il ne tardera pas.

Ce 16 Mars 176..

LETTRE XLVI.

Lucile à Emilie.

J'Ai défendu à chacun de mes amants en particulier, Emilie, de paroître avoir de la jalousie sur le compte l'un de l'autre, & je suis parvenue à établir entre eux une intelligence singuliere. Tu sais que depuis quelque temps je suis d'une santé délicate ; devine ce que j'ai fait : j'ai arrangé que l'un d'eux alternativement auroit soin de me garder la nuit, & coucheroit dans ma chambre sur un lit de repos. Ils ont tant de confiance en moi, qu'ils y ont consenti avec le plus grand empressement, & moi, de mon côté, lorsque les trois autres sont partis, je ne manque pas

de faire entendre à celui qui reſte ; mais ſous le plus grand ſecret, que j'ai imaginé cet expédient en ſa faveur, & pour tromper ſes rivaux.

Chacun en particulier s'applaudit de la préférence, redouble ſes attentions & ſes préſents, & aucun de ces quatre nigauds ne s'apperçoit que c'eſt pour mieux l'attraper. On m'a ordonné les bains, & rien au monde n'eſt ſi galant que ce que mes dupes ont imaginé le premier jour que je les ai pris. L'un a commandé qu'au lieu de tuyaux unis, on diſpoſât des amours & des dauphins, qui, ſous différentes formes, & ſous différentes attitudes, me verſeroient tour à tour de l'eau chaude & de l'eau froide, & ces projets ont été exécutés à la lettre : l'autre a fait couronner mon plafond, mon lambris & ma baignoire des fleurs d'Italie les plus belles & les plus rares : le troiſieme m'a donné un concert délicieux durant tout le temps que je ſuis reſtée au bain : pour le quatrieme, il ſembloit n'avoir rien inventé, lorſque tout

d'un coup il a lâché sur l'eau six petits signes admirablement bien faits, & dont chacun avoit sur la tête, en forme d'aigrette, une épingle de diamants. Je suis sûre que ces bains-là leur coûtent entre eux quatre, six ou sept mille francs : ce sont des riens, mais des riens appliqués à propos, de ces riens enfin que je n'aurois pas, si je vivois avec un seul homme dont la dépense se seroit réglée sur le train de ma maison. Tant que vous ne voudrez pas recevoir d'argent des hommes, vous en tirerez beaucoup : ces hommes ont du crédit, les présents ne leur coûtent rien ; ils nous les font, & croient encore nous avoir une obligation infinie. Entre nous, Emilie, qu'ils sont dupes ! mais il faut en profiter : nous serions perdues si nos amants venoient à réfléchir que nous n'entrons dans le monde que pour nous enrichir ; que nous sommes conséquemment décidées à sacrifier tout à cette intention de faire fortune ; qu'avec cette idée qui nous suit partout, notre cœur est incapable de

s'attacher, & que nous ſommes diſpoſées à les tromper toutes les fois qu'il s'agit du plus petit intérêt pour nous. Une des premieres de l'ordre diſoit que celle de nous qui refuſoit deux louis, ſoit en préſent, ſoit en argent, méritoit d'être punie, & elle avoit raiſon.

A propos, Liancourt eſt venu chez moi tout affligé, tout inquiet, me lire une lettre de ſa mere, qui lui refuſe de l'argent : je l'ai raſſuré, je lui ai inſpiré de la fermeté, & je lui ai enſeigné un honnête homme qui ſera enchanté de faire des affaires avec lui. Je lui ai recommandé en même temps de ne point te parler de ſa lettre : je connois Emilie, ai-je ajouté, ſi elle ſavoit que Madame votre mere vous chagrinât, elle ſeroit fille à ne rien recevoir de vous. Cette Marquiſe de Liancourt m'a l'air d'avoir de la tête, elle pourroit bien t'enlever ſon fils, & tandis que tu le tiens, il faut le mener leſtement.

Ce 21 Mars 176..

LETTRE XLVII.

La Marquiſe à Sophie.

JE reçois dans l'inſtant, ma chere Sophie, la nouvelle que je craignois d'apprendre. Le Marquis de... languiſſant depuis quelques mois, eſt mort d'hier, & j'ai été chargée de le mander au Chevalier ſon frere. Je me ſuis déjà acquitée de cette commiſſion, mais joignez, je vous prie, une de vos lettres à la mienne. Le Chevalier aimoit beaucoup ſon frere, il ſera très-ſenſible à ſa perte, & vous êtes plus capable de le conſoler que perſonne. J'irai vous voir auſſi-tôt que j'aurai un inſtant à moi; mais je ſuis obligée de tenir compagnie au pere du Chevalier, qui, pour quelque temps, s'eſt éloigné de ſa maiſon. Adieu, ma chere Sophie, mon mari vous fait mille compliments.

Ce 22 Mars 176.

LETTRE XLVIII.

Sophie au Chevalier.

JE n'ai jamais ſenti auſſi vivement que dans ce moment-ci, mon cher Chevalier, le chagrin d'être ſéparée de vous. Je ſerois votre conſolation, & la vue de ce que vous aimez, aideroit ſans doute à ſécher vos larmes. Je ſuis loin d'exiger que vous n'en verſiez point, vous les devez au ſouvenir d'un frere qui vous aimoit, & que vous chériſſiez : en le regrettant, vous payez à la nature & au ſentiment un tribut que vous ne pouvez leur refuſer ; mais que cette même douleur n'altere point votre ſanté. Songez à vous conſerver pour une famille dont vous êtes l'unique appui, pour un pere tendre, aux volontés duquel vous devez être ſoumis ſans réſerve. Mais en attendant qu'il diſpoſe de vous, mon cher Chevalier, tâchez,

autant que vous le pourrez, de calmer votre mélancolie. S'il ne faut pour cela que multiplier mes lettres, vous ne devez pas douter que je ne le faſſe; mais je n'y parlerai plus du ſujet qui vous afflige, & je n'épargnerai rien pour éloigner cette image de vos yeux.

J'oublioís de vous dire que l'on a eu des nouvelles de cette petite fille qui étoit partie avec ſon figurant : on l'a vue à Bruxelles, où pendant quelques jours, ce danſeur & elle ont été fort unis, mais cette union n'a pas été longue. L'amant s'eſt emparé de ce que ſa maîtreſſe avoit de plus précieux en bijoux & en diamants, l'a laiſſée ſans argent dans l'auberge où ils étoient logés, & a diſparu. Les perſonnes qui la connoiſſent eſtiment ſes diamants à quarante mille francs, on les lui emporte, & tout le fruit de ſon libertinage ſe trouve perdu dans un moment : la providence donne de temps en temps de pareils exemples ; c'eſt à celles qui veulent s'enrichir par le crime, à les prendre pour elles,

& à en profiter. Adieu, Chevalier, donnez-moi ſouvent de vos nouvelles, & rendez-moi tous les baiſers que je vous envoie.

Ce 23 Mars 176..

LETTRE XLIX.

Le Chevalier à Sophie.

ON venoit de me remettre la lettre de ma couſine, ma chere Sophie, lorſqu'on m'a apporté la tienne : je n'ai plus de frere, j'en ſuis au déſeſpoir, & le bien conſidérable que cette mort me procure, ne m'en conſolera jamais. Je prévois les ſuites que cette mort entraînera après elle ; mais je t'adore, Sophie, & rien ne ſera capable de m'engager à te ſacrifier. Que m'importe ſans toi le parti le plus riche de la France !... J'ai interrompu ma lettre pour lire celle de mon pere : il me redemande, & veut abſolument que je donne ma démiſ-

ſion ; mais malgré toute l'envie que j'ai de le revoir & de t'embraſſer, puis-je lui obéir dans ce moment-ci ! les quartiers d'hiver ſont finis, après demain nous rentrons en campagne, & par honneur, je dois la faire. Quelques bonnes raiſons que l'on apporte dans des circonſtances pareilles, on en eſt toujours la victime ; le Public ne manque jamais de donner une mauvaiſe couleur aux choſes les plus ſimples, les plus juſtes, les plus raiſonnables : ce public eſt notre maître, c'eſt lui qu'il faut ſatisfaire le premier, & en ſortant de mon régiment, je n'y veux laiſſer aucun vernis ſur ma réputation. Ne crois pas que ceci ſoit amour-propre déplacé. Non, Sophie, la tendreſſe que j'ai pour toi, l'auroit bientôt détruit, & je voudrois que, les circonſtances devenant différentes, il me fût permis de voler dans tes bras, & de me rendre à une famillle entiere qui me deſire. Je te quitte plutôt que je ne voudrois, ma chere amie, pour répondre à douze ou

quinze lettres au moins que je reçois à la fois. Que le début de cette campagne ne faſſe pas renaître tes alarmes : il eſt une meſure de chagrins pour tous les hommes, nous avons épuiſé la nôtre, & la Providence eſt trop juſte pour nous en envoyer de nouveaux : tu me recommandes d'être raiſonnable, je le deviens, hélas ! puiſqu'il n'y a plus de remede à mon affliction ; mais ſois donc raiſonnable à ton tour, & ſois ſûre que quand même la paix ne ſe feroit pas cette année, je me rendrai à Paris auſſi-tôt que la campagne ſera terminée. Adieu, ma Sophie, ſois ſûre de la tendreſſe, de la fidélité, de la conſtance éternelle de ton amant.

Ce 29 Mars 176...

LETTRE L.

Sophie au Chevalier.

LE voilà donc revenu, mon cher Chevalier, ce temps terrible, ce temps d'inquiétude, où, nuit & jour, mon cœur va trembler pour votre vie : funeſte guerre ! la campagne eſt ouverte pour la ſeconde fois, & le deſtin me réſerve peut-être des malheurs que j'avois évité l'année derniere : vous réſiſtez à mes deſirs ſecrets, aux ſollicitations de votre pere, vous ne voulez pas revenir. Quelle idée vous faites-vous donc du point d'honneur ? Par quelle fatalité a-t-il ſur vous plus d'empire que la nature & l'amour ! Quel homme ſeroit aſſez hardi pour oſer ſoupçonner votre courage ! Ah ! ſi je le croyois, je ſerois la premiere à vous exhorter, à vous preſſer de reſter ; mais vous n'êtes pas dans ce cas-là. Pourquoi voulez-vous donc expoſer, ſans néceſſité, une vie auſſi

chere que la vôtre ! je ſens bien que vous n'êtes pas né pour la paſſer avec moi ; mais je ſens bien auſſi que je mourrois, ſi je venois à vous perdre. Revenez donc, mon cher Chevalier, revenez, je vous en conjure ; rendez-vous aux vœux, aux prieres de l'amante la plus tendre & la plus inquiete : que j'aie au moins la conſolation de ſavoir que vous vivez, & que vous vivez heureux : votre pere, votre oncle, votre couſine, Sophie, tout le monde vous appelle. Si vous ne cédez point à la tendreſſe que j'ai pour vous, cédez au moins à votre famille, & commencez par-là tous les ſacrifices qu'il faut vous préparer à lui faire. Adieu, mon cher Chevalier.

Ce 8 Avril 176..

LETTRE LI.

Le Chevalier à Sophie.

MON pere a ſenti la ſolidité de mes raiſons, ma chere Sophie, il m'exhorte lui-même à finir la campagne, & je ſerai encore quatre ou cinq mois ſans te voir. Tu penſes trop bien, & tu me rends trop de juſtice, pour imaginer que ce ſoit froideur ou indifférence à ton égard; ce ſoupçon n'eſt pas fait pour un amant auſſi tendre que moi. Tu m'as appris toi-même à faire marcher le devoir avant l'amour, & tu ne peux me condamner d'avoir ſuivi tes leçons. Sois sûre que ce devoir me coûte beaucoup à remplir, & qu'il ſeroit bien plus agréable pour moi d'être à tes genoux, & de te répéter ce que mon cœur t'a dit mille & mille fois. Ma fortune eſt changée, mais ma façon de penſer ne l'eſt pas. La ſeule grace que je te demande, c'eſt de te tranquilliſer, & de ne point

augmenter mes chagrins par tes inquiétudes.

Adieu, ma chere Sophie : on m'a donné un poſte où je ſuis très en sûreté ; il ſemble que l'on devine l'envie que j'ai de me conſerver pour toi. Adieu, encore une fois : je t'embraſſe de toute mon ame.

Ce 16 Avril 176..

LETTRE LII.

Lucile à Emilie.

LORSQUE l'on veut faire fortune, Emilie, il faut tirer partie de tout, ſavoir profiter des circonſtances, & riſquer quelquefois une partie de ſon bien. La journée d'hier m'a valu ſoixante mille francs, & cela, parce que j'ai été hardie, au moment où il falloit l'être : il eſt vrai que ce qui m'eſt arrivé eſt unique, & que perſonne, peut-être, ne trouvera jamais une pareille occaſion. Hier un de mes amants vint dîner

dîner chez moi, & me parut triſte & rêveur, malgré tout le ſoin qu'il prenoit pour me cacher ſon chagrin : je fus long-temps ſans pouvoir lui faire avouer quelle en étoit la cauſe ; enfin il me confia qu'il ne ſavoit à qui s'adreſſer, qu'il avoit, le lendemain matin, cinquante mille francs à payer, qu'il lui manquoit mille louis, & qu'il lui étoit impoſſible de les trouver. Cet homme eſt fort riche, ma chere amie, je ne lui dis rien ; j'avois les mille louis en or dans mon ſecrétaire, & deux heures après je les envoyai chez lui. Le lendemain matin, à neuf heures, il étoit à ma toilette, où, ſans que je m'en apperçuſſe, il gliſſa, dans un de mes quarrés, un billet au porteur, de cinquante mille francs. Voilà, Emilie, l'hiſtoire de mon dîné, venons à celle du ſoupé. Il ſe fit chez M. de *** : il y avoit beaucoup de monde, & entr'autres, un étranger, à côté duquel on me mit à table. Tu m'as vu, pluſieurs fois, une tabatiere qui a coûté deux mille écus, & qui, réellement eſt parfaitement bien faite :

cet étranger en devint amoureux, mais amoureux à un point qu'il ne se lassoit point de la considérer & de l'admirer : je remarquai qu'il avoit un très-beau diamant au doigt, je feignis de ne le pas voir, mais je me mis dans la tête de lui faire accepter ma boëte, & malgré qu'il en eut, il l'accepta. Deux ou trois heures après, sa main se trouva appuyée sur mon fauteuil, & je jettai les yeux dessus. Ah ! le beau diamant, m'écriai-je d'un air étonné, le beau diamant ! Oui, Mademoiselle, me répondit-il, il est assez beau. Comment donc ! il est magnifique, repris-je aussi-tôt, & je l'examinai avec attention : je recommençai le même éloge à deux ou trois reprises, & avec tant d'adresse, que cet homme, qui venoit d'accepter ma boëte, ne put s'empêcher de m'offrir son diamant. Il étoit de la politesse de le recevoir, & je le reçus : je l'ai fait estimer aujourd'hui, & l'on m'en offre quarante mille francs. A ce prix-là je troquerai mes effets toutes les fois qu'on le voudra.

On m'a ordonné de monter à cheval pour ma ſanté : un de mes amants m'a fait préſent d'un cheval charmant, & d'un équipage ſuperbe. Il a pouſſé l'attention au point de me donner un écuyer, qui tous les matins, vient m'accompagner : cet écuyer eſt grand, bien fait, de la plus jolie figure du monde, en un mot, il me ſéduit, & je ne ſais ce qui en arrivera.

Ta mere ſe plaint que Florival te dépenſe beaucoup d'argent ; prends-y garde.

Ce 17 Avril 176..

LETTRE LIII.

Emilie à Lucile.

JE te félicite, ma chere Lucile, des deux aventures qui te ſont arrivées : je voudrois bien en avoir quelquefois de pareilles ; mais elles ſont ſi rares, que je n'oſe les eſpérer. J'attends la ſemaine prochaine avec impatience,

mes diamants doivent être prêts pour ce temps-là, & je les desire vivement. Je conviens que Florival m'a coûté beaucoup depuis un mois, mais je n'ai pu faire autrement. Il lui falloit du linge, des habits, des dentelles, & j'ai satisfait, en le mettant comme il faut, ma tendresse & mon amour propre. Il ne lui manque plus qu'une boëte d'or, mais je ferai si bien, que Liancourt la lui donnera. Tu m'as dit qu'il falloit, de temps en temps, réveiller son amant par de petits présents; j'ai saisi tes avis, & j'ai fait hier un cadeau au Marquis; nous verrons comment il y répondra. S'il n'a pas l'esprit de sentir quel est mon but, je m'y prendrai d'une autre façon. Ton esprit est fertile en expédients, & tu m'en fourniras quelques-uns.

Ce 19 Avril 17..

LETTRE LIV.

La Marquise de Liancourt à M. Joly.

ENCORE une fois, M. Joli, quelques instances que vous fasse mon fils, je vous défends de lui fournir de l'argent. Il vous dira que vous êtes le Fermier de ses terres, & que vous avez des comptes à lui rendre, & moi je vous préviens que si vous vous mettez en avance vis-à-vis de lui, vous en serez la dupe. Je sais sa conduite d'un bout à l'autre, & j'en suis furieuse. Comment! depuis deux mois qu'il est à Paris, il a mangé près de cinquante mille francs! Et pour qui! Je l'en punirai. Il a, dans deux jours, une lettre de change de deux mille écus à payer, je vous ordonne de les lui refuser, & de le laisser conduire en prison; je me suis arrangée en conséquence. Cette aventure ne le déshonorera pas, mais elle l'humiliera: c'est mon projet.

Dans quarante-huit heures je ſerai à Paris : je ferai honneur à ſes dettes ſans qu'il le ſache ; mais il en a quelques-unes que j'examinerai de près, avant de les acquitter. Telles ſont mes intentions, M. Joli, ſongez à vous y conformer, ou vous me répondrez des nouvelles ſottiſes que fera mon fils.

Ce 22 Avril 17..

LETTRE LV.

Lucile à Emilie.

LA fantaiſie que j'ai eue pour mon Ecuyer, me coûte cher, Emilie, & je ſuis fâchée, non pas de m'y être livrée, mais de n'avoir pas eu plus de prudence. Celui de mes amants qui me l'avoit procuré, s'étoit apperçu de quelque choſe dès le ſecond jour, & il a éclairé mes démarches. Il s'eſt convaincu, ſans doute, de ce qu'il vouloit ſavoir ; mais il a gardé le ſecret, & ne m'a parlé de rien, qu'hier

au soir, qu'il est venu souper avec moi, tête à tête. Après quelques propos qu'il m'a tenus, & que j'ai trouvés fort singuliers, il m'a regardée un moment en silence. Quand le bandeau que l'amour nous met sur les yeux, est une fois tombé, m'a-t-il dit, on voit des choses bien affreuses. Ah! Monsieur, ai-je repris vivement, si l'illusion ne subsiste plus, il est temps que nous nous séparions : adieu. Il a pris son épée, & est sorti aussi froidement que s'il ne m'avoit jamais connue, & je ne l'ai pas revu. Je le regrette un peu : il a de l'esprit : il me donnoit beaucoup, & donnoit avec noblesse. Je crains que les trois autres ne lui arrachent son secret, & n'en fassent autant que lui. Notre état est sujet à des révolutions, il faut savoir les supporter avec courage. Les moments critiques se passent, & l'on trouve toujours une dupe qui remplace l'autre. En attendant les événements, je vais mettre, chez un Notaire, cent mille francs, que je viens de toucher de la vente de mes dia-

mants. La perte que j'ai faite ne m'empêchera pas d'aller ce soir à la Comédie, si tu y viens, je t'emmenerai à ma petite maison. Dis à Florival de s'y trouver, nous y souperons tous les trois, avec mon Ecuyer.

Ce 28 Avril 17..

LETTRE LVI.

Emilie à Lucile.

AH ! ma chere Lucile ! la perte que tu as faite n'est rien, en comparaison du malheur qui vient de m'arriver. Liancourt étoit allé chercher mes diamants, & j'étois au moment de le revoir, lorsqu'il a été saisi & conduit en prison. C'est sa mere qui a tout fait, & je n'ai que trop éprouvé hier au soir, combien cette femme est méchante & impérieuse. J'ai eu ordre, à neuf heures, de me rendre chez M. le Lieutenant de Police : il a fallu obéir, & je m'y suis rendue. J'y

ai trouvé la Marquiſe de Liancourt, qui m'a reçue & traitée avec le mépris le plus inſultant. Si du moins j'en avois été quitte pour cela, je m'en ſerois conſolée ; mais après avoir eſſuyé ſes morales & ſes reproches, M. le Lieutenant de Police m'a commandé de remettre le billet de douze mille francs que m'avoit fait Liancourt ; je ne l'avois pas ſur moi, on l'a envoyé chercher, & on l'a déchiré devant moi. C'eſt tout ce qui me reſtoit du Marquis, juge de l'embarras dans lequel je me trouve. Je ſuis rentrée chez moi furieuſe ; ma mere s'eſt aviſée de me quereller à propos de Florival : je me ſuis enfermée avec lui, dans ma chambre, & je n'en ſortirai que demain, dans la journée, pour aller chez toi. Je n'ai de confiance que dans ton amitié : la circonſtance eſt délicate, & je ne me conduirai que par tes conſeils.

Ce 2 Mai 17..

LETTRE LVII.

Sophie au Chevalier.

JE ſuis outrée, Chevalier, de ce qui s'eſt paſſé hier ſous mes yeux, & je vous permettrois de ne le pas croire, ſi je ne l'avois vu moi-même. Ma mere venoit de m'écrire, & me prioit en grace de paſſer chez elle, je m'y ſuis rendue. J'y ai trouvé un créancier qui faiſoit ſaiſir les meubles, & ma mere qui ſe déſoloit. Ah! Sophie, m'a-t-elle dit, nous ſommes perdues: voilà que l'on va nous enlever le plus beau & le meilleur de la maiſon, & pour qui! pour les ſottiſes de votre ſœur. Je voulois vous les cacher; mais il n'eſt pas poſſible, & vous ſaurez tout. Elle avoit le Marquis qu'elle n'a plus, comme je vous l'ai mandé, il lui donnoit beaucoup; mais qu'a-t-elle fait, la coquine qu'elle eſt? Elle a entretenu ſecrétement, & à l'inſçu de ſon amant, un petit poliſſon, qui lui

à mangé ſon argent, à meſure qu'elle en avoit, & qui lui a fait pour deux mille ſix cents livres de dettes, chez un Marchand d'étoffes & de ſoieries. Elle en a ſigné le billet : il eſt à ordre, & nous n'avons pas de quoi l'acquitter. Je vous prie, ma chere fille, de paſſer chez elle, & de la déterminer à mettre en gage ce qui lui reſte de bijoux, c'eſt le ſeul moyen de nous tirer d'affaire. Par conſidération pour ma mere, je ſuis allée dans l'appartement de ma ſœur : elle ne m'attendoit pas, ſans doute ; car, en entrant, oſerai-je bien vous le dire, Chevalier, je l'ai apperçue, qui, dans les bras de ſon indigne amant, ſe conſoloit de la perte du Marquis, & oublioit que l'on ſaiſiſſoit ſes meubles. J'ai diſparu comme un éclair, furieuſe, interdite, & voulant encore épargner, à Emilie, la honte de me voir. Votre fille n'eſt viſible, ni pour moi, ni pour perſonne, ai-je dit à ma mere, en rentrant chez elle : d'ailleurs je ne puis rien pour vous, j'en ſuis au déſeſpoir ; & je me ſuis retirée bien vîte, malgré

les efforts que faiſoit ma mere pour m'arrêter. Un moment après elle eſt venue chez moi, & m'a dit que l'affaire s'étoit arrangée, en payant un quart à préſent, & le reſte en différents termes. Ce n'eſt pas tout, ma chere fille, a-t-elle repris, Emilie eſt toujours dans l'intention de ſe marier, & il faut que, par rapport à moi, vous lui faſſiez le plaiſir d'écrire à M. Dupont, comme ſi vous n'étiez pas brouillée avec elle. Je voudrois bien auſſi qu'il ne ſçût pas qu'elle a eu un autre amant, & j'eſpere que vous ne lui manderez pas; car pour ce qui regarde cet article-là, ſi vous en parliez elle perdroit ſa petite fortune. Si vous me connoiſſiez mieux, ma mere, lui ai-je répondu, vous craindriez de me faire une pareille propoſition. Exigez de moi des choſes juſtes & honnêtes, je le ferai; mais que j'aille abuſer de la confiance de M. Dupont, pour le tromper; que j'aille lui aſſûrer que ma ſœur s'eſt bien conduite, pendant ſon abſence, tandis qu'elle a ajouté à ſon déshonneur par les déſordres les plus

affreux. Non, ma mere, je ne le puis. Si M. Dupont me demande mon témoignage, je lui dois la vérité, & je la lui dirai. Il s'agit ici d'un engagement sacré, d'un engagement pour la vie; de quels reproches ne m'accableroit pas M. Dupont, si je le laissois tomber dans un précipice d'où je puis le retirer? Ouvrez les yeux vous-même, ma mere; ouvrez les yeux sur la façon de penser de votre fille: mérite-t-elle des égards? Elle ne se contente pas de violer les promesses qu'elle avoit faites à son prétendu; elle ne se contente pas de vivre dans le libertinage, elle ose encore écrire & signer qu'elle se comporte honnêtement. J'en dirois plus que je ne voudrois, n'en parlons plus, ma mere. Ma mere a vu effectivement qu'elle soutenoit une mauvaise cause, & m'a quittée, après avoir répandu quelques larmes qui lui sont échappées malgré elle.

L'impression que lui a faite la mort de son amie, est toujours la même: elle m'en a parlé, & je crains que cet accident ne dérange tout-à-fait sa

ſanté, qui eſt déjà bien altérée. Tout ceci finira mal, Chevalier, & peut-être ſuis-je à la veille d'eſſuyer des chagrins plus vifs encore, que ceux que j'ai eus juſqu'ici. Que le Ciel au moins vous conſerve, & m'accorde, dans mes malheurs, la conſolation de ſavoir que vous vivrez, & que vous ſerez heureux. Bon ſoir, mon cher Chevalier, je vais me coucher : je voudrois dormir ; mais le ſommeil eſt-il fait pour moi ?

Ce 4 Mai 17..

LETTRE LVIII.

Lucile à Emilie.

TU n'as pas de temps à perdre, ma chere Emilie, & ſous vingt-quatre heures, il faut que tu diſparoiſſes. Le Marquis vient de ſortir de ſa priſon : ſa mere eſt furieuſe de l'état dans lequel il eſt, & elle ſeroit femme à te

faire un mauvais parti Selon ce que Florival m'a dit, tu ne peux attribuer à Liancourt ce que tu m'as confié; pars donc promptement, & 'vas trouver M. Dupont. Fais-lui bien entendre, en arrivant, que l'amour ne t'a pas permis d'être plus long-temps ſans le voir, & je ſuis perſuadée que tu réuſſiras. Adieu, ne differe pas, ou tu es perdue.

Ce 6 Mai 17..

LETTRE LIX.

Sophie au Chevalier.

LA Marquiſe de Liancourt, Chevalier, jette feu & flamme contre ma ſœur. Dans le temps même qu'elle acquittoit les dettes de ſon fils, elle avoit voulu le punir, en le laiſſant conduire en priſon; mais, peu de jours après, elle a été obligée de l'en faire ſortir, pour des raiſons que je rougirois de

vous dire, & que vous devinez, sans doute. Emilie alloit en être punie, & l'endroit où l'on devoit la mettre, étoit déjà arrêté, lorsque l'on a appris qu'elle avoit disparu. Il est temps de mettre fin à tant de désordres, Chevalier. Joignez-vous à moi, & prévenons, en contenant Emilie, des crimes peut-être plus grands que ceux qu'elle a commis jusqu'ici. Je vais tâcher de découvrir le lieu qu'elle habite, & nous prendrons nos mesures en conséquence. Adieu, Chevalier. Je suis si honteuse de tout cela, que je n'ose plus sortir de chez moi.... J'apprends, dans l'instant, que Lucile, l'indigne amie de ma sœur, a pris la poste hier pour courir après un Notaire, chez lequel elle avoit placé cent mille francs, & qui vient de faire banqueroute.

Ce 10 Mai 17..

LETTRE LX.

Le Chevalier à Sophie.

EMILIE seule empoisonne la douceur de tes jours, ma chere Sophie, & je vais y mettre ordre, de concert avec ma cousine. La seule grace que je te demande, c'est de ne point t'en mêler, & de me laisser seul le maître du sort de ta sœur, elle n'aura point à s'en plaindre. Ne sois pas plus inquiete de celui de ta mere, j'en aurai soin, & elle ne restera point à ta charge. Mon devoir m'appelle, & je te quitte, en t'embrassant mille & mille fois.

Ce 17 Mai 17..

LETTRE LXI.

Monsieur Dupont à Sophie.

NON, Mademoiselle, je ne puis penser que vous soyiez de moitié dans le tour abominable que votre sœur a voulu me jouer. Il y a quatre jours qu'elle est arrivée dans le pays où je suis ; son amour pour moi l'y a conduite, m'a-t-elle dit ; je l'ai crue, & l'aveu que je vais vous faire, vous prouvera combien j'étois de bonne foi. Les assurances qu'elle m'a données de son attachement, ses avances, dont j'aurois dû deviner la cause, la solitude dans laquelle nous étions, ses caresses, son empressement, ma tendresse à moi-même, tout enfin m'a séduit ; & m'oubliant, pour la premiere fois, dans ses bras, je lui ai renouvellé le serment de n'être jamais qu'à elle. Heureusement pour moi, elle a eu le lendemain une petite indisposition ; &

un Médecin, appellé par mon ordre, eſt accouru auſſi-tôt. D'où provenoit-elle cette indiſpoſition ? Des ſuites de ſon libertinage. Oui, Mademoiſelle, votre ſœur eſt groſſe au moins de quatre mois. Le Médecin, qui n'y entendoit pas fineſſe, & qui a cru que j'étois au fait, a découvert cet affreux myſtere. Dans l'état où eſt Madame, Monſieur, m'a-t-il dit, ces légeres incommodités ne doivent pas vous alarmer. Recommandez-lui de ſe tranquilliſer, & ce ne ſera rien. Emilie a rougi, je m'en ſuis apperçu, & la haine la plus forte a ſuccédé, dans le moment, à l'amour que j'avois pour elle. Perfide que vous êtes, lui ai-je dit avec indignation, c'étoit donc là le motif de cette impatience que vous aviez de me revoir ! Vous venez me trouver, & c'eſt pour me couvrir de honte, pour mettre le ſceau à notre mariage par un crime, pour m'attribuer l'enfant que vous portez dans votre ſein ! Les faveurs que vous m'avez accordées, ou plutôt offertes, étoient les armes dont vous comptiez vous ſervir ; mais vous

vous êtes trompée vous-même dans votre calcul, & vous avez quitté Paris trop tard. Vos plaintes & vos larmes ſont inutiles. Faites vos arrangements aujourd'hui, demain à quatre heures du matin, vous aurez une voiture, & vous irez retrouver le vil & mépriſable amant, avec lequel, ſans doute, vous aviez projetté de me tromper. Elle a voulu répliquer, je ne l'ai point écoutée, & ce matin elle s'eſt miſe en route. Je méritois tout ce qui m'arrive aujourd'hui; & il étoit ridicule à moi de croire qu'Emilie, avec le caractere dont elle eſt, avec les principes qu'elle a reçus, pût ſe réſoudre à mener une vie honnête. J'en reviens à votre ſilence à mon égard. Votre ſœur, qui m'a écrit régulièrement, m'a mandé que votre ſanté étoit devenue très-délicate; que l'on vous avoit ordonné d'aller prendre l'air à la campagne, & que c'étoit la raiſon pour laquelle vous ne m'aviez pas répondu. D'après ce qui s'eſt paſſé, je ſuis convaincu qu'Emilie m'en a impoſé; de quoi n'eſt-elle pas capable! Quelque indigné

que je fois de ſes procédés, je ne puis m'empêcher de vous la recommander: dans l'état où elle eſt, elle mérite des égards, & je n'ai rien épargné pour lui procurer, durant ſon voyage, toutes les commodités qu'elle pourroit deſirer. A mon retour à Paris, je compte avoir le plaiſir de vous voir: ſi, en attendant, vous pouvez me donner de vos nouvelles, vous me ferez grand plaiſir. J'ai l'honneur, &c...

Ce 2 Juin 17...

LETTRE LXII.

Sophie à M. Dupont.

JE ſuis ſi conſternée de la nouvelle que vous venez de m'apprendre, Monſieur, qu'il me reſte à peine la force de vous répondre. Je n'ai point été à la campagne, comme on vous l'a dit; mais je ne voyois plus Emilie, & je n'attendois que votre retour à

Paris, pour vous instruire du sujet qui nous avoit séparées : il est inutile de vous en parler à présent, & vous n'en savez que trop. Si vous avez un peu de considération pour moi, cachez, je vous prie, votre aventure avec ma sœur, autant qu'il vous sera possible. Il y a long-temps, je le sais, que sa réputation est perdue; mais au moins, tâchons d'empêcher le Public de tenir des propos qui seroient toujours humiliants pour moi. Ne me sachez plus mauvais gré du silence que j'ai gardé vis-à-vis de vous, je l'aurois rompu, lorsqu'il en auroit été temps. Je suis incapable de trahir la confiance que vous avez en moi. Que n'a-t-elle été employée à vous rendre compte du changement & de la bonne conduite d'Emilie ! Peut-être cet événement servira-t-il à la corriger.

J'ai l'honneur d'être, &c....

Ce 10 *Juin* 17..

LETTRE LXIII.

Sophie au Chevalier.

VOS ordres, & ceux de Madame la Marquise votre cousine, ont été exécutés à la lettre, Chevalier; la personne que vous en aviez chargée, attendoit ma sœur aux portes de Paris: elle y est arrivée la nuit: &, à la faveur de son obscurité, le postillon l'a conduite dans le Couvent que vous lui avez destiné: mais à peine y étoit-elle entrée, que la fureur & le désespoir l'ont fait éclater contre ses persécuteurs: rien n'a été capable de la contenir; & enfin, elle a publié, dans tout le Couvent, qu'elle étoit grosse. La Supérieure a écrit aussi-tôt à votre cousine qu'il ne lui étoit pas possible de garder une fille dans cet état; & ma sœur a eu sa liberté. Cette grossesse est la cause de son retour à Paris; & la lettre de M. Dupont,

que je vous envoie, vous mettra au fait du tout. Il faut donc encore, Chevalier, se préparer à de nouveaux événements, & à de nouveaux chagrins.

Je n'ai rien voulu vous dire jusqu'ici d'un dessein que j'avois conçu peu de jours après votre départ. Vous savez quel a toujours été mon dégoût pour le théatre, & je l'ai enfin quitté, au moment même où j'allois jouir de l'augmentation de mes appointements. L'assiduité avec laquelle je me suis appliquée au nouveau talent que j'ai choisi, m'a réussi. Mon travail me met dans le cas de vivre & de m'entretenir doucement; je vais m'y livrer, & je serois au comble de ma joie, si ma sœur étoit sage. Je n'ai point voulu renoncer au spectacle, sans en informer votre cousine: elle en a été contente, & m'a fait de nouveaux offres de services, dont j'abuserai le moins qu'il me sera possible. Nous avons eu aussi une conversation très-longue au sujet de ma sœur; & lorsque ses couches seront finies; nous

n'épargnerons

n'épargnerons rien pour la retirer du libertinage. Que je plains, Chevalier, le ſort de l'enfant qu'elle va mettre au monde! Que deviendra cette malheureuſe créature! Née dans le crime, elle en portera éternellement la tache ſur ſon front. Sans nom, ſans bien, ſans parents, elle n'aura, dans l'Univers entier, perſonne qu'elle puiſſe réclamer. Si les hommes, qui vivent avec des maîtreſſes, y réfléchiſſoient un peu; s'ils faiſoient attention au mépris que l'on a pour un enfant illégitime, loin de deſirer des fruits de leur amour, ils fuiroient l'occaſion, renonceroient à leurs maîtreſſes; &, fideles à leurs épouſes, ils donneroient à l'Etat des ſujets qu'ils pourroient avouer & reconnoître. Le mépriſable amant, auquel ma ſœur s'eſt livrée, eſt incapable de ſonger aux ſuites funeſtes de ſon criminel attachement; & ma ſœur, de ſon côté, eſt trop aveuglée pour y penſer.

Je ne puis vous exprimer, Chevalier, à quel point je ſuis ſatisfaite de

mon nouvel état. On a tout employé au ſpectacle pour m'y retenir, on m'a propoſé des gratifications ; mais rien ne m'a ſéduite, & l'agrément d'une vie tranquille eſt la ſeule choſe dans le monde qui puiſſe me faire impreſſion. Mademoiſelle Cécile reſte avec moi : elle m'aidera dans mon travail, & j'aurai, dans la ſuite, le plaiſir de lui procurer le même état que le mien. Adieu, Chevalier : ſoyez ſûr que rien ne peut diminuer l'eſtime & l'amitié que je conſerverai éternellement pour vous.

Ce 20 Juin 17...

LETTRE LXIV.

Emilie à Sophie.

JE viens enfin de découvrir, Mademoiſelle, que c'eſt M. le Chevalier, votre amant, qui m'avoit fait mettre dans un couvent à mon retour à Paris :

quelle autorité cet homme a-t-il donc ſur moi, & de quel droit vous-même, vous mêlez-vous de ma conduite? Je vous avois déjà priée de me laiſſer tranquille, & loin d'en tenir compte, vous venez de vous rendre coupable de la perfidie la plus indigne & la plus odieuſe; mon état m'a heureuſement délivrée de vos perſécutions, & je ferai en ſorte de n'y être pas expoſée à l'avenir. On dit que vous avez quitté le théatre, j'en ſuis ravie, puiſque cela vous fait plaiſir. Pour moi je vis toujours avec mon amant. Je l'aime, & je reſterai avec lui, en dépit de tous ceux qui y trouveront à redire.

Ce 3 Juillet 17. ..

LETTRE LXV.

Sophie à Émilie.

LORSQUE le temps ou un heureux remord, Emilie, vous auront fait faire quelques réflexions, vous rendrez plus de juſtice au Chevalier & à moi. Il n'eſt entré, dans notre façon d'agir à votre égard, ni haine, ni animoſité. L'intérêt que nous conſervons pour vous, l'un & l'autre, a été la ſeule cauſe du prétendu chagrin que vous me reprochez de vous avoir donné. Je ſuis mortifiée, je vous l'avoue, de l'état dans lequel vous vous trouvez aujourd'hui. Ce contre-temps a ſervi d'obſtacle à nos deſſeins, & a rejetté bien loin, peut-être, votre repentir & votre converſion; car, j'ai un preſſentiment que vous en viendrez-là. Eloignée des objets qui vous ſéduiſent, vous auriez fait, dans la ſolitude, un retour ſur vous-même:

tout vous y auroit invitée ; &, dans quelques mois d'ici, vous nous auriez remerciés de l'asyle que nous vous avions procuré. Vous me mandez que vous vivrez, malgré nous, avec votre amant : vous êtes la maîtresse, Emilie ; je n'ai d'autres droits sur vous que ceux de l'amitié, & je ne voulois m'en servir que pour vous rendre heureuse : vous croyez l'être, & vous ne l'êtes pas ; mais vous ne le sentirez que lorsque vous aurez entrevu la distance qu'il y a entre vous & une femme honnête. Je n'ai pas l'intention de vous piquer, mais de vous dire la vérité. Du reste, quand je vous piquerois, peut-être n'en arriveroit-il que du bien. Je voudrois que votre amour-propre fût irrité, au point de vous mettre dans le cas de ne plus mériter mes reproches. Si je savois un moyen de réveiller votre fierté, je répondrois de votre changement. Ne vous imaginez pas que vous ayiez fait trop de chemin pour revenir sur vos pas. Fussiez-vous plus avancée dans la carriere du vice, il

vous eſt facile d'en ſortir, & il n'eſt perſonne à l'eſtime de qui vous ne puiſſiez encore prétendre; mais cela dépend de vous, & les remontrances de vos amis vous ſeront inutiles, tant que vous ne voudrez pas faire d'efforts pour vous tirer de l'abyme où vous êtes. Songez au dépôt que vous portez dans votre ſein, & n'oubliez pas qu'à chaque inſtant il vous impoſe la loi de ménager votre ſanté. Bon ſoir, Emilie: je ſuis bien loin de vous haïr, & je ne forme plus qu'un ſouhait; c'eſt de pouvoir vous eſtimer.

Ce 5 Julliet 17...

LETTRE LXVI.

Le Chevalier à Sophie.

JE ne m'attendois pas du tout, ma chere Sophie, à la nouvelle que tu viens de m'apprendre: comment? Tu as quitté le théatre? Quel eſt donc

ton projet, & que prétends-tu devenir ? Vivre isolée dans un petit appartement, & subsister du travail de tes mains ? Es-tu faite pour cela ? Tu rends bien peu de justice à ma façon de penser sur ton compte, & tu n'es guere persuadée de mon amour si tu as imaginé que j'applaudirois à ton changement, & que je te souffrirois dans cet état obscur. Non, Sophie, ne l'espere pas. C'est à moi de réparer la faute que le sort a commise à ton égard, j'y suis résolu, & rien ne sera capable de m'en empêcher. Mais en m'écrivant, Sophie, as-tu oublié que c'est avec moi que tu t'entretenois ? Quelle froideur dans ta lettre ! Oh ! ciel ! après les termes d'amour & de tendresse dont tu te servois, que signifient l'estime & l'amitié ? Je suis jaloux sans doute de ces deux sentiments, mais peuvent-ils & doivent-ils suffire à l'amant le plus vif & le plus passionné ? Si le temps & l'absence ont changé ton cœur, ne cherche point de détours pour me l'annoncer, parle-moi avec cette franchise

qui t'eſt naturelle, dis-moi.. Je mégare, Sophie, m'aimes toujours. Non, il n'eſt pas poſſible que tu ſois inconſtante, je n'ai point mérité que tu le ſois, & je ſuis le même encore à tes yeux. Ta lettre cependant ne reſpire que l'indifférence. Ah ! Sophie, ſi tu ſavois ce que j'ai ſouffert depuis que je l'ai reçue ! Tu m'y parles des affaires de ta ſœur, peuvent-elles m'intéreſſer lorſque mon cœur n'eſt pas tranquille ! je ne ſais que penſer de tout ceci, & j'attends ta réponſe avec la plus vive impatience. M'auroit-on trahi auprès de toi. Si je le ſavois ? Toi-même aurois-tu prêté l'oreille à quelques mauvais propos ? Quelqu'un auroit-il été aſſez hardi pour troubler l'intelligence qui regnoit entre nous deux, pour déranger ce commerce de vertu & d'honnêteté qui faiſoit le bonheur de mes jours ! encore une fois, écris-moi : malgré les plaintes que j'ai à faire de toi, je t'embraſſe avec la tendreſſe & la ſincérité que tu me connois.

Ce 14 Mars 176...

LETTRE

LETTRE LXVII.

Sophie au Chevalier.

VOUS avez trop connu l'état de mon cœur, Chevalier, je vous y ai laiſſé lire trop ſouvent, pour que vous n'ayiez pas été convaincu des tendres ſentiments que j'ai eus pour vous. Ils ſubſiſtent ces mêmes ſentiments, ils ſubſiſtent avec la même force, je n'ai pas le courage de vous le diſſimuler; mais il eſt temps de les étouffer, ou du moins de les renfermer pour jamais dans le fond de mon ame. Je vous ai aimé, je vous aime encore, j'ai pris plaiſir à vous le dire & à vous le répéter, hélas! j'ignorois combien il étoit inconſéquent de vous faire l'aveu d'un amour qui ne pouvoit que me rendre malheureuſe. La raiſon n'eſt plus rien, où l'amour a établi ſon empire, je m'en ſuis bien apperçue; mais rappellons-là, Che-

valier, cette raiſon, dont nous avons beſoin tous les deux : vous aviez pris pour m'enflammer des moyens auxquels je n'ai pu réſiſter, la vertu & l'honnêteté. Ce ſouvenir vous rendra pour jamais cher à mes yeux, & mon amitié, cette amitié que vous regardez comme un ſentiment ſi froid, ne ſera que trop vive pour mon repos. Il n'eſt point honteux d'aimer, au contraire l'amour dans une ame vertueuſe, eſt une vertu de plus, & dans toute autre poſition, je m'applaudirois publiquement d'avoir fixé un amant auſſi digne d'être adoré que vous : mais vous ſavez qui vous êtes, & qui je ſuis ; vous ſavez ce que vous devez à votre état, à votre nom, à votre famille, à vous-même, il eſt temps d'y penſer, & d'y penſer murement : vous ſeriez, dès ce moment-ci, privé de mes lettres, ſi je ſoupçonnois que vous euſſiez l'intention de manquer à vos parents pour moi. Vous n'êtes pas content de la façon de vivre que j'ai choiſie ; je ne ſuis pas faite, dites-vous, pour ſubſiſter

du travail de mes mains ; vous vous trompez, Chevalier, je suis née pour cela, & si je n'avois pas été mise au spectacle, il m'auroit fallu apprendre un métier. Je remplis donc l'intention de la providence ; d'ailleurs depuis quand est-il humiliant de gagner de quoi vivre & s'entretenir ! J'estime, je respecte cette petite ouvriere, qui ne doit rien qu'à elle-même, & je mépriſe cette femme ou fille, comme vous voudrez l'appeller, qui trop foible & trop lâche pour abjurer la moleſſe & l'oiſiveté, ſe ſoutient aux dépens & par les bienfaits de l'homme qui l'aime. Ne plaignez donc pas mon état, Chevalier, j'y ſerai tranquille & heureuſe. Les mouvements de mon cœur en troubleront quelquefois le repos ; mais l'idée que vous êtes & ſerez toujours mon ami, me rendra bientôt le calme & la paix. J'aurai la ſatisfaction d'entendre dire du bien de vous à tous ceux qui vous connoîtront, je ſaurai que vous aurez obéi aux vœux de votre famille, je me reſſouviendrai d'y avoir contribué :

en faut-il davantage pour remplir la mesure de bonheur que j'ai droit d'espérer. Je me le promets ce bonheur : c'est le seul en effet auquel je puisse prétendre, le seul que ma raison me permette de desirer, le seul en un mot dont vous puissiez vous-même me faire jouir. J'attends tout de votre sagesse & de votre modération, Chevalier : si la tendresse que vous avez pour moi est sincere, vous rendrez justice à ma façon de penser, & vous serez le premier à m'entretenir dans les sentiments que je vous ai voués pour la vie : je n'en desire pas moins votre retour. En attendant ce moment heureux, je vous embrasse tendrement : il est permis d'embrasser son ami.

Ce 11 *Juillet* 176. . .

LETTRE LXVIII.

Le Chevalier à Sophie.

J'Ai lu & relu avec attention ta derniere lettre, ma chere Sophie, & loin de m'inſpirer cette amitié douce & tranquille que tu exiges de moi, elle n'a ſervi qu'à m'enflammer, qu'à augmenter un amour qui, j'oſe le dire, ne peut être blâmé par les cenſeurs les plus ſéveres. Il y a long-temps que l'on a dit que l'amour ne connoiſſoit ni les rangs ni les états, qu'il rapprochoit tous les hommes ſans diſtinction de bien & de naiſſance, j'adopte cette maxime, & je ſoutiens que jamais amant n'en a fait une application plus juſte & plus heureuſe. La vertu a droit à nos hommages & à nos adorations, dans quelque poſition qu'elle ſoit: malheur à ces vils eſclaves du préjugé qui n'ont pas le courage de la retirer de l'obſcurité, & de la mettre au

grand jour, pour lequel elle est faite. Je blâme & je blâmerai toujours ces hommes, qui, aveuglés par leur passion, sacrifient tout à un objet qui n'a d'autre mérite que celui de les avoir séduits; mais suis-je dans ce cas-là? Si le sentiment que tu m'as inspiré n'eût été qu'un caprice, ce caprice se seroit passé avec le temps, ou plutôt j'aurois cherché l'occasion de le satisfaire; mais tes vertus inspirent d'autres loix, & elles m'enchainent, Sophie, & mon esclavage m'est trop glorieux pour chercher à rompre les nœuds qui me retiennent. Je ne puis condamner les raisons que tu as eues de renoncer au spectacle, tu as secondé à cet égard mes vues secrettes, sans le vouloir. Je suis bien loin de penser que le travail t'humilie: quel est l'état que tu n'honorerois pas? Reste donc tranquille dans ton appartement jusqu'à mon retour. Mais ne me recommande pas dans tes lettres de ne te parler que d'estime & d'amitié, cela n'est pas possible, & ces sentiments sont trop foibles pour un

amant qui t'adore. Bon soir, mille & mille fois, ma chere Sophie, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ce 17 Juillet 176...

LETTRE LXIX.

Dorval à Sophie.

J'Ai reçu hier au soir, Sophie, une lettre de votre mere, qui me prioit de passer chez elle ; j'y suis allé ce matin, & je m'acquitte en rentrant chez moi, de la commission dont elle m'a chargé. Elle s'est mise, pour ainsi dire, à mes genoux, pour me supplier de vous réconcilier avec elle, & d'obtenir de vous, d'aller la voir de temps en temps. L'état dans lequel je l'ai trouvée, m'a fait pitié : ce n'est plus cette mere, qui, ne respirant que l'opulence & les plaisirs, desiroit intérieurement, & attiroit par ses caresses les hommes qui avoient du

goût pour Emilie. Non, Sophie, elle m'a paru toute différente; elle n'a pu s'empêcher de pleurer en me voyant, & tout ce que j'ai pu lui dire ne l'a point affectée. Je suis trop malheureuse pour être sensible aux consolations que vous voulez me donner, m'a-t-elle répondu : j'ai des chagrins du côté d'Emilie, qui, livrée toute entiere à son petit amant, ne voit & n'aime que lui, & qui dans toutes les occasions, à cause de lui, me maltraite & me manque de respect. J'en ai du côté de la fortune, qui diminue de jour en jour. Tous les bijoux d'Emilie sont en gage : je me vois à la veille d'être saisie encore une fois, & si le ciel ne prend pitié de nous, je suis hors d'état de soutenir ma fille dans ses couches. La plus affreuse mélancolie s'est emparée de mon ame : depuis la mort de mon ancienne amie, il me semble voir nuit & jour sur mes pas un phantôme qui me poursuit, qui me reproche mes crimes, & qui à chaque instant, est prêt à me poignarder : j'ai même cru entendre la

voix de cette amie, elle-même qui me crioit que dans peu la mort viendroit terminer mes jours, & m'entraîner au tribunal, où la juſtice la plus ſévere avoit condamné & puni les horreurs dont elle s'étoit rendue coupable. Hélas! M. Dorval, je ſens qu'elle a raiſon : la diminution de mes forces & de ma ſanté m'annonce que je n'irai pas loin. Je ne puis plus goûter d'autre joie dans ce monde que celle de voir Sophie : de grace, engagez-la de ne me pas refuſer. Malgré la foibleſſe dont je ſuis, j'aurois été me préſenter à ſa porte ſi je n'avois craint qu'elle n'eût pas voulu me recevoir. J'ai prévenu vos intentions, Sophie, & je l'ai aſſurée que je vous connoiſſois aſſez pour répondre du plaiſir que vous fera dans tous les temps la vue de votre mere : je l'ai quittée, & je lui ai promis en partant, que je vous écrirois auſſi-tôt. Je n'ai ni vu ni demandé à voir Emilie : ce n'eſt pas que je la haiſſe, mais je la plains. Je n'ai point été ſurpris lorſque l'on m'a dit que vous aviez quitté le théatre ; j'ai

toujours prévu que vous finiriez par-là. Si la Providence diſpenſe le bonheur à ceux qui le méritent, vous y avez des droits, & je ſerois content ſi je pouvois y contribuer. Adieu, Sophie, je ſuis avec tout l'attachement poſſible, &c.

Ce 10 Juillet 176...

LETTRE LXX.

Sophie à Dorval.

QUI? moi, Dorval, que je refuſe de voir ma mere! a-t-elle pu le ſoupçonner! Ah! je cours, je vole diſſiper ſes chagrins, eſſuyer ſes larmes, l'accabler des baiſers les plus tendres: que je vous ſais gré, Dorval, de vous être chargé de cette commiſſion! Je vais revoir ma mere, ma mere qui me chérit, qui me deſire, qui m'appelle; je vais payer à la nature, au ſentiment, à l'amitié le tribut que je leur dois. Mon impatience ne me per-

met pas de vous en dire davantage. Adieu, Dorval, félicitez-moi ; dans un quart-d'heure, je ferai au comble de ma joie.

Ce 20 Juillet [176....

LETTRE LXXI.

Sophie au Chevalier.

QUE la lettre que je vous envoie, Chevalier, ſoit renfermée pour jamais dans le plus grand ſecret : que perſonne dans l'univers ne ſoit inſtruit des malheureux détails dont elle eſt remplie. J'en exige de vous la parole la plus ſacrée, & ſi vous ne vous ſentiez pas capable de me la tenir, je vous ordonnerois de jetter mon épitre au feu.

Ma mere m'a fait demander hier, je me ſuis rendue à ſes deſirs, & plus encore aux miens qui m'entrainoient vers elle, malgré moi-même. Je l'ai vue cette mere infortunée, couchée

ſur une chaiſe longue, pâle, défaite, les yeux éteints, la frayeur peinte ſur le front, & trop foible pour ſoulever ſon corps dont la douleur & les chagrins ont conſumé la vigueur. Elle m'a tendu la main, j'y ai collé mes levres, & nos larmes ont été, pendant un moment, les ſeuls interpretes de nos ſentiments. Je jouis d'un bonheur que je n'oſois & ne devois plus eſpérer, m'a-t-elle dit enfin, vous reverrez, Sophie, voir une mere indigne de vous, vous lui prodiguez les careſſes les plus tendres. Ah! ma chere fille..... J'ai voulu l'interrompre, Chevalier.... laiſſez-moi parler, a-t-elle repris auſſi-tôt, nous ſommes ſeules, & je veux employer utilement le temps qui me reſte à paſſer avec vous; ce temps ne ſera pas long, ma tombe eſt ouverte, & peut-être demain j'y ſerai renfermée. Tout Paris a été témoin de la conduite affreuſe que j'ai menée, qu'il le ſoit de mon repentir: c'eſt à vous, ma chere Sophie, de publier ce que je vais vous dicter, je l'exige de vous,

& peut-être, hélas! eſt-ce le ſeul moyen que j'aie encore de toucher le ciel en ma faveur. Que les meres qui me reſſemblent, frémiſſent au récit de mes crimes, qu'elles tremblent à la vue des châtiments que je mérite dans l'éternité, & dont les remords les plus cuiſants me font déjà preſſentir les horreurs: je refuſois de prendre la plume, Chevalier, ma mere m'y a forcée, & voici le précis de ſa confeſſion *.

Née de parents vertueux & honnêtes, je reçus pendant ma jeuneſſe, des principes qui auroient dû faire mon bonheur & celui de ma famille. Entraînée au vice & au libertinage, par les conſeils de quelques-unes de mes camarades, ou plutôt par mon inclination, j'oſai, dès l'âge de treize ans, prêter l'oreille aux propoſitions

* On a vu de cette femme des lettres écrites en mauvais François. C'eſt elle à la vérité qui dicte cette confeſſion, mais c'eſt Sophie qui l'a rédigée, & qui y donne le ſtyle.

d'un jeune homme, j'osai me livrer à lui, & je perdis dans ses bras cette innocence précieuse que vous avez conservée. Il me quitta quelques jours après, malgré le sacrifice que je lui avois fait, je le regrettai, mais je pris mon parti, & en moins de trois mois, je me fis une habitude du crime & du plaisir. Je me liai avec deux ou trois de ces femmes qui sont toujours prêtes à obliger des filles libertines; j'eus la hardiesse de quitter les nuits la maison de mes parents, & d'aller faire des parties. Mon pere s'en apperçut, & en fut si pénétré, qu'au bout de deux mois, il en mourut de chagrin. Cette perte ne m'affecta que foiblement, j'étois trop occupée de mes plaisirs pour m'en affliger, & je continuai la même vie. J'étois jeune & jolie, votre pere me vit, devint amoureux de moi, me demanda, & ma mere lui promit ma main. Un reste d'obéissance me fit consentir à ce qu'elle desiroit, & je me mariai, bien résolue de tromper l'époux que l'on m'avoit destiné. Je lui tins pa-

role, il le ſoupçonna, éclaircit ſes doutes, & m'annonça qu'il alloit ſe ſéparer de moi pour jamais, lorſqu'une fievre maligne l'emporta après quatre ans de mariage. Ma mere ne lui ſurvécut pas long-temps, & je me trouvai ſeule avec vous & votre ſœur: malheureuſe que j'étois! Je m'applaudis d'être libre, & je diſſipai bientôt avec un amant, ce que le travail & l'économie de mon mari avoient amaſſé; vous l'avourai-je, Sophie, je conçus l'odieux projet de me défaire de vous & d'Emilie, & de vous mettre toutes les deux dans ces maiſons où la charité publique nourrit & entretient les enfants abandonnés par leurs marâtres. L'homme vil & mépriſable avec lequel je vivois alors, me donna un avis tout différent, & je l'adoptai: vos deux filles, me dit-il, promettent d'avoir de la figure & une taille agréable, c'eſt une reſſource pour vous, lorſque l'âge aura détruit vos appas, gardez-les, vous les mettrez dans le monde, & vous vivrez dans l'abondance, aux dépens de

leurs charmes & de leurs amours. Ce conſeil me parut être celui d'un véritable ami, & je pouſſai l'infamie & la baſſeſſe au point de l'embraſſer cent fois, pour me l'avoir donné. Auſſi-tôt que vous eûtes atteint l'âge de ſix ans, Sophie, je vous donnai un maître à danſer; je vis tous les jours augmenter la répugnance que vous aviez pour ce talent; mais je n'en tins compte: pardonnez-moi la dureté avec laquelle je vous ai traitée, pour vous contraindre à vous prêter à mes volontés. Je tire le rideau ſur les particularités de la vie que je menois alors, elles vous feroient rougir, & c'eſt à Dieu ſeul qu'il m'eſt permis d'en faire l'aveu. Vos traits ſe ſont développés, vous êtes devenue grande & bien faite, & m'applaudiſſant en ſecret de voir en vous des graces & une beauté qui devoient aſſurer ma fortune, je ne ſongeai plus qu'à vous procurer des amants. J'en conférai avec cette amie que vous m'avez connue, cette amie dont j'ai ſans ceſſe la mort funeſte devant les yeux,

yeux, & dont le ſouvenir me glace d'épouvante & d'effroi. Ce fut moi qui parlai de vous à cet étranger, dont les pourſuites penſerent vous conduire au tombeau. Ah! s'il a voulu vous faire violence, ne l'en accuſez pas : le crime tout entier doit retomber ſur moi. Je crus qu'il trouveroit par-là le moyen de vaincre votre réſiſtance, & je l'engagai à ne rien épargner pour en venir à bout. Votre vertu triompha de tous nos efforts, je vous reſpectai malgré moi, mais comme je ne pouvois vous enviſager qu'avec honte, vous me devintes, pour ainſi dire, odieuſe : je rougiſſois d'être indigne de vous : plus vous étiez vertueuſe, plus je me ſentois humiliée, & ce ſentiment dont j'étois pénétrée, me faiſoit deſirer ſecrettement que vous deviniſſiez coupable. Inſenſée que j'étois! d'imaginer que les crimes de ma fille puſſent juſtifier ou du moins diminuer les miens! La nature & la tendreſſe me rappellerent pluſieurs fois vers vous, j'en étouffai les mouvements, & je me tournai

toute entiere du côté de votre sœur : c'est ici, ma chere Sophie, que j'ai besoin de mon courage : l'aveu que je vais vous faire est terrible ; mais puisque je n'ai pas craint de commettre la faute, je ne dois plus craindre de la confesser.

Emilie avoit dans le fond de son ame le germe de la vertu & de l'honnêteté, je m'en suis apperçue, & j'ai détruit, par mes infames leçons, les dispositions heureuses que la nature lui avoit données. Je lui ai fait entendre qu'elle étoit née pour vivre avec des hommes, & qu'il étoit honteux de subsister du travail de ses mains. Un jour elle me cita votre exemple, & me dit : mais s'il est si glorieux d'être dans le monde, pourquoi Sophie refuse-t-elle de s'y mettre ? Pourquoi a-t-elle résisté aux offres qu'on lui a faites : nous étions seules alors ; la crainte qu'Emilie ne pensât comme vous, me rendit furieuse ; je la saisis par les cheveux, & je l'aurois poignardée, si ses pleurs & ses cris ne m'avoient retenue : elle se précipita à mes pieds, me de-

manda pardon, & je lui fis jurer à genoux qu'elle vivroit dans le crime & dans le libertinage. Je l'y ai livrée auſſi-tôt que ſon âge a pu le permettre, & les parties les plus honteuſes ne m'ont point arrêtée, lorſquej'ai ſenti qu'elles étoient avantageuſes. Vous avez peut-être imaginé que Dorval a été le premier homme avec lequel elle a vécu, non, Sophie; dès l'âge de douze ans, j'avois vendu moi-même l'honneur d'Emilie, & ſa grande jeuneſſe m'a ſervi à faire un nombre infini de dupes ſur cet article. Dorval a fait ſes propoſitions, j'y ai ſouſcrit; mais ſans moi, Emilie n'auroit jamais ſongé à lui demander un billlet de deux mille écus; ſans moi elle n'auroit pas trompé M. B ...; ſans moi elle n'auroit point accepté des dix, des quinze, des vingt louis, toutes les fois que l'occaſion s'en préſentoit. J'ai été la cauſe de la bleſſure que le Marquis a reçue aux pieds du lit de ma fille, & de toutes les ſuites que ce malheureux événement a entraînées après lui. La maiſon dans laquelle Dorval a trouvé

un jour Emilie avec moi, étoit une maiſon infame : c'eſt moi qui y avois conduit votre ſœur ; c'eſt moi qui lui ai inſpiré, de concert avec Lucile, le deſſein de ruiner le Marquis de Liancourt, pour nous dédommager de quelques pertes que nous avions faites : Emilie, par mes conſeils, a continué ſes parties ſecrettes en vivant avec lui, le Ciel l'en a punie ; les maux qu'elle avoit bravés juſqu'alors, ſont venus l'aſſaillir, mais j'ai ſu les maſquer par la ſupercherie la plus abominable, & le Marquis de Liancoutt en a été la victime. Emilie, ſans argent, ſans amis, ſans reſſource, & n'ayant pour tout fruit de ſon libertinage qu'un enfant dont Florival eſt le pere, ne ſavoit plus quel parti prendre, lorſque je lui ai conſeillé d'aller trouver M. Dupont, de ne rien épargner pour conſommer ſon mariage avec lui, & pour mettre ſur ſon compte l'enfant qu'elle porte dans ſon ſein.

Ce récit vous fait frémir, ah ! ma chere fille, jettez-vous aux pieds de la Divinité, ſollicitez ſa clémence,

implorez ſa miſéricorde pour la plus coupable de toutes les femmes ; mais puis-je eſpérer mon pardon ! non, il n'en eſt point pour moi, il n'en eſt point pour une mere qui a corrompu, ſacrifié, vendu, livré la vertu de ſa propre fille ; tous les crimes qu'elle a commis ſont les miens : rien n'eſt capable de les expier, & la juſtice divine ne m'en accordera jamais la rémiſſion : ma ſentence eſt prononcée, la mort m'appelle, & la fin de ma vie ſera le commencement des ſupplices affreux qui me ſont deſtinés, & que je mérite . . . Ah ! ma chere fille ! ma chere Sophie ! . . .

Ma mere, à ces derniers mots, Chevalier, s'eſt abandonnée à ſon déſeſpoir, ſes larmes ont coulé, quel ſpectacle pour moi ! ma préſence eſt la ſeule conſolation qui lui reſte, & je ne la quitte plus. Bon ſoir, Chevalier, la fatigue & la douleur m'accablent ; bon ſoir.

Ce 27 Juillet 176 . . .

LETTRE LXXII.

Le Chevalier à Sophie.

JE ſuis enchanté de ton raccommodement avec ta mere, ma chere Sophie, mais au nom de l'amour le plus tendre, je te conjure de ménager ta ſanté. Donne des ſoins à ta mere, tu les lui dois, mais que ces ſoins n'excédent pas tes forces. Je crains que tu ne ſois encore victime de la tendreſſe que tu as pour ta famille. Je prévois que ta mere n'ira pas loin, puiſſe ſon repentir toucher le cœur de ta ſœur! Le temps avance, & je vois tous les jours de plus près le moment où je dois retrouver le ſeul objet qui m'intéreſſe, ma Sophie en un mot. Je pars dans l'inſtant, & je t'embraſſe mille & mille fois de tout mon cœur.

Ce 2 Août 176...

LETTRE LXXIII.

Sophie au Chevalier.

VOUS êtes inquiet ſans doute, Chevalier, & vous devez l'être. Depuis un mois entier vous n'avez pas entendu parler de moi ; mais comment aurois-je pu vous donner de mes nouvelles dans l'embarras cruel où je me ſuis trouvée ? Je reſpire enfin ; mais hélas ! triſte & foible comme je le ſuis, aurai-je aſſez de courage & de liberté d'eſprit pour vous faire un tableau de tout ce qui s'eſt paſſé ſous mes yeux ?

Je vous ai parlé dans mes lettres précédentes de la langueur de ma mere, & du dépériſſement inſenſible de ſa ſanté. Il étoit cauſé moins encore pas ſes années, & par le genre de vie qu'elle a mené, que par le chagrin lent qui la conſumoit : ſa foibleſſe enfin l'obligea de prendre le lit. Ma ſœur la ſervoit, & j'allois tous les jours les

voir l'une & l'autre. Un jour je reçus de grand matin une lettre de ma sœur. Elle m'avertissoit que la veille elle avoit fait une chûte dangereuse, & me prioit de venir promptement chez elle. Je m'habille à la hâte, & je vole à son secours. Il étoit temps d'arriver. Je n'eus que le loisir d'envoyer chercher une sage-femme, & je fus témoin, presque aussi-tôt, d'une fausse couche que fit Emilie. On s'imaginoit que son mal seroit peu de chose, on se trompoit. Cet accident développa les germes de corruption cachés dans son sein, ce fruit du libertinage qui suit infailliblement le vice & qui le punit. Ce venin qui sembloit engourdi dans ses veines, se réveille avec fureur, & porte dans son sang un embrasement que rien ne peut éteindre. M. Dorval, que je fis avertir, assembla vainement toute la Faculté; il ne put sauver par ses soins les jours d'une coupable infortunée qu'il aimoit encore, & qui excitoit toute sa compassion. Que je lui suis redevable à ce généreux ami! il n'a épargné ni peine, ni veilles, ni

ni dépense, & comme j'étois seule & fort embarrassée auprès de ma sœur, il lui a donné une garde qu'il payoit; mais afin qu'elle pût servir en même temps ma mere, cette mere, accablée de maladie & de tristesse, fut transportée dans la chambre d'Emilie, & on plaça les deux lits l'un au bout de l'autre. Je m'établis dans cette chambre funeste, & je n'en sortis plus. Monsieur Dorval me tenoit compagnie tout le jour, & quelquefois même il restoit pendant la nuit que je passois toujours assise dans ma chaise. Ces femmes qui veillent auprès des malades, n'étant que des mercenaires qui ne songent qu'à leur profit, elles ne servent que par pur intérêt, & jamais par affection; elles font tout d'un air glacé, d'un air d'acquit, permettez-moi ce terme. Elles ne songent point à nous consoler, rien ne les touche, & nos souffrances ne les attendrissent jamais. Il semble au contraire que les infirmités humaines soient pour elles un sujet de joie, un moyen toujours sûr de s'enrichir; on

croiroit en un mot que nos maladies ſont un tribut que le Ciel nous oblige de leur payer, un fonds qu'il leur aſſigne ſur leurs ſemblables. Je faiſois ces réflexions à la vue de celle qui fut placée auprès de ma mere & de ma ſœur. Sans Dorval, dont la bourſe étoit toujours ouverte, cette femme m'auroit épuiſée ; car elle dépenſoit plus elle ſeule, que mes deux malades & moi enſemble. Lente à rendre des ſervices, empreſſée à ſe nourrir, & même à s'enivrer, elle dormoit preſque ſans ceſſe, ſous prétexte qu'*elle n'étoit pas de fer*. Pour moi, quoique naturellement aſſez délicate, je la remplaçois, & je me faiſois un devoir de ſecourir par moi-même deux perſonnes qui m'étoient ſi cheres. La garde enfin ne faiſoit que ce que je ne pouvois faire ; c'eſt-à-dire, les commiſſions hors de la maiſon. Je ne ſais, mon cher Chevalier, comment j'ai pu me ſoutenir ſi long-temps avec tant de fatigues continuelles, & ſans un moment de repos, mais le zele donne des forces, & la nature ſeconde la bonne volonté.

Les peines de l'esprit sont plus cruelles que celles du corps, je l'ai bien éprouvé. Que de larmes j'ai répandues! que de soins! que d'inquiétudes! quels moments j'ai passés! le travail de mes mains ne suffisant pas à beaucoup près, dans cette circonstance, & ne fournissant que des sommes très-modiques, j'étois obligée de recevoir continuellement les libéralités de Dorval. Sa délicatesse inventoit mille moyens de me les faire accepter. Je ne devois pas, disoit-il, me faire le moindre scrupule d'user de son argent, puisque ce n'étoit pas pour moi qu'il étoit employé; il étoit prêté à ma sœur, ou c'étoit un don qu'il lui vouloit faire, & dont je ne lui devois aucune reconnoissance, puisque je n'y avois aucune part. Oui, mon cher Chevalier, l'homme du monde le plus estimable, après vous, c'est Dorval.

Ce fut lui qui se chargea de faire venir un Prêtre, lorsqu'on craignit pour la vie de ma sœur. Croiriez-vous qu'elle le demanda elle-même, elle qui détestoit tout Ecclésiastique. Ce

changement eſt dû à un mot de ma mere, ou plutôt c'eſt l'ouvrage de la Providence.

Les médecins aſſemblés pour la derniere fois, me déclarerent que la maladie de ma ſœur étoit mortelle. Elle entendit cette ſentence, malgré le ſoin que ces Meſſieurs prenoient de parler bas. Un malade eſt toujours curieux, & ma ſœur épioit le moindre mot qui ſortoit de la bouche des Docteurs de la Faculté. A peine fûmes-nous ſeules, qu'Emilie s'écria : *C'en eſt donc fait ! il faut que je meure à la fleur de mon âge ! eſt-il donc poſſible que je paie ſi cher les funeſtes plaiſirs auxquelles je me ſuis livrée. Plaiſirs affreux ! vie infame ! mort plus horrible ! ah ! mere barbare ! mere abominable, je t'ai crue, c'eſt toi qui me perds ! tu fais ſeule mon malheur ! le Ciel te le rende !*

En prononçant ces effrayantes paroles, elle s'agitoit dans ſon lit, ſes yeux rouloient & s'attachoient de temps en temps ſur ma mere d'un air menaçant, ſes joues couvertes de la pâleur de la mort, ſe peignoient de

taches rouges & noirâtres ; ſes levres tremblantes ſembloient jetter une écume mêlée de ſang, tout ſon corps, en un mot, frémiſſoit de mouvements involontaires & convulſifs. Je fus ſaiſie d'horreur, & ma mere conſternée ne dit que ces mots d'une voix foible : *Ah ! ma fille ! laiſſez-moi mourir du moins ſans me maudire.*

Le ton lamentable dont elle prononça ce peu de paroles, ſes bras qu'elle étendoit d'un air de ſuppliante vers ſa fille, le caractere auguſte que la nature imprime ſur le front d'une mere, & qui ne s'efface point, tout cela fit ſur Emilie la plus prompte & la plus vive impreſſion. Sa fureur tomba ſubitement. *O ma mere*, dit-elle, *je ne puis vous haïr : pardonnez : mon déſeſpoir m'égare !* Hélas ! ma pauvre ſœur n'étoit pas née méchante.

Que n'étiez-vous préſent, Chevalier ? cette ſcene, que je ne rends que foiblement, vous auroit touché comme moi juſqu'aux larmes. Emilie en répandit un torrent en me tenant embraſſée, & peu-à-peu tomba dans une

foibleſſe cauſée par l'épuiſement de ſes forces, comme cela étoit naturel après des efforts ſi violents. Une ſueur froide qui ſortit en même temps de tout ſon corps, me fit trembler pour ſa vie. Elle s'évanouit. Mes ſoins la firent revenir, & Dorval étant entré comme elle ouvroit les yeux, je le priai en ſecret de la diſpoſer à recevoir la viſite d'un Prêtre. Il n'étoit pas beſoin de l'y préparer; elle nous prévint d'elle-même, & nous pria inſtamment de lui procurer les ſecours de l'Egliſe, dont elle nous dit qu'elle avoit le plus grand beſoin.

La vue du Miniſtre de paix fit renaître la joie ſur ſon viſage: elle s'élança vivement vers lui, dès qu'il fut au bord de ſon lit: *ô mon Pere!* s'écria-t-elle, *ayez pitié de moi, réconciliez-moi avec un Dieu que j'ai ſi long-temps offenſé.* Nous nous retirâmes Dorval & moi, & ils reſterent enſemble plus de trois heures. Ce bon Prêtre me dit en partant, que depuis vingt ans qu'il étoit dans le miniſtere ſaint, il n'avoit vu perſonne à la mort dans de meil-

leures dispositions, & il me quitta les larmes aux yeux. A peine avoit-il fait quelques pas, que je courus après lui pour le prier de se présenter aussi à ma mere. Il remonte, il s'approche d'elle; mais il trouva plus de resistance de sa part qu'il n'en avoit attendu. Le poids de ses crimes l'accabloit, elle n'espéroit plus ni grace ni pardon, & se livrant au plus affreux désespoir: *Non*, dit-elle, *Monsieur, vos soins sont inutiles, il est écrit que je mourrai comme j'ai vécu.* Nous laissâmes cet homme pieux auprès d'elle, & nous eûmes la satisfaction de retrouver ma mere aussi calme que ma sœur. Elle étoit pénétrée de tout ce qu'elle avoit entendu de la bouche de cet Ange, ce sont ses termes. Il jugea à propos deux jours après de leur administrer la Communion; mais Emilie voulut que toutes ses camarades fussent présentes à cette grande cérémonie. Ce fut alors que devant toute l'assemblée, elle fit un aveu de ses désordres, demanda publiquement pardon du scandale qu'elle avoit causé, & fit une exhor-

tation si éloquente, si pathétique à ses amies pour les engager à mieux vivre, que toutes demeurerent immobiles d'admiration, & comme enchantées de cet espece de miracle. Elle confessa que dans ses premieres années, elle se sentoit des inclinations naturelles au bien; mais que l'exemple & la vanité l'avoient entraînée au libertinage; que les premiers remords ayant été étouffés en naissant, elle s'étoit fait une habitude & comme une nécessité du crime: que rien ne l'avoit plus arrêté, ni crainte, ni honte, ni pudeur; que ne comprenant plus la distinction du vice & de la vertu, le vice lui avoit paru naturel, & la vertu un nom vuide de sens; que cependant ne trouvant plus de plaisir dans le libertinage, elle s'y étoit plongée uniquement par ennui & par intérêt; mais qu'au reste ses sens n'étoient nullement flattés. La seule chose qui m'étonnoit, ajouta-t-elle, c'étoit ce que j'appellois les scrupules de Sophie. Je ne pouvois concevoir comment elle se suffisoit à elle-même, comment elle se

trouvoit heureuſe dans ſa retraite & ſans compagnie, tandis que moi jettée dans le tourbillon du monde, je ne pouvois y rencontrer le plaiſir & le bonheur qu'il ſembloit me promettre. Il n'eſt pas poſſible, diſois-je, que ſa reſſource contre l'ennui ſoit dans ſon cœur & dans ſa modération; qui ne jouit point, n'eſt point heureux. J'ignorois qu'elle jouiſſoit en effet d'un plaiſir pur & inalterable dans l'accompliſſement de ſes devoirs, & dans le témoignage ſatisfaiſant de ſa conſcience. L'amitié, ſon travail, ſes lectures rempliſſoient ſon cœur & ſon eſprit. Oui, ma ſœur, je vous dois cet aveu, vous fûtes toujours devant moi comme un modele d'honnêteté, de ſageſſe, mais vous étiez pour moi un énigme. La mort vient m'éclairer, & me fait voir la prodigieuſe différence qui eſt entre nous, même à l'égard du bonheur. Je vous aimois, vous m'étiez infiniment chere, mais vos remontrances & les obſtacles que vous oppoſiez à mon inconduite,

vous rendirent importune & bientôt odieuse. Que j'étois injuste !

Il me fallut entendre, malgré moi, & en rougissant, ce long panégyrique, que je ne vous rapporte, Chevalier, que par l'habitude où je suis de ne vous rien cacher. Le discours de ma sœur servira d'ailleurs à vous faire mieux connoître les sentiments de ces esclaves du luxe, de la débauche & de la vanité. Toutes diroient la même chose, si toutes vouloient être sinceres. On envie le sort des personnes qui lâchent la bride à leurs passions. Voyez si elles sont heureuses.

Que l'appareil de la Religion est grand & respectable. Cette chambre, qui auparavant n'avoit été que le théatre du vice, purifiée par les saints mysteres, me parut le temple de la Divinité. Tant qu'Emilie parla, le plus profond silence régna dans cette nombreuse assemblée; chacun, les yeux baissés ou fixés sur cette pénitente, sembloit se remplir des vérités terribles ou consolantes qu'il

entendoit. On l'admiroit, on la plaignoit, & toutes ſes camarades, après la cérémonie, l'embraſſerent, & ſe retirerent les yeux en pleurs. Peut-être qu'un ſpectacle ſi touchant pourra changer véritablement le cœur de quelques-unes. La ſeule Lucile a paru inſenſible ; ſon air diſtrait, folâtre & diſſipé, ſa contenance indécente & ſon habillement immodeſte, pour ne rien dire de plus, ont frappé tout le monde. Il eſt des cœurs bien endurcis !

Quel plaiſir pour moi de voir ſur le viſage de ma mere & de ma ſœur, après le départ de tous les aſſiſtants, une ſérénité douce qui marquoit l'état de leur ame, & que juſqu'alors elles n'avoient pas connue. *Non*, m'ont-elles dit, *nous n'avions pas l'idée du plaiſir ſatisfaiſant que donne la vertu.* Pour moi, tranſportée de joie, j'allois d'un lit à l'autre les embraſſer & les conſoler. Oui, ce moment eſt le plus agréable de ma vie ; lui ſeul il m'a dédommagée de toutes les années que j'ai paſſées dans l'amertume ; mais il dura peu. C'étoit à midi que l'une &

l'autre avoient été adminiſtrées. A quatre heures je m'approchai de ma mere. Hélas ! elle expira une minute après m'avoir dit : *adieu, ma chere fille, le flambeau s'éteint.* Malgré mon ſaiſiſſement, j'eus aſſez de préſence d'eſprit pour fermer les rideaux de ſon lit, de peur qu'Emilie ne s'apperçût de ce malheur. Elle me demanda cependant pourquoi j'avois fermé les rideaux, je lui répondis, d'un air ſimple, *ma mere eſt endormie.* Je diſois vrai. *Eh bien*, dit Emilie, *parlons bas de peur de troubler ſon repos.* Ces paroles acheverent de me percer le cœur, & ma douleur éclata malgré moi par des pleurs & des ſanglots. Dorval qui s'étoit abſenté un moment, rentra alors, &, par un coup d'œil que je lui fis, il comprit mon embarras. Emilie qu'on ne trompoit pas aiſément, & à qui mes larmes furent ſuſpectes, me dit qu'elle vouloit voir ſa mere, & me pria vivement d'ouvrir les rideaux. Sur quelques difficultés que je lui fis : *Puiſque vous ne voulez pas*, dit-elle, *me ſatisfaire, j'irai moi-même la voir,*

& j'aurai le plaiſir de l'embraſſer avant de mourir. En même temps, malgré Dorval & moi, elle ſe leve preſque entiérement, & au milieu de cet effort, elle retombe morte dans nos bras. Mes forces qui juſqu'alors m'avoient ſecondées, m'abandonnerent tout d'un coup, & la nature ſembla n'attendre, pour me les ôter, que le moment où mes cheres malades ceſſoient d'en avoir beſoin. Revenue de mon évanouiſſement, je me trouvai chez moi, & couchée dans mon lit. Ma fidelle compagne qui m'avait été d'un grand ſecours chez ma mere, étoit auprès de moi, & s'empreſſoit à me ſecourir. Elle m'apprit que j'avois été tranſportée dans ma chambre par l'ordre de Dorval, & qu'il avoit pris ſur lui le ſoin des funérailles & de tout le reſte. Il y a quatre jours que j'ai perdu les deux perſonnes qui m'attachoient à la vie & au monde. Je ne tiens plus à rien, je n'ai plus de parents : je ne connois preſque perſonne qui m'intéreſſe après vous, mon cher Chevalier, & votre aimable famille à

laquelle je dois tant. Il ne faut pas que j'oublie Dorval qui, dans l'instant, sort de chez moi. Il y a fait apporter tous les meubles de ma mere ; mais je les ferai vendre ; je donnerai une partie de cet argent à l'Eglise qui priera pour ma mere & pour Emilie, & l'autre aux pauvres qui les béniront. Elles sont & seront toujours présentes à ma mémoire, & gravées dans mon cœur : je ne cesserai point de leur donner des larmes, mais ces larmes auront moins d'amertume que de douceur, parce que je songe à leur changement heureux. J'ai voulu rembourser Dorval sur ces mêmes meubles ; mais rien ne peut le faire consentir à ma proposition. Il pleure avec moi Emilie, il voudroit, au prix d'une partie de son bien, l'avoir rachetée des bras de la mort. Quel homme admirable ! mon cher Chevalier, il est encore des vertus.

Adieu, écrivez-moi au plutôt ; conservez-vous, je vous en conjure, au nom de mon amitié. Votre perte combleroit mes peines & mes regrets.

Adieu, mon cher Chevalier, mon digne ami, je vous embraſſe de tout mon cœur.

Ce 30 Août 176...

LETTRE LXXIV.

Dorval à Sophie.

MON mariage avec Mademoiſelle de Juvigny, vient enfin d'être décidé, ma chere Sophie. Je ſais l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, & je ſuis perſuadé que vous partagerez mon bonheur. Je commençois à déſeſpérer du ſuccès, & ce n'a été qu'après ſix mois d'épreuve, que Mme. de Juvigny la mere a conſenti à m'accorder ſa fille. Si les jeunes gens ſavoient le danger qu'il y a de vivre avec des filles, & le tort qu'ils font à leur fortune en les entretenant, ils n'y ſongeroient jamais. Il y a beaucoup de peres & de meres qui ne veulent point donner

leurs filles à des hommes qui ont eu des intrigues de cette espece. On craint que ces hommes, accoutumés à une vie dissipée, ne s'ennuient bientôt de la tranquillité de leur ménage, & ne sacrifient une femme sage à quelque nouvelle courtisanne. Cette crainte est raisonnable, Sophie, & n'est que trop justifiée par la quantité de divorces que l'on voit aujourd'hui. C'est sur ce ton-là que Madame de Juvigny m'a parlé de mon amour avec Emilie, & je ne suis parvenu à mon but, que par la sagesse de ma conduite, & par mes assiduités auprès de la mere & de la fille. Cette fille est pleine d'esprit, de graces & de sentiments. Je ne vous parle point de son bien, il est beaucoup plus considérable que je ne pouvois l'espérer : j'en ferois peu de cas, si je n'avois trouvé dans Mademoiselle de Juvigny, toutes les qualités du cœur. Adieu, ma chere Sophie, ma satisfaction sera complette lorsque vous serez heureuse. Si le Ciel accorde le bonheur à ceux qui le méritent,

vous

vous aurez part à ſes faveurs. Je voudrois, de tout mon cœur, pouvoir y contribuer.

Ce 9 Septembre 176..

LETTRE LXXV.

Sophie à Dorval.

JE partage bien ſincérement, Monſieur, le bonheur dont vous allez jouir: vous êtes fait pour poſſéder le cœur d'une femme jolie, riche & vertueuſe; & Madame de Juvigny ne vous rend que juſtice, en vous accordant la main de ſa fille. Pour moi, je ſuis contente de mon ſort, & je ne deſire plus autre choſe dans le monde, que de voir le Chevalier de retour, & marié au gré de ſa famille. La tendre amitié que j'ai pour lui, me donne tous les jours de nouvelles inquiétudes ſur ſon compte, & les dangers continuels auxquels il eſt expoſé, troublent, malgré moi,

mon repos. Adieu, Monsieur; lorsque vos affaires vous le permettront, vous me ferez plaisir de venir passer un moment avec moi.

Ce 10 Septembre 176...

LETTRE LXXVI.

Sophie à la Marquise.

C'En est donc fait, Madame, c'en est donc fait : guerre funeste....! combat affreux....! Je l'ai lue cette liste fatale qui contient le nombre des Officiers tués, je l'ai lue, & le Chevalier... le Chevalier n'est plus...! tout est fini pour moi... j'ai tout perdu... malheureuse que je suis ! C'étoit-là le dernier coup que le Ciel me réservoit ! Chevalier ! mon cher Chevalier ! tu es mort, & je n'ai pas au moins recueilli ton dernier soupir ! Si j'avois eu la consolation de te voir, de t'appuyer sur mon sein, de te pres-

ſer dans mes bras, d'arrêter, par mes baiſers, le ſang qui couloit de tes bleſſures ! Ah ! peut-être je t'aurois rendu à la vie. Oui, tu aurois ouvert les yeux, tu aurois reconnu ta Sophie, la mort auroit reſpecté tes jours, tu aurois vécu pour moi. Barbares que vous êtes... ! Perſonne n'a volé à ſon ſecours, & le Chevalier étendu par terre, privé de ſentiment, écraſé ſous les pieds des chevaux, me demandant, m'appellant, mais trop foible pour ſe faire entendre, ah Dieu... ! je m'égare, Madame..., vous me reſtez ſeule dans l'univers, & je n'ai plus qu'une grace à vous demander. C'eſt de vous que je tiens tout ce que je poſſede au monde : mes meubles & mes effets ſont à vous. Permettez-moi de les vendre, & lorſque vous ſaurez l'uſage que j'aurai fait de l'argent qu'ils m'auront produit, j'eſpere que vous ne le trouverez pas mauvais. C'eſt le ſeul parti qui me reſte à prendre, le ſeul que ma douleur me force de choiſir, le ſeul qui puiſſe m'apprendre à ſupporter une vie qui m'eſt odieuſe.

Mes larmes recommencent à couler ; la lettre que je vous écris en eſt arroſée ; l'ombre du Chevalier me ſuit partout, je le vois pâle, ſanglant, déchiré... : Ah ! Madame, apprenez-moi tous les détails de ſa mort, que je me repaiſſe de cette image, que mes chagrins me conduiſent au tombeau, que j'expire bientôt ſous le poids de mes peines.... Que ne m'eſt-il permis de ſouhaiter, d'avancer ce moment !

Ce 15 Septembre 176..

LETTRE LXXVII.

La Marquiſe à Sophie.

NOus l'ignorons tous, ma chere Sophie, le malheureux détail que vous me demandez : ah ! que nous ſerviroit-il, puiſque nous perdons le Chevalier. Le deuil le plus affreux regne dans toute la famille, & le pere du Chevalier va peut-être, par ſa mort, faire

couler de nouvelles larmes. Le trépas de ſon fils l'a réduit à l'extrêmité, il eſt prêt à expirer. C'eſt du pied de ſon lit que je vous écris, & ſi je pouvois le quitter un moment, j'irois vous conſoler, ma chere Sophie, ou plutôt, mêler mes larmes aux vôtres. Vos meubles ſont à vous, & je devine l'uſage que vous en voulez faire. Mais, quelque parti que vous preniez, je ne ceſſerai jamais de vous rendre ſervice... Le pere du Chevalier vient de perdre connoiſſance, je vole à ſon ſecours. Adieu, ma chere Sophie, adieu.

Ce 16 Septembre 17..

LETTRE LXXVIII.

Sophie à la Marquiſe.

J'AUROIS dû prendre congé de vous, Madame, avant de me retirer dans la ſolitude où je me ſuis renfermée pour la vie; mais je craignois de

vous importuner, je craignois d'augmenter votre douleur, en vous laissant voir toute la mienne. Depuis trois semaines que je suis dans la Communauté que j'ai choisie, je l'ai offerte à Dieu, cette douleur qu'il m'a envoyée, & je le prie tous les jours d'en accepter le sacrifice. Mais, hélas! vous le dirai-je, Madame, au milieu de mes prieres les plus vives & les plus ardentes, l'image du Chevalier vient remplir mon ame toute entiere, elle m'occupe, elle me séduit, elle m'arrache à Dieu malgré moi. Cet amant infortuné n'étoit pas fait pour moi, je le sais, une autre l'auroit possédé, mais du moins, il auroit vécu, il auroit vécu heureux, & j'aurois partagé intérieurement le bonheur dont il auroit joui. Le Ciel m'a envié cette consolation, qu'il me donne donc la force de me soumettre à ses volontés, & d'attendre, avec résignation, le terme qu'il a marqué à mes jours.... J'apprends, dans le moment, que vous avez découvert l'asyle dans lequel je suis. Vous y avez envoyé payer ma

penſion ; ah ! Madame, je n'avois beſoin de rien. Votre généroſité ſera donc toujours la même à mon égard, j'en étois bien convaincue, & c'étoit par cette raiſon que je vous avois caché ma demeure. Mon travail m'y tiendra lieu de dot, & Madame la Supérieure s'eſt contentée du peu que je lui ai apporté. Si je ſuis encore dans le cas de ſolliciter vos bontés, c'eſt en faveur de Cecile. J'ai partagé avec elle l'argent qui m'eſt revenu de la vente de mes effets, mais cette ſomme n'eſt pas conſidérable, & ma reconnoiſſance ſera à ſon comble, ſi vous daignez vous intéreſſer à elle. Je me ſuis fait informer du pere du Chevalier, on m'a dit qu'il ſe portoit mieux, & que ſa vie n'étoit plus en danger. Que je le plains ce reſpectable vieillard ! Quelle joie pour lui, ſi ce fils qu'il chériſſoit, lui eût fermé les yeux ! Son nom ſeul fait renaître tous mes chagrins : n'en parlons plus, Madame. Songez quelquefois à Sophie, à Sophie qui, dans le ſein de ſa retraite,

n'oubliera jamais vos bontés, dont elle eſt pénétrée.

Ce 18 Septembre 17...

LETTRE LXXIX.

La Marquiſe à Sophie.

SOPHIE, ma chere Sophie, ſéchez vos larmes, rendez-vous à la vie, oubliez vos chagrins, je pars, je vole au-devant du Chevalier, il vit encore; il arrive, vous le reverrez demain, plus tendre, plus amoureux que jamais, en un mot, réſolu à faire votre bonheur & le ſien. Percé de deux coups, vaincu par le nombre, il avoit été fait priſonnier, & emmené par l'ennemi : on l'ignoroit, & on l'avoit confondu mal-à-propos dans la liſte des morts. La guerre eſt terminée, la paix eſt faite, & le Chevalier nous eſt rendu. Demain il ſera à Paris : quel moment

moment pour vous, pour moi, pour ſon pere, pour toute ſa famille! Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage. Adieu.

Ce 20 Septembre 17...

LETTRE LXXX.

Le Chevalier à Sophie.

CRUELLE que vous êtes, quels ſont donc vos projets! Ah! Sophie, que vous ai-je fait, & par quelle raiſon ne voulez-vous plus me voir! J'arrive de l'armée, je vole à votre Couvent, vous m'y recevez une fois, avec tout l'empreſſement, avec toute la tendreſſe que méritoit mon amour, je retourne le lendemain, je vous demande, & vous refuſez ma viſite. De quel crime me ſuis-je donc rendu coupable vis-à-vis de vous! Le cœur peut-il changer dans un jour? & le vôtre, dans lequel j'ai régné ſi longtemps, n'auroit-il plus pour moi que de l'indifférence? Ce doute affreux

m'accable, je veux vous voir, vous entendre, vous pénétrer. Oui, Sophie, je vais, pour la quatrieme fois depuis hier, me préſenter dans le ſéjour que vous habitez, j'y entrerai malgré tous les obſtacles, je vous entretiendrai, malgré vous, de mon amour & de mes projets, je vous arracherai, ſi vous vous oppoſez à mes vœux, je vous arracherai de votre retraite : je vous l'ai dit, Sophie, & je vous le répete, je vous adore, mon parti eſt pris, & je ne veux vivre que pour vous : mon pere veut me marier, ou plutôt me ſacrifier, je ne puis obéir, je n'obéirai pas. Vous ſerez à moi, ma chere Sophie, ou je ne ſerai à perſonne. Rien, dans l'univers, n'eſt capable de me faire prendre une autre réſolution ; fortune, rangs, titres, dignités, rien ne m'éblouira, mon bonheur dépend de vous poſſéder, & je mourrois plutôt que d'y renoncer. Ah ! ſi vous y conſentez, qui peut réſiſter à mes deſirs ! Quel cœur ſeroit aſſez barbare pour oſer entreprendre de me priver de vous !

Craignez, vous-même, craignez mon déſeſpoir, ſi vous vous obſtinez à fuir ma préſence. Si ce malheur m'étoit réſervé, pourquoi ſuis-je revenu! pourquoi ne ſuis-je pas mort de mes bleſſures!

Ce 30 Septembre 17..

LETTRE LXXXI.

Sophie au Chevalier.

TANT que j'ai cru que vous ne vouliez être que mon ami, Chevalier, je vous ai reçu avec plaiſir; aujourd'hui que vous me laiſſez voir quelles ſont vos prétentions, je dois refuſer vos viſites, & je les refuſe abſolument. Vous prétendez m'épouſer, y penſez-vous? Avez-vous pu imaginer que votre famille y conſentiroit? Vous m'aimez, vous m'adorez, mais cet amour peut-il l'emporter ſur l'obéiſſance que vous devez à votre pere? Peut-il triompher des obligations que vous impoſent votre bien, votre nom,

votre naiſſance ? Si vous m'aimez réellement, pouvez-vous m'expoſer à mériter l'indignation de vos parents, que j'eſtime & que j'honore ? Pouvez-vous me rendre l'objet de leur haine & de leur courroux ? Je deviendrai reſponſable des obſtacles que vous oppoſerez à leurs deſirs, & ſi vous le ſouffrez plus long-temps, je ne vous le pardonnerai jamais. Vous me mandez que rien, dans l'univers, ne ſera capable de vous faire prendre une autre réſolution, je vous en dis autant de mon côté. Ne croyez pas que, par ce refus, je prétende afficher l'héroïſme ; non, Chevalier, cette fauſſe gloire eſt indigne de moi. Le ſacrifice que je fais, me coûte, mais c'eſt à moi de m'immoler. Ah ! s'il m'eût été permis d'aſpirer à votre main, j'aurois été, je ne rougis pas de le dire, j'aurois été la premiere à preſſer le jour qui auroit dû nous unir. Vos vertus & mon amour m'en auroient inſpiré le deſir, & je n'aurois pas craint de m'y livrer, mais le ſort en diſpoſe autrement, & tout vous oblige à vous

y conformer. Ne me demandez plus la permiſſion de me faire des viſites, je ne vous l'accorderois pas. Ce n'eſt point en me voyant que vous ſongerez à remplir vos devoirs ; vous en auriez même formé le projet, que vos aſſiduités auprès de moi le détruiroient bientôt. D'ailleurs, ſi vous ne vous en privez pas par rapport à vous, vous le devez par rapport à moi. Vous n'avez que trop connu les ſentiments que j'ai pour vous, le temps & la retraite les étoufferont peu à peu ; mais ne venez pas, dans cette retraite que j'ai choiſie, les ranimer par votre préſence. Laiſſez-moi jouir de la tranquillité qui m'eſt néceſſaire, & aidez vous-même à mettre, dans mon ame, ce calme dont j'ai beſoin. J'ai pleuré votre mort, vous vivez, & mon bonheur ſera complet, ſi vous répondez à mes intentions. Adieu, Chevalier, ne m'oubliez pas, mais oubliez que vous m'avez aimée.

Ce 3 Octobre 176..

LETTRE LXXXII.

Le Pere du Chevalier au Chevalier.

NON, Monſieur, je ne conſentirai jamais au mariage que vous me propoſez, & je vous défends de m'en parler davantage. Vous n'avez d'autre titre pour le ſolliciter, que le fol amour dont vous brûlez depuis deux ans, & vous prétendez en vain le juſtifier à mes yeux. Votre Sophie, que je ne connois pas, a été au Théatre; votre Sophie eſt la ſœur de cette Emilie, que l'on n'a connue que par ſes vices & ſon libertinage, de cette Emilie qui a penſé coûter la vie au Marquis, de cette Emilie, de qui la mere fut du nombre de ces femmes odieuſes, dont il n'eſt pas même permis de citer le nom; pouvez-vous, après cela, ne pas rougir de vos prétentions? Vous adorez aujourd'hui cette fille, dont vous voulez être l'époux; mais à peine le ſeriez-vous, que vous ſentiriez toute l'énormité de la faute que vous auriez commiſe; vous

le sentiriez, mais trop tard, & la honte, imprimée sur votre front, seroit ineffaçable. Quelle satisfaction, d'ailleurs, pouvez-vous espérer d'une femme, qui manquant d'éducation, doit nécessairement manquer de principes, & peut-être de sentiments! Vous êtes trop aveugle actuellement pour vous en appercevoir, & le bandeau que vous avez sur les yeux, vous la fait regarder comme la créature la plus parfaite que le Ciel ait formée; mais ce bandeau une fois tombé, qu'elle vous paroîtra différente! Je vous en avertis en ami & en pere; vous savez le parti que je vous destine, ne me donnez pas le chagrin de le refuser: mon âge & mes infirmités m'annoncent tous les jours que le terme de ma vie n'est pas éloigné; mais je vivrai encore assez pour vous faire repentir de votre sottise, si vous étiez capable de me désobéir. Le séjour que vous avez fait à Paris, depuis votre retour, est assez long, il faut vous en éloigner, & perdre de vue l'objet qui vous y attache. Je suis seul dans mon château, & j'espere que

vous voudrez bien venir m'y tenir compagnie. J'ai connu l'amour, & je conçois que vous ſouffrirez, au moins, pendant quelques mois, mais je me flatte que ces chagrins ſeront bientôt diſſipés, par la ſatisfaction que vous devez reſſentir d'avoir rempli mes volontés. Il eſt temps d'y ſonger; vous êtes le dernier de votre nom, & c'eſt à vous de le perpétuer : c'eſt la ſeule conſolation que je veuille emporter au tombeau : refuſez-la, ſi vous l'oſez, à un pere qui vous chérit : je vous en ai donné des preuves ; mais ſoyez sûr que ma tendreſſe n'eſt point aveugle, & que jamais elle ne me ſera ſouſcrire à vos fantaiſies.

Ce 15 Octobre 176..

LETTRE LXXXIII.

Le Chevalier à ſon Pere.

OUI, mon pere, Sophie eſt ſœur de cette Emilie que l'on n'a connue que par ſes vices & ſon libertinage, de cette Emilie qui a penſé coûter la

vie au Marquis, de cette Emilie, de qui la mere fut du nombre de ces femmes odieuſes, dont il n'eſt pas même permis de citer le nom; mais Sophie n'en eſt que plus reſpectable, plus digne de mon eſtime, de mes hommages. Sophie a été au Théatre, aſyle empoiſonné, où la ſageſſe la plus auſtere fait toujours naufrage, & Sophie y a conſervé ſa vertu. Elle en eſt ſortie avec cette vertu que n'ont altérée ni les menaces de ſa mere, ni les mauvais exemples de ſa ſœur. L'amour ne m'aveugle point, tout Paris a été témoin de la conduite de Sophie; ſi quelqu'un a le moindre reproche à lui faire, ſi l'on peut découvrir la tache la plus légere ſur ſa réputation, j'y renonce pour jamais. Sophie n'a donc contre elle que la médiocrité de ſa naiſſance; mais depuis quand la vertu & l'honnêteté ſont-elles obligées de faire preuve de nobleſſe? Elle eſt dans l'ame, ô mon pere, & ſi vous connoiſſiez Sophie, vous ſeriez le premier à approuver mon choix, vous qui avez toujours accueilli le vrai mérite, vous qui jamais ne fûtes eſclave du préjugé.

Sophie a été au Théatre, mais quel état n'eſt pas honorable lorſque l'on s'y comporte honnêtement! Je n'ai donc plus qu'une grace à vous demander, mon pere, & vous avez trop de tendreſſe pour moi, pour me la refuſer : voyez Sophie, voyez-la ſouvent, étudiez ſon caractere, pénétrez dans ſon cœur : elle ne vous connoît pas, & l'eſpérance de faire une fortune auſſi conſidérable, ne la mettra pas dans le cas de vous ſéduire & de vous en impoſer par des dehors empruntés. D'ailleurs elle en eſt incapable, & la plus légere ſupercherie eſt au-deſſous d'elle. Ma couſine vous ſervira, & ſe charge de vous mener à ſon Couvent, toutes les fois que vous jugerez à propos d'y aller. Mon oncle lui-même joint mes prieres aux ſiennes, il connoît Sophie, & ſi je n'avois beſoin que de ſon conſentement, je crois que je l'obtiendrois. Ne me refuſez pas, ô mon pere! la vue ſeule de Sophie peut me juſtifier, vis-à-vis de vous, de l'amour que j'ai pour elle.

Ce 17 Octobre 176..

LETTRE LXXXIV.

Le Pere du Chevalier au Chevalier.

IL y a ſix mois, mon fils, que je vous tiens en balance ſur le parti que j'avois à prendre à l'égard de Sophie: je l'ai vue, je la connois, j'en ſuis enchanté, en un mot, je cede malgré moi. Offrez lui donc votre main, je vous le permets. Je ne vous cache pas que j'ai fait tout au monde pour trouver des défauts dans votre maîtreſſe, & pour découvrir chez elle de quoi m'aimer contre vous; mais plus je l'ai pénétrée, & plus je l'ai trouvée accomplie. Je ne crains point que les peres me ſachent mauvais gré de l'exemple que je donne; il faudroit des Sophie pour les engager à faire ce que je fais aujourd'hui, & il n'en eſt qu'une dans le monde. Adieu, mon fils: demain je me rendrai à Paris.

Ce 15 Avril 176..

LETTRE LXXXV
& derniere.

Dorval à Sophie.

PERMETTEZ-MOI, Madame la Marquise, de vous féliciter, avec tout Paris, de votre mariage avec le Chevalier, aujourd'hui Marquis de ***. Le Ciel devoit cette fortune à votre vertu, & en vous l'accordant, il vous a rendu justice : donnez-moi la liberté d'aller vous voir quelquefois : en cultivant votre connoissance, je mettrai le comble au bonheur dont je jouis avec une femme charmante qui m'aime, & que j'adore.

Ce 2 Mai 176...

Fin de la seconde & derniere Partie.

PQ 1977 D48L4 Desfontaines de La Vallée, Guillaume François Fouques Deshayes
Lettres de Sophie et du Chevalier de ***

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY